15/- 2nd

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME II

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME II

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1881

LÉGENDES CHRÉTIENNES

DE LA BASSE-BRETAGNE

—

TOME I

LÉGENDES CHRÉTIENNES

DE LA

BASSE-BRETAGNE

PAR

F. M. LUZEL

TOME I

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, EDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1881

AVANT-PROPOS

J'AVAIS *d'abord songé à intituler ces deux volumes :* Jésus-Christ en Basse-Bretagne ; *mais, à la réflexion, le nombre des épisodes où Jésus-Christ intervient directement ne m'a pas paru assez considérable pour justifier entièrement un pareil titre, et je me suis arrêté à celui de :* Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne, *qui m'a paru plus vrai. En effet, dans tous les morceaux dont se compose mon recueil, on voit intervenir des agents chrétiens, et le plus souvent catholiques, comme : le Père Éternel, Jésus-Christ, la sainte Vierge, les anges, les apôtres, les saints, les ermites, le diable, l'enfer, le purgatoire, le paradis, et autres ressorts du même ordre. Souvent, je le reconnais, ils sont purement artificiels et dus à la fantaisie des conteurs ; mais il est toujours intéressant de le constater et de noter les modifications et les déviations*

que le peuple fait constamment subir aux mythes primitifs et aux traditions orales, même les moins anciennes. Dans les nombreux récits de tout genre, mythologiques, légendaires ou autres, que j'ai recueillis dans nos chaumières et nos manoirs bretons, deux courants opposés, mais qui se croisent et se confondent souvent, sont faciles à constater : l'un chrétien, bien que, ordinairement, à l'origine, il découle d'une source païenne, altérée et obscurcie, dans ses voyages à travers les nations et les âges ; — l'autre, païen, mythologique d'ordinaire, et encore mélangé d'éléments étrangers, mais quelquefois aussi d'une pureté et d'une précision inattendues. La première catégorie a fourni la matière de ces deux volumes ; l'autre, plus riche et plus importante, je crois, du moins au point de vue scientifique, exigera plusieurs volumes, quatre ou cinq. On y trouvera des versions parfois assez bien conservées et fort intéressantes, des fables ou des mythes les plus répandus chez les différents peuples de l'Europe et de l'Asie, et qui, suivant un système d'interprétation fort en vogue il y a quelques années, mais aujourd'hui moins accrédité, s'expliqueraient facilement — trop facilement — par des phénomènes météorologiques et astronomiques, comme la lutte du soleil contre les nuages orageux, du jour contre la nuit, de l'été contre l'hiver, en un mot de la lumière contre les ténèbres, ou du mauvais principe contre le bon. Pour certains mythographes, tout conte merveil-

leux, vraiment populaire et ancien, recèle un mythe solaire, ou au moins météorologique.

Il doit y avoir une part de vérité dans ce système; mais aussi, n'est-il pas poussé jusqu'à l'exagération, par M. de Gubernatis par exemple, et son école?

Je ne veux pas insister sur ce point; mais je crois que le moment est venu pour les mythographes les plus justement renommés de la France et de l'étranger, les G. Paris, Michel Bréal, Frédéric Baudry, Ernest Renan, E. Cosquin, E. Rolland, Henri Gaidoz, Loys Brueyre, Reinhold Kœhler, Félix Liebrecht, Max Müller, Ralston, Comparetti, Stanislas Prato, etc., de résumer la question d'une manière synthétique, et de se mettre d'accord, après une enquête si longue et qui a produit tant de documents, venus de tous les points de la terre, — sur l'origine, la diffusion et l'interprétation scientifique de nos vieux contes populaires.

Notre mission, à nous autres collecteurs, doit se borner à fournir à la critique savante des matériaux d'une authenticité non douteuse et scrupuleusement réunis suivant la méthode qu'elle nous a recommandée: à elle de les étudier, de les comparer ensuite et de conclure. Les collecteurs, un peu déroutés et découragés par ces incertitudes et ces différences si radicales d'interprétation, doivent-ils s'arrêter ou continuer leurs recherches?

Tous les récits contenus dans ces deux volumes, ou dans ceux qui les suivront, je les ai recueillis de la

bouche des conteurs et conteuses de Basse-Bretagne et, le plus souvent, dans le pays de Lannion et de Tréguier, où les vieilles traditions se sont mieux conservées que dans aucune autre partie de la Bretagne. J'allais de commune en commune, cherchant et m'informant partout, séjournant souvent (car j'ai des parents, des amis ou des connaissances dans tout le pays), et chaque jour ma collection s'augmentait ainsi d'un vieux gwerz, *d'un* sône, *d'une légende pieuse, d'un conte merveilleux, d'un récit facétieux, d'un proverbe, d'un dicton populaire, d'une devinaille ou d'une superstition curieuse, — car rien de tout cela ne me paraît indifférent pour la science (1). Souvent aussi je faisais venir à Plouaret, où j'avais établi mon quartier général, les conteurs et chanteurs émérites qui m'étaient signalés, à plusieurs lieues à la ronde. Je leur demandais de me débiter leurs contes ou de chanter leurs chansons, en breton, et comme ils en avaient l'habitude, au foyer des veillées d'hiver. Quelquefois encore, c'étaient de véritables veillées, avec un nombreux auditoire, aux manoirs de Keranborn ou du Melchonnec. Un crayon à la main, je reproduisais les chants et les récits, séance tenante, littéralement pour les chants, aussi exactement qu'il m'était pos-*

(1) *A me voir ainsi constamment en voyage, et toujours à pied, à travers nos campagnes bretonnes, un poète breton connu m'avait surnommé, et non sans une pointe de malice,* Boudedeo Breiz-Izel, *c'est-à-dire le* Juif-Errant de la Basse-Bretagne.

sible pour les contes, et toujours en breton. J'ai de nombreux cahiers de ces textes primitifs, au crayon, et repassés ensuite à l'encre, pour les rendre plus durables, de sorte qu'il y a ainsi deux textes identiques superposés l'un à l'autre. Plus tard, je faisais une troisième transcription bretonne, en complétant et rectifiant ce que les premières avaient d'inachevé et de défectueux sur certains points. Enfin, venait la traduction.

J'aurais voulu pouvoir donner mes textes bretons avec la traduction en regard, pour des raisons que l'on comprendra facilement, sans qu'il soit nécessaire de les exposer ici; mais c'eût été doubler l'économie matérielle de la publication, et je n'ai pu trouver un éditeur pour accepter ces conditions.

Quant à la fidélité dans la reproduction des récits, bien que je n'aie jamais ajouté ni retranché (sauf peut-être quelques répétitions tout à fait inutiles et insignifiantes), et que j'aie partout scrupuleusement respecté la fabulation et la marche de la narration, j'ai senti parfois la nécessité de modifier légèrement la forme et de remettre, comme on dit, sur leurs pieds quelques phrases et quelques raisonnements boiteux et visiblement altérés par les conteurs. Les frères Grimm eux-mêmes, qu'on donne comme des modèles à suivre, en agissaient ainsi, et souvent avec moins de discrétion, à l'égard des contes allemands. Et puis, il est des choses qui se disent bien en breton, et qu'on ne peut reproduire exactement en français.

J'ai aussi préféré la reproduction des variantes qui m'ont paru curieuses à la fusion de plusieurs versions en une seule, plus complète et plus harmonieuse, au point de vue littéraire.

Pour ce qui est des commentaires et des rapprochements, j'ai pensé qu'il convenait de ne pas leur donner trop d'extension et de s'en tenir d'ordinaire aux publications françaises, et plus spécialement à celles qui concernent la Bretagne. Si j'avais essayé de relever toutes les ressemblances avec les traditions analogues des autres nations, ou du moins celles qui me sont connues, comme M. Emmanuël Cosquin, par exemple, l'a fait avec tant de science, pour ses contes lorrains, je risquais, tout en restant incomplet, de dépasser de beaucoup les limites où je voulais me renfermer, et de voir l'accessoire empiéter sur le principal et le reléguer au second plan. C'est là, du reste, le rôle de la critique savante, et non le nôtre.

On remarquera peut-être que le nom de Marguerite Philippe, de Pluzunet (Côtes-du-Nord), revient souvent au bas des morceaux qui composent ces deux volumes, comme on le reverra fréquemment encore dans ceux qui les suivront. C'était, en effet, ma conteuse ordinaire, et je lui ai de grandes obligations, que je me plais à reconnaître ici. Cette pauvre fille est parfaitement illettrée. Elle ne sait ni lire ni écrire et ne connaît pas un mot de français. Et, à ce propos, je ferai cette remarque, que c'est toujours dans les

classes pauvres et ignorantes que se sont conservées les traditions de notre passé le plus reculé, et qu'elles perdent tous les jours du terrain, en raison directe des progrès de l'instruction dans le peuple. Il faut donc se hâter de les recueillir, car, dans quelques années seulement, il serait déjà trop tard.

Avec une intelligence très-ordinaire, Marguerite Philippe est douée d'une mémoire excellente. Elle vous chante ou récite avec une assurance parfaite gwerziou, *ou* soniou, *ou contes merveilleux, à discrétion, et sans jamais faire de confusion ou se trouver en défaut, soit pour les paroles, soit pour l'air. A elle seule, elle possède la somme presque complète des anciennes traditions orales du pays de Lannion et de Tréguier; aussi, est-elle recherchée, dans les fermes et les manoirs de la contrée, pour charmer par ses chansons et ses récits merveilleux les longues heures des veillées d'hiver. Elle aime passionnément les vieux chants et les contes de fées* (grac'hed koz), *y croit assez volontiers et regrette l'heureux temps où les rois épousaient des bergères, où les animaux parlaient, étaient secourables à l'homme; où les bonnes fées enfin aimaient et favorisaient de préférence les pauvres d'esprit et les disgraciés de la nature, comme elle. Elle est, en effet, infirme de ses deux mains, dont les doigts sont incomplets et repliés en dedans. Sa profession ordinaire est celle de pèlerine par procuration, c'est-à-dire que, pour une très-modique rétri-*

bution, elle va en pèlerinage à toutes les fontaines de Basse-Bretagne dont l'eau est réputée pour quelque vertu salutaire, — car toute chapelle, chez nous, a son saint, saint national le plus souvent, venu d'Hibernie, au VIe ou VIIe siècle, et chaque saint a sa fontaine et sa spécialité pour la cure de quelque affliction physique ou morale. Ainsi, Marguerite est presque constamment sur les routes de Basse-Bretagne, dans toutes les directions, et partout où elle passe, elle écoute, elle interroge, s'enquiert des légendes, des chansons, des contes et autres traditions de chaque localité, et ne manque jamais une occasion d'augmenter son trésor poétique et merveilleux. Sa vie est des plus dures et des plus pénibles ; elle avait encore à sa charge, jusqu'à ces dernières années, un père octogénaire et infirme, et pourtant elle ne se plaint pas de son sort. Elle trouve sans doute de grandes consolations en chantant ses gwerziou *tragiques, ses* soniou *amoureux, et en songeant aux merveilles et aux enchantements de ses contes de fées, dont elle ne désespère d'ailleurs pas de voir se réaliser un jour, en sa faveur, les merveilleuses promesses.*

Aurons-nous un jour le recueil complet des contes merveilleux, des légendes et des récits de différente nature de notre Bretagne ? Je ne sais ; mais si trois ou quatre chercheurs résolus, comme M. Paul

Sébillot (1), s'entendaient pour explorer chacun une région, avec le même dévoûment et la même méthode critique, je crois que, dans quelques années, notre pays, si riche en traditions du passé, n'aurait rien à envier à l'Allemagne et à l'Angleterre, où la moisson nous semble avoir été recueillie à temps et dans les meilleures conditions scientifiques.

Pour ma part, j'ai essayé de faire pour la Basse-Bretagne, et plus particulièrement pour le pays de Lannion et de Tréguier, ce que M. Sébillot fait avec tant de succès pour la Haute-Bretagne ou pays gallot. Mais, quelque nombreux et intéressants que soient les morceaux qui composent ma collection, je suis loin d'avoir épuisé la mine; je n'ai même guère fait autre chose jusqu'aujourd'hui qu'en signaler l'importance et la richesse : que d'autres n'hésitent pas à y descendre à leur tour et à pénétrer plus avant, et je leur réponds que leur peine ne sera pas perdue, et qu'ils y trouveront encore des trésors enfouis.

Sur d'autres points de la France, l'enquête est pour-

(1) *M. Paul Sébillot a déjà publié dans la collection de Maisonneuve et Cie* — Littératures populaires de toutes les nations — *un charmant volume, des plus intéressants et des plus curieux, à différents points de vue, sous le titre de :* Littérature orale de la Haute-Bretagne. *Deux autres volumes de lui ont également paru chez l'éditeur Charpentier, à Paris, sous le titre de :* Contes populaires de la Haute-Bretagne, *et plusieurs autres paraîtront successivement, et sans tarder, tant chez notre éditeur, qu'ailleurs.*

suivie, avec le même zèle et la même méthode, par MM. Emmanuel Cosquin et le comte de Puymaigre, pour la Lorraine; Jean Bladé, pour l'Agenais et l'Armagnac; Achille Millien, pour la Nièvre; Henri Carnoy, pour la Picardie, et d'autres encore dont les recueils ne tarderont pas à paraître.

Comme on le voit, le goût des récits merveilleux et des contes de fées, qui, de tout temps, ont été la littérature ordinaire et l'unique poésie de nos foyers rustiques, se réveille chez nous, après un assez long sommeil. Aux XVIe et XVIIe siècles déjà, ces fables gracieuses ou bizarres, aussi anciennes que l'humanité peut-être, avaient été fort en vogue, grâce à Charles Perrault, à Mme d'Aulnoy, Mme Leprince de Beaumont et quelques autres aimables écrivains du célèbre recueil : Le cabinet des Fées*; puis une indifférence complète et regrettable avait suivi. Nos pères ne cherchaient dans ces contes qu'un amusement et une distraction de l'esprit : ils y ajoutaient ordinairement, à l'adresse des enfants, des moralités, qu'on ne rencontre que très-rarement dans la bouche des conteurs populaires, lesquels ont reçu et transmis assez fidèlement la tradition, de génération en génération. Aujourd'hui, un élément scientifique s'y est mêlé, ou du moins y a été découvert, et en a considérablement augmenté l'importance, sinon l'attrait et la poésie. Lorsque le travail entrepris par la critique savante sur le sujet sera terminé, on sera étonné de voir quel rôle les contes ont joué dans le développement de la civilisation.*

Voltaire lui-même, qui a consacré tant de volumes à combattre les superstitions universelles, n'était pas insensible aux charmes de nos vieux contes de fées, qui ont diverti et consolé tant de générations successives, depuis le berceau de l'humanité, et toute son ironie tombait et se fondait en sensibilité poétique, au récit des aventures de Cendrillon, du Petit-Poucet et du Petit-Chaperon-Rouge, comme le prouvent les charmants vers que voici, et que nous regardons comme une de ses plus gracieuses inspirations :

Ah ! l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables !
On écoutait tous ces faits admirables,
Dans son manoir, près d'un large foyer :
Le père et l'oncle, et la mère, et la fille,
Et les voisins, et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à Monsieur l'aumônier,
Qui leur faisait des contes de sorcier.
On a banni les démons et les fées ;
Sous la raison, les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité.
Le raisonner tristement s'accrédite :
On court, hélas ! après la vérité :
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite !

Quimper, le 20 juin 1881.



PREMIÈRE PARTIE

LE BON DIEU, JÉSUS-CHRIST ET LES APÔTRES VOYAGEANT EN BASSE-BRETAGNE (1).

I

LA VACHE DE LA VIEILLE FEMME.

Du temps que Notre-Seigneur Jésus-Christ faisait son tour du monde accompagné de saint Pierre et de saint Jean, ils

(1) Nos paysans bretons sont convaincus que Jésus-Christ a visité la Basse-Bretagne, *quand il faisait son tour du monde*, disent-ils naïvement.

Pourtant il existe un dicton breton qui s'exprime ainsi :

En Breiz-Izel pa n'ez ân,
Dour mad da Vreizis a roan.
En Basse-Bretagne puisque je ne vais,
De la bonne eau aux Bretons je donne.

La tradition dit encore que, pendant qu'il voyageait sur la

finirent par arriver aussi en Basse-Bretagne. Ils allaient partout, chez le pauvre comme chez le riche, en faisant le bien sur leur passage. Tous les jours ils prêchaient dans les églises, dans les chapelles, et souvent sur les places publiques, devant le peuple assemblé, et ils donnaient maint bon conseil et recommandaient par dessus tout la charité et la tolérance.

Un jour, au fort de l'été, ils montaient une côte roide et longue. Le soleil était chaud ; ils avaient soif, et ils ne trouvaient pas d'eau. Arrivés au haut de la côte, ils aperçurent au bord de la route une petite maison couverte de chaume.

— Entrons dans cette chaumière pour demander de l'eau, dit saint Pierre.

Et ils entrèrent. Quand ils furent dans la maison, ils virent une petite vieille femme assise sur la pierre du foyer; et sur le banc à dossier, près du lit, un petit enfant tétait une chèvre.

— Un peu d'eau, s'il vous plaît, grand'mère? demanda saint Pierre.

— Oui, sûrement, mes braves gens; j'ai de

terre, Dieu donna le gouvernement des choses du ciel et de la terre à saint Mathurin, lequel s'en acquitta si bien qu'il ne dépendit que de lui de continuer et de devenir titulaire définitif, au lieu de suppléant; mais le saint s'excusa en disant que cela lui donnerait trop d'occupation et de mal.

l'eau, de bonne eau; mais je n'ai guère autre chose aussi.

Elle prit une écuelle de bois, alla à son pichet, et présenta de l'eau fraîche et claire aux trois voyageurs. Ceux-ci, après avoir bu, s'approchèrent pour regarder le petit enfant qui tétait la chèvre sur le banc.

— Cet enfant n'est pas à vous, grand'mère? demanda notre Sauveur.

— Non, sûrement, mes braves gens; et pourtant, c'est tout comme s'il était à moi. Le cher petit ange est à ma fille; mais, hélas! sa pauvre mère est morte en le mettant au monde, et il m'est resté sur les bras.

— Et son père? demanda saint Pierre.

— Son père vit, et tous les jours, de bon matin, il part pour aller travailler à la journée dans un manoir riche du voisinage. Il gagne huit sous par jour et sa nourriture, et c'est tout ce que nous avons pour vivre tous les trois.

— Et si vous aviez une vache? dit notre Sauveur.

— Oh! si nous avions une vache, alors, nous serions heureux. J'irais la faire paître par les chemins, et nous aurions du lait et du beurre à vendre, au marché. Mais je n'aurai jamais une vache.

— Peut-être bien, grand'mère, si Dieu le veut. Donnez-moi un peu votre bâton.

Notre Sauveur prit le bâton de la vieille et en frappa un coup sur la pierre du foyer en prononçant je ne sais quels mots latins ; et aussitôt il en sortit une vache mouchetée, fort belle, et dont les mamelles étaient toutes gonflées de lait.

— Jésus Maria ! s'écria la vieille en la voyant ; comment cette vache est-elle venue ici ?

— Par la grâce de Dieu, grand'mère, qui vous la donne.

— Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, mes bons seigneurs ! Je prierai Dieu pour vous, matin et soir.

Et les trois voyageurs se remirent en route.

La vieille, restée seule, ne se lassait pas de contempler sa vache : — La belle vache, disait-elle, et comme elle a du lait ! Mais comment est-elle venue ici et d'où ? Si je ne me trompe, un de ces trois étrangers l'a fait sortir de la pierre du foyer, en y frappant un coup avec mon bâton... Le bâton m'est resté ; la pierre du foyer aussi est toujours là. Si j'avais une autre vache comme celle-ci !... Peut-être, pour cela, me suffira-t-il de frapper de mon bâton sur la pierre du foyer, comme l'autre..... Je veux essayer...

Et elle frappa un grand coup de son bâton sur la pierre du foyer en prononçant quelques mots qu'elle croyait peut-être latins, mais qui n'étaient

d'aucune langue. Et aussitôt apparut un énorme loup qui étrangla la vache sur la place.

Et la vieille, tout effrayée, de courir après les trois voyageurs, en criant : — Seigneurs ! seigneurs !... — Comme ils n'étaient pas encore loin, ils l'entendirent et s'arrêtèrent pour l'attendre.

— Que vous est-il donc arrivé, grand'mère? lui demanda notre Sauveur.

— Hélas ! mes bons seigneurs, à peine étiez-vous sortis qu'un grand loup est arrivé dans ma maison, et il a étranglé ma belle vache mouchetée !

— C'est que vous avez appelé vous-même le loup, grand'mère. Retournez à la maison, et vous y retrouverez votre vache en vie et bien portante. Mais soyez plus sage, à l'avenir : contentez-vous de ce que Dieu vous envoie, et n'essayez pas, une autre fois, de faire ce que Dieu seul peut faire.

La vieille retourna chez elle et retrouva sa belle vache mouchetée en vie et bien portante ; et alors seulement, elle reconnut que c'était le bon Dieu lui-même qui avait été dans sa maison (1).

(1) Il se trouve quelque chose d'approchant dans le roman français le *Renart*, première branche, par Pierre de Saint-Cloud. L'auteur raconte que Dieu, après avoir chassé Adam et Ève du paradis terrestre, par un reste de pitié pour eux, et ne voulant pas les abandonner complètement, leur donna une baguette en

II

LE BON DIEU, SAINT PIERRE ET SAINT JEAN.

Un autre jour, ils voyageaient encore tous les trois ensemble. Il était environ deux heures de l'après-midi, et, comme ils n'avaient rien mangé depuis le matin, ils commençaient à avoir faim. Comme ils passaient devant une maison, au bord de la route, ils virent, près de la porte, une servante qui préparait de la pâte pour faire des crêpes.

disant qu'il suffirait d'en frapper la mer pour avoir aussitôt ce dont ils auraient besoin. Adam, pressé d'éprouver l'effet de la baguette merveilleuse, fit sortir du premier coup une belle brebis du sein des flots. Ève voulut l'essayer, à son tour. Mais aussitôt qu'elle en frappa la mer, il en sortit un loup qui se jeta sur la brebis et l'emporta au fond d'un bois. Ce que voyant Adam, il reprit la baguette des mains de sa femme et, d'un second coup, il fit paraître un grand chien qui courut après le loup et rapporta la brebis. — Puis, une foule d'animaux furent produits de la sorte, doux et apprivoisés, quand ils naissaient sous la baguette d'Adam; indomptables, féroces ou pervers, quand ils naissaient sous la baguette d'Ève. Ce fut elle qui fit naître Renart, le type de la ruse, de la perfidie et de toutes les méchancetés.

— Entrons dans cette maison, et nous aurons des crêpes chaudes, dit saint Pierre.

Ils entrent dans la maison.

— Bonjour à vous tous, dans cette maison, bonnes gens, disent-ils.

— Et à vous pareillement, seigneurs.

— Nous sommes trois voyageurs qui marchons depuis le matin de bonne heure, et nous sommes fatigués, et nous avons faim ; seriez-vous assez bons pour nous donner quelque chose à mettre sous la dent ?

— Oui, de bon cœur, répondit la maîtresse de la maison ; asseyez-vous un instant ; la servante est à préparer la pâte pour faire des crêpes, et tout à l'heure, vous aurez de bonnes crêpes chaudes.

— *Si c'est la volonté de Dieu*, serait bon à ajouter, je pense, dit notre Sauveur.

— Oh ! la pâte est prête, et il y aura bien certainement des crêpes, tout à l'heure, dit la servante.

— C'est bien, répondit notre Sauveur.

Et ils s'assirent tous les trois.

La servante mit alors deux trépieds sur la pierre du foyer, posa dessus deux poêles à crêpes et fit du feu dessous. Puis, elle prit le baquet qui contenait la pâte, pour l'approcher du foyer. Mais voilà que le baquet se défonce, et tout le contenu

se répand par terre. Et la servante de s'exclamer, et la maîtresse de gronder !

— A présent, mes braves gens, dit celle-ci aux trois voyageurs, vous pouvez aller ailleurs chercher des crêpes, car pour ici, il n'y en aura pas, aujourd'hui.

— Si ! si ! il y en aura, grâce à Dieu, répondit notre Sauveur.

Et, du bout de son bâton, il toucha les morceaux du baquet épars sur l'aire de la maison, et aussitôt ils se rejoignirent, et le baquet se reconstitua comme devant, avec la pâte dedans, et cela au grand étonnement des assistants.

La servante put alors faire ses crêpes, et nos trois voyageurs en mangèrent de bon appétit, puis ils se remirent en route. Mais, avant de partir, notre Sauveur dit à la servante : — Et rappelez-vous, ma fille, qu'il est toujours bon de dire : *S'il plaît à Dieu* (1).

(1) Les paysans bretons ont sans cesse cette phrase à la bouche, quand ils expriment un désir ou un espoir.

III

LE BON DIEU, LE SABOTIER ET LA FEMME AVARE.

Le soir venu, comme ils ne trouvaient aucune bonne maison où ils pourraient loger, il leur fallut demander l'hospitalité pour la nuit dans la hutte d'un sabotier. Ils étaient bien pauvres là-dedans. Il n'y avait que deux lits, un pour le sabotier et sa femme, et l'autre pour les enfants, qui couchaient trois ensemble. On reçut pourtant les trois voyageurs le mieux qu'on put. Le repas fut on ne peut plus frugal ; mais ces braves gens partageaient de bon cœur le peu qu'ils avaient et regrettaient de ne pouvoir faire mieux. Des pommes de terre cuites à l'eau, puis du pain d'orge et des crêpes de sarrasin, ce fut tout le festin. Le sabotier et sa femme restèrent sur pied, et travaillèrent toute la nuit, afin de pouvoir céder leur lit à leurs hôtes. Ceux-ci étaient fatigués de la longue route qu'ils avaient faite, et ils se couchèrent tous les trois ensemble et dormirent bien.

Le lendemain matin, avant de se remettre en route, notre Sauveur dit à la femme du sabotier :

— Je veux vous donner quelque chose, ma brave femme, pour vous remercier de votre hospitalité.

— Nous ne nous attendons à rien, mes bons seigneurs, répondit la femme, et ce que nous avons fait, nous l'avons fait de bon cœur, au nom de Dieu et en regrettant de ne pouvoir faire davantage.

— Je n'ai pas d'argent à vous donner, reprit notre Sauveur; mais je prierai Dieu pour vous, et j'espère qu'il exaucera ma prière. Je lui demande donc de m'accorder que vous puissiez continuer de faire, durant toute la journée, jusqu'au coucher du soleil, la première chose que vous ferez après notre départ.

— J'ai là un peu de toile, répondit la femme, pour faire des chemises à mes enfants, mais trop peu, hélas! et comme le tailleur doit venir demain, je veux la passer à l'eau ce matin, puis la faire sécher, puisque le temps est beau.

Les trois voyageurs partirent là-dessus, et la femme du sabotier prit sa toile et se dirigea vers un ruisseau qui coulait dans le voisinage. Elle mit la toile dans l'eau, la trempa bien, la secoua dans tous les sens, puis elle la tira à soi. Mais, ô miracle! elle avait beau tirer de la toile de l'eau, cela n'en finissait pas; il y en avait toujours, et encore... encore!... Et elle continua ainsi jusqu'au

coucher du soleil. Il fallait voir les tas de belle toile qu'elle fit sur le gazon, au bord du ruisseau ! Il fallut une charrette, qu'on alla quérir au manoir voisin, pour la transporter à la maison, et il y en eut plusieurs charretées.

Le sabotier et sa femme se firent alors marchands de toile, et ils gagnèrent beaucoup d'argent et devinrent riches.

Non loin de la hutte du sabotier habitait une veuve riche, mais avare et dure envers le pauvre. Elle venait souvent à la hutte pour causer et passer le temps. Quand elle y arriva, le lendemain, selon son habitude, et qu'elle vit les tas de toile qui s'élevaient jusqu'au toit :

— Jésus mon Dieu ! s'écria-t-elle, d'où vient toute cette toile ?

— Voici ce qui est arrivé, répondit la sabotière : nous avons logé dans notre hutte, la nuit dernière, trois seigneurs étrangers, et, quoi qu'ils aient fait mauvaise chère chez nous, comme bien vous pensez, avant de partir, un d'eux me parla ainsi : — « Pour vous remercier de votre hospitalité, ma brave femme, nous voulons faire quelque chose pour vous. Ainsi, la première chose que vous ferez, après notre départ, quoi que ce puisse être, vous resterez à la faire toute la journée jusqu'au coucher du soleil. » — Ils partirent là-dessus,

et moi j'allai à la rivière pour y passer à l'eau un peu de toile destinée à faire des chemises à mes enfants. Mais lorsque je voulus retirer ma toile de l'eau, jugez de mon étonnement en voyant que cela n'en finissait pas. J'avais beau tirer, tirer, il y en avait toujours, et je continuai de tirer de la toile de l'eau jusqu'au coucher du soleil.

La veuve écoutait, émerveillée et la bouche ouverte.

— Où sont ces gens-là, demanda-t-elle, que je coure après eux ?

— Ils sont partis, et ils doivent être loin, à présent. Mais ils ont dit qu'ils retourneraient par ici, samedi soir.

— C'est bien, répondit la veuve. Et elle s'en alla sans rien dire de plus.

Le samedi suivant, elle passa toute la journée sur la route à attendre les trois voyageurs. Vers le soir, elle les vit venir, et elle alla au-devant d'eux et leur dit :

— Jésus, mes pauvres seigneurs, vous paraissez bien fatigués ! Venez avec moi à ma maison ; je demeure tout près d'ici, et je vous recevrai de mon mieux ; vous ne serez nulle part dans le pays mieux que chez moi.

Les trois voyageurs acceptèrent l'hospitalité de la veuve, et ils soupèrent bien et dormirent ensuite chacun dans un bon lit de plume. Le lendemain,

au moment de partir, Notre-Seigneur parla ainsi à la veuve :

— Nous voulons vous donner quelque chose, pour reconnaître la bonne réception que vous nous avez faite; dites-nous ce que vous désirez.

— Rien, mon Dieu, mes gracieux seigneurs ; je regrette bien de n'avoir pu vous recevoir comme vous le méritez, car vous avez fait triste chère, chez moi.

— Nous sommes très-contents de votre réception, et voici notre cadeau : nous demanderons à Dieu que la première chose que vous ferez, après notre départ, vous la fassiez toute la journée, jusqu'au coucher du soleil.

— Je vais donc me mettre à prier Dieu, mes gracieux seigneurs, car je ne saurais mieux commencer la journée.

Et la veuve se mit aussitôt à genoux pour prier ; mais elle se disait en elle-même : — Dès qu'ils seront sortis de la maison, je me mettrai à compter de l'argent.

A peine les voyageurs eurent-ils tourné les talons, qu'elle voulut se relever pour courir à son armoire, où était son argent. Mais elle ne le put pas ; tous ses efforts furent vains, et il lui fallut rester à genoux et prier toute la journée jusqu'au coucher du soleil ; mais, comme ce n'était pas de bon cœur, sa prière était pour le diable.

IV

LA VACHE DE SAINT PIERRE.

QUAND ils arrivèrent dans le pays des *payens* (1), il leur fallut y séjourner plus longtemps qu'ailleurs, parce qu'il y avait là des hommes aux cœurs endurcis et qui adoraient encore des idoles, des pierres, des fontaines, des arbres. Ils eurent bien de la peine à venir à bout d'eux. Ils achetèrent une petite maison, avec le courtil y attenant et une vache pour leur fournir du lait et du beurre, pendant qu'ils seraient dans le pays. Tous les jours, ils allaient prêcher l'évangile et la loi du vrai Dieu, dans les environs, et, pendant ce temps, ils mettaient leur vache à paître dans le courtil. Mais la vache était voleuse, et elle allait marauder dans les champs des voisins, si bien qu'on leur dit de la vendre, ou il lui arriverait du mal. Alors, notre Sauveur dit un jour à saint Pierre :

— Demain, il y a une foire à la Roche, et tu

(1) On appelle paganie ou pays des païens *(bro ar baganed)* cette partie du Léon qui comprend sur la côte les communes de Goulven, Kerlouan, Guisseny, Plounéour-treaz, Plouguerneau, Landéda.

iras avec la vache pour la vendre et en acheter une autre qui ne soit pas voleuse.

— C'est bien, maître, répondit saint Pierre.

Le lendemain matin donc, saint Pierre passa un licol au cou de la vache et alla avec elle à la foire. La vache était une belle bête, et ses mamelles étaient gonflées de lait. A peine fut-elle arrivée en champ de foire, qu'il vint un marchand qui la tâta de toutes parts, regarda dans sa bouche et demanda ensuite :

— Combien la vache, parrain ?

— Vingt écus, répondit saint Pierre.

— Bah ! vous demandez beaucoup trop ; vous n'avez été à aucune foire depuis longtemps, à ce qu'il paraît : dites quinze écus, et nous pourrons peut-être nous entendre.

— Non, il m'en faut vingt.

— Dix-sept écus, et tendez votre main (1).

— Non, non, la vache n'ira pas pour un liard moins de vingt écus, vous dis-je.

— C'est cher ; mais la vache me plaît, et si elle n'a aucun défaut...

— Aucun, si ce n'est qu'elle est un peu voleuse.

— Ah ! si elle est voleuse, je n'en veux pas.

Et le marchand s'éloigna.

(1) Les paysans bretons se frappent dans la main pour sceller tous leurs marchés.

Un autre vint aussitôt et, après avoir *chipoté* quelque temps, il dit qu'il prendrait la vache pour vingt écus, si elle n'avait aucun défaut. Mais quand il apprit qu'elle était voleuse, il s'en alla comme l'autre.

Il en vint un troisième, un quatrième, plusieurs, et tous s'en allaient, quand ils apprenaient que la vache était voleuse.

Quand le soleil fut près de se coucher, saint Pierre s'en retourna à la maison avec sa vache. Notre Sauveur, en le voyant revenir, lui demanda :

— Comment ! tu n'as donc pas vendu la vache ?

— Comme vous le voyez, maître.

— La foire était donc bien mauvaise ? car cette vache est à bon marché pour vingt écus.

— La foire était assez bonne, et beaucoup de marchands ont voulu m'acheter la vache.

— Pourquoi donc n'a-t-elle pas été vendue ?

— Quand je leur disais qu'elle est voleuse, ils s'en allaient tous aussitôt.

— Vieux sot ! dans ce pays, on ne déclare jamais les défauts d'une bête en foire, avant qu'elle soit vendue et que l'on tienne son argent.

— Je ne savais pas cela, répondit saint Pierre, car si je l'avais su, j'aurais bientôt vendu ma vache (1).

(*Conté par M. Flagelle, de Landerneau.*)

(1) C'est depuis que l'on dit : voleur comme la vache à saint

V

LE PAIN DE SAINT PIERRE.

Le temps était beau, le soleil brillant et le ciel clair. Nos voyageurs étaient encore en *Paganie,* dans le bas Léon. Il était environ deux heures de l'après-midi, et, comme ils n'avaient rien mangé depuis le lever du soleil, ils avaient faim. Ils étaient déjà entrés dans deux ou trois maisons, sur le bord de la route, pour

Pierre. C'est aussi, dit-on, de là que date la coutume de ne déclarer les vices et les défauts d'une bête, en champ de foire, que lorsqu'elle est vendue et que l'on a son argent en poche.

Dans la xxxive nouvelle du *Grand Parangon des nouvelles nouvelles*, de Nicolas de Troyes, nous lisons une histoire qui se rapproche beaucoup de la nôtre.

Un cordelier nommé frère Guillaume, qui avait été sévèrement puni pour quelque mensonge, est envoyé à la foire vendre un vieil âne vicieux et hors de service, avec recommandation de ne faire connaitre les défauts et vices de l'animal qu'après marché conclu et argent touché. Mais frère Guillaume, qui n'a pas oublié la rude correction qu'il a déjà reçue pour mentir, et se rappelant qu'il a promis de ne plus tomber dans le même péché, dit la vérité toute crue sur son âne à ceux qui viennent pour le marchander, et, naturellement, personne n'en veut, et il le ramène le soir au couvent.

« Et quand le père gardien vit que l'asne étoit revenu, s'en

demander quelque chose à manger, un morceau de pain ou une galette de sarrasin; mais, comme ils n'avaient point d'argent, ils n'obtenaient rien. Dans ce pays-là, les hommes ont le cœur dur. En passant par un bourg, ils entrèrent encore chez un boulanger. Mais, là aussi, ils furent mal reçus, et on les pria de déguerpir. Saint Pierre, avant de sortir de la maison, déroba un petit pain de deux sous et le cacha sous sa robe. Notre Sauveur avait tout vu; mais il n'en dit rien. Ils se remirent en route. Quand ils furent à quelque distance du bourg, Pierre resta un peu en arrière de ses deux compagnons, afin de pouvoir manger son pain tout à son aise et sans être vu. Mais notre Sauveur, qui connaissait son intention, ne

vint à frère Guillaume : — Comment, frater, vous n'avez pas vendu l'asne sans faulte? — Non, beau père. — Eh! comment? dit-il, à quoi a-t-il tenu? On ne vous en promettoit point d'argent? — Par ma foy non, dit frère Guillaume; ils me demandoient s'il estoit bon, et je leur respondoys qu'il estoit vieux et qu'il ne pouvoit cheminer, qu'il ne valloit plus rien, et voilà pourquoy nous le voullions vendre. — Ah! de par le diable! dit le gardien, vous ne deviez pas dire cela, frère Guillaume, mais qu'il estoit bon et fort, et viste ainsi l'eussiez-vous vendu. — Voire! mais, beau père, dit frère Guillaume, je fusse été menteur, et par aventure que vous me eussiez fessé, comme quand j'avoys la fille couchée avec moi; ah! je vous promets que je ne mentiray plus jamais.

« Ainsi demora le beau père gardien tout confus, et frère Guillaume gaigna sa cause. »

cessait pas de lui parler, de sorte qu'à tout moment il était obligé de retirer le pain qu'il avait dans la bouche, afin de pouvoir répondre. Et il était contrarié, et il grognait dans sa barbe. Alors notre Sauveur lui dit :

— Crois-moi, Pierre, le pain volé est difficile à manger et n'apaise pas la faim.

Pierre ne répondit rien et fut un peu confus de se voir découvert.

VI

LA VIEILLE QUI VOULAIT FAIRE COMME LE BON DIEU.

PLUS loin, ils logèrent chez une veuve riche, mais avare. Elle les fit coucher tous les trois dans le même lit, après un souper bien maigre.

Le lendemain matin, de bonne heure, la veuve vint réveiller ses trois hôtes en disant :

— Allons, debout, fainéants !

Et comme ils ne se levaient pas assez vite, à son gré, elle prit un bâton et se mit à frapper sur le

lit, au hasard. Après le déjeûner, qui consista seulement en une soupe de pain d'orge, la vieille leur dit :

— A présent que je vous ai hébergés, j'aime à croire que vous ferez quelque chose pour moi aussi.

— C'est de toute justice, répondit notre Sauveur.

— Le temps est beau, et j'ai là un peu de blé à battre ; venez, et je vais vous conduire sur l'aire.

Et ils la suivirent. Il y avait sur l'aire de l'avoine déjà étalée et toute disposée pour être battue. Elle leur présenta des fléaux en leur disant :

— Prenez, et frappez fort.

Pierre n'était guère content, et il murmurait :

— Battre du blé sur l'aire, à mon âge !

— Bah ! dit saint Jean, allons-y de bon courage, et ce sera bientôt fait ; puis, nous nous remettrons en route.

Alors, notre Sauveur prit une poignée de paille, y mit le feu et la jeta sur l'aire. Et voilà aussitôt toute l'aire en feu, et la vieille de pousser des cris d'alarme. Mais elle fut tout étonnée de voir la paille se ranger d'un côté de l'aire et le grain du côté opposé, sans que rien fût endommagé.

— A présent que le travail est fait, grand'mère, nous allons nous remettre en route, dit Notre-Seigneur à la vieille.

— Je vous suis bien obligée, mes braves gens, et puisse le bon Dieu vous protéger.

Et ils partirent. Mais la vieille se dit aussitôt :

— Hola ! c'est à merveille ! Je ne serai pas longtemps à présent à battre tout mon blé, et il ne me faudra pas, pour cela, dépenser beaucoup d'argent.

Et sa servante et son domestique et elle étalèrent de nouveau de l'avoine sur l'aire, puis elle y mit le feu, comme elle l'avait vu faire à Notre-Seigneur. Mais, hélas ! tout fut consumé, et la paille et le grain, et la voilà de se lamenter et de crier qu'elle était ruinée !

Rien de bon ne se fait dans ce monde sans travail et sans peine (1).

(1) Dans un conte de l'excellent recueil de M. Paul Sébillot : *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, on nous représente aussi Jésus-Christ voyageant avec saint Pierre et saint Jean. Ils logent une nuit chez une pauvre vieille femme qui n'a qu'un lit à leur offrir, de sorte qu'il leur faut coucher tous les trois ensemble. Le lendemain matin, avant de prendre congé de la vieille, Jésus-Christ l'enrichit, sur la prière de ses deux compagnons de voyage, et tout en exprimant la crainte de la rendre ainsi moins compatissante et moins charitable.

Un an plus tard, nos trois voyageurs, repassant par le même endroit, demandèrent encore l'hospitalité à la même femme, qui avait fait bâtir une maison neuve et était devenue une grosse fermière. Ils furent assez mal reçus, traités de fainéants et envoyés coucher sans manger, et toujours dans le même lit.

Le lendemain, au chant du coq, la vieille vint les réveiller

VII

LA FIANCÉE DE SAINT PIERRE.

UNE autre fois, ils étaient encore tous les trois en route, et ils parlaient de choses et d'autres, tout en marchant.

— Il faut que tu te maries, Pierre, dit tout à coup notre Sauveur.

— Me marier, à mon âge, maître?

pour aider ses valets à battre le grain sur l'aire. Et comme ils ne se pressaient pas, elle prit un bâton et se mit à frapper sur celui qui était couché sur le devant du lit. C'était saint Pierre. Puis elle alla surveiller ses hommes, en disant qu'elle reviendrait, s'ils tardaient à se lever. Ils ne se levèrent pas, étant fatigués de la veille. Mais comme saint Pierre se plaignait des coups qu'il avait reçus, Jésus-Christ lui dit de passer au milieu et prit sa place sur le devant. La vieille revint bientôt à la charge, et ce fut le bon Dieu qui, cette fois, sentit le poids de sa colère, et surtout de son bâton.

Saint Jean, qui était dans la ruelle du lit, échangea alors sa place contre celle de saint Pierre, sur la demande de celui-ci, qui espérait se mettre à l'abri des coups. Mais il n'en fut rien, et les coups tombèrent encore sur lui, la vieille prétendant que le plus âgé devait le bon exemple aux autres.

J'ai aussi trouvé cet épisode en Basse-Bretagne, dans une autre version qui ne diffère que sur ce point seulement de celle que je donne ici.

Cf. aussi la version de E. Ernault, *Revue celtique*.

— Oui, oui, il faut que tu te maries.

— Mais qui donc voulez-vous que j'épouse, maître?

— La première fille que nous rencontrerons sur notre chemin.

— Soit, puisque vous le voulez ainsi.

Peu après, ils rencontrèrent une fille laide et sale, une servante de ferme, en sabots et les jambes toutes couvertes de bouse de vache.

— Eh bien! Pierre, dit notre Sauveur en la voyant, voici celle qui sera ta femme.

— Non, certainement, ce ne sera pas là ma femme! répondit Pierre en faisant une grimace.

— Pourquoi donc ne veux-tu pas d'elle?

— Pourquoi? Voyez comme elle est laide et sale, et pas jeune même!

— Toi aussi tu n'es pas jeune, ni aussi beau garçon que tu le crois, peut-être. Eh bien, puisque tu ne veux pas de celle-là, ce sera la première que nous rencontrerons à présent.

— J'aime mieux cela, car je pense qu'il nous sera difficile de rencontrer plus mal.

Et ils continuèrent leur route et ne tardèrent pas à rencontrer une vieille fille, appuyée sur un bâton, le chef branlant, les yeux chassieux, et plus sale encore que la première. Notre Sauveur, en la voyant, sourit, et se tournant vers Pierre il lui dit :

— Eh bien ! voici alors ta femme !

— Jamais, répondit Pierre, en détournant la tête et en faisant une horrible grimace. Mieux valait encore la première ; mais je ne veux ni de l'une ni de l'autre.

— Je te trouve bien difficile, mon ami ; mais, n'importe. La première que nous rencontrerons, à présent, il faudra que tu la prennes, quelle qu'elle soit.

— Je le veux bien, et, quoi qu'il arrive, ce ne sera toujours rien de pis.

Et ils continuèrent leur route et rencontrèrent bientôt une autre vieille, courbée sur un bâton noueux et ayant bien de la peine à traîner un pied devant l'autre ; elle était, de plus, bossue, borgne, n'avait dans la bouche que deux dents longues et noires et qui tremblaient à chaque pas qu'elle faisait. On eût dit une véritable sorcière. Et avec cela elle était couverte de haillons si sales, si puants, que rien que de la voir donnait la nausée.

— Pour le coup, Pierre, voici ta femme, dit notre Sauveur.

Le pauvre Pierre poussa un grand soupir, détourna la tête de dégoût et ne dit pas un seul mot.

— Il n'y a pas à dire, reprit notre Sauveur, il faut que tu l'épouses, puisque tu as dédaigné les deux autres, qui valaient peut-être mieux. Vous

serez mariés dans le prochain bourg que nous rencontrerons.

Ils continuèrent leur route, accompagnés de la vieille qui, malgré son âge et son état misérable, était tout heureuse de trouver à se marier enfin. Mais Pierre ne voulait pas marcher à côté d'elle, ni même la regarder; et notre Sauveur le plaisantait et le priait d'être plus galant avec sa fiancée, et de lui donner le bras. Il marchait à quelques pas derrière, la tête basse et tout triste.

Ils arrivèrent ainsi à une forge. Il y avait là un forgeron très-renommé dans le pays, et à qui l'on ne parlait qu'avec respect et en l'appelant toujours : grand forgeron, le premier de tous les forgerons.

— Entrons un peu dans cette forge, dit notre Sauveur à ses compagnons de route.

Ils entrèrent tous les quatre, et Jésus-Christ dit au maître forgeron :

— Me permettrez-vous, forgeron, de faire une *trempe saine* (1) sur votre enclume, car moi aussi je suis forgeron.

Le forgeron regarda d'un air dédaigneux celui qui lui parlait de la sorte, haussa les épaules et ne répondit point. Mais son aide dit :

(1) A rapprocher de la légende de saint Éloi, que l'on trouvera plus loin.

— Ce n'est pas de la sorte, mon brave homme, que l'on parle à mon maître, car sachez bien que c'est le premier forgeron qui soit au monde, et qu'il n'y en a pas un autre qui l'égale, ni même qui en approche.

— Comment donc faut-il parler à votre maître?

— De cette façon, le chapeau à la main : « Salut à vous, grand forgeron, maître forgeron, le premier des forgerons; auriez-vous la bonté de me permettre de faire une *trempe saine* sur votre enclume? »

— C'est bien, répondit notre Sauveur; je vais alors lui parler comme vous dites.

Et, son chapeau à la main, il dit :

— Salut à vous, forgeron, maître forgeron, le premier des forgerons; auriez-vous la bonté de me permettre de faire une *trempe saine* sur votre enclume?

— Avec plaisir, à présent que vous me parlez comme il convient, répondit le forgeron.

La mère du forgeron, vieille et caduque, se chauffait auprès du feu. Jésus-Christ la pria de s'éloigner un peu, et, prenant alors la fiancée de saint Pierre, il la jeta dans la fournaise.

— Jésus, que fais-tu là, méchant? s'écria la mère du forgeron en voyant cela.

— Laissez-moi faire, grand'mère, et ne vous

inquiétez de rien; c'est pour son bien, comme vous le verrez bientôt.

— A la bonne heure! pensait saint Pierre; me voilà délivré de la vieille sorcière.

Peu après, notre Sauveur retira la vieille du feu avec des tenailles, et, la mettant sur l'enclume, comme une masse de fer rouge que l'on retire de la fournaise, il dit :

— Allons, prenez-moi chacun un marteau, et frappez ferme!

Et ils prirent tous des marteaux et battirent la vieille sur l'enclume, tout comme si c'eût été du fer; saint Pierre surtout frappait de bon cœur.

Puis, notre Sauveur la remit au feu, puis l'en retira, et on la battit de nouveau sur l'enclume. Et ainsi par trois fois. La fiancée de Pierre, à force de passer au feu et d'être battue sur l'enclume, perdit sa bosse et ses autres difformités, et devint une femme jeune, belle et gracieuse, si bien que voilà tous les assistants émerveillés.

— Eh bien! forgeron, maître forgeron, le premier des forgerons, êtes-vous capable d'en faire autant? demanda notre Sauveur au maître de la forge.

Il ne répondit rien et ne revenait pas de son étonnement.

— Alors, bien que vous vous fassiez appeler

maître forgeron, le premier des forgerons, vous avez trouvé votre maître, il me semble?

— C'est possible; mais j'essaierai quand même, car j'ai de la peine à croire qu'il existe un forgeron au monde capable de faire quelque travail du métier que je ne puisse faire moi-même.

Les trois voyageurs partirent alors, et la jolie femme les suivit.

Saint Pierre était tout heureux, à présent, de se voir une fiancée si jeune et si belle, et il ne se faisait plus prier pour approcher d'elle. A peine eurent-ils quitté la forge, que le maître forgeron dit :

— Je ferai aussi ce qu'a fait cet homme-là, et il ne sera pas dit que j'ai trouvé encore mon maître.

Et, prenant sa vieille mère, il la jeta au feu. Mais, hélas! quand il la retira de la fournaise pour la battre sur l'enclume, à chaque coup qu'ils frappaient, lui et son compagnon, le sang jaillissait de tous côtés avec des morceaux de chair rôtie et d'os broyés. Et ils frappaient de plus belle; mais ils avaient beau faire, ils ne voyaient pas arriver la femme jeune et belle qu'ils attendaient. Voilà le forgeron désolé d'avoir tué sa mère, et inquiet des suites qui pouvaient en résulter pour lui. Il courut après les trois étrangers. Il les vit de loin qui gravissaient une côte et leur cria :

— Hé! hé! ne m'entendez-vous pas, seigneurs étrangers?...

Ils entendaient bien, mais ils faisaient exprès la sourde oreille et continuaient de marcher. Alors le forgeron changea de langage, et il criait :

— Maître, cher maître, au nom de Dieu!...

— Qu'y a-t-il, mon brave homme? demanda enfin Notre-Seigneur. Et il s'arrêta.

— Hélas! il m'est arrivé un grand malheur!

— Que vous est-il donc arrivé, maître forgeron, le premier des forgerons?

— Ma mère, ma pauvre mère est morte!

— Comment cela?

— Hélas! j'ai voulu faire comme vous pour la rajeunir, et je l'ai tuée!

— Comment! ne m'aviez-vous pas dit que vous étiez maître forgeron et que vous n'aviez pas votre pareil au monde?

— Hélas! oui; mais, d'après ce que je vois, je ne sais rien au prix de vous; je vous demande pardon.

— Aimiez-vous bien votre mère?

— Oh! oui, je l'aimais bien, sûrement.

— Et vous la regrettez?

— Oui, je la regrette du fond du cœur; rendez-moi ma pauvre mère!

— Eh bien, retournez à la maison, et vous y retrouverez votre mère en vie et bien portante. Mais,

une autre fois, soyez plus modeste, et ne dites pas que vous n'avez pas de maître sur la terre.

Le forgeron revint à sa forge et y trouva sa mère qui se chauffait, assise sur son escabeau de bois, au coin du feu, selon son habitude; et ce fut une bonne leçon pour lui d'être moins orgueilleux, à l'avenir.

— Et saint Pierre fut-il marié? demanda un des auditeurs.

— L'histoire ne le dit pas, répondit la conteuse; mais je crois pourtant qu'il fut marié, car j'ai entendu parler du fils de saint Pierre, et il existe même un joli conte qui porte ce titre (1).

VIII

PORPANT.

Il y avait une fois (c'était du temps que notre Sauveur Jésus-Christ voyageait en Basse-Bretagne, accompagné de saint Pierre et de saint Jean) un homme riche qui

(1) On trouvera ce conte plus loin, sous le titre de : *Le Fils de saint Pierre.*

n'aimait que l'argent, et cette passion avait endurci son cœur et en avait fait une pierre, pour ainsi dire. Son nom était Porpant.

Notre Sauveur allait par le pays, prêchant partout la charité. Or, Porpant l'ayant entendu dire, dans un de ses sermons, que celui qui donnerait au pauvre en serait un jour récompensé et recevrait trois fois ce qu'il aurait donné, il prêta l'oreille et se dit en lui-même :

— Voilà mon affaire! J'ai à la maison, dans un coin de mon armoire, soixante écus dont je ne fais rien, et j'aimerais bien à en avoir trois fois autant : cent quatre-vingts écus, c'est une jolie somme cela! Je vais donc distribuer mes soixante écus aux pauvres, puisque ce prophète, de l'avis de tout le monde, ne dit jamais que la vérité et fait tous les jours des miracles.

Et il fit publier par le pays que tous les pauvres étaient invités à se rendre chez lui, le lendemain, pour qu'il leur distribuât une somme de soixante écus. Tout le monde fut bien étonné.

Comme bien vous pensez, les pauvres ne manquèrent pas de venir. Il en vint de tous les côtés, de tout âge et de toute misère. Et Porpant leur distribua ses soixante écus, jusqu'au dernier liard. Puis il attendit, plein de confiance.

Le lendemain matin, en se levant, il courut à son

armoire, pour voir si l'argent promis était arrivé. Mais rien n'était encore venu.

— Ce sera sans doute pour demain, se dit-il.

Mais le lendemain, rien encore, et le troisième jour pas davantage. Si bien que Porpant était déjà fort inquiet, et il se demandait :

— Est-ce que cet homme m'aurait trompé? Oui, sans doute. Ah! je suis ruiné, alors; je suis le plus malheureux des hommes! Mais il faut que je le retrouve, ce faux prophète!

Et il se mit à la recherche du prédicateur étranger. Il le rencontra qui se rendait à un bourg, dans les montagnes, avec ses deux compagnons. Un agneau dont on leur avait fait cadeau, dans un village voisin, les suivait.

Porpant alla droit à notre Sauveur, et, l'apostrophant d'un ton brusque :

— Vous avez dit, dans votre sermon de dimanche dernier, que celui qui donnerait aux pauvres recevrait trois fois ce qu'il aurait donné. J'avais à la maison soixante écus, dans le coin de mon armoire; je les ai distribués aux pauvres, et je n'ai encore rien reçu. Et pourtant, voici le quatrième jour que j'ai donné mon argent. Est-ce que vous vous seriez moqué du monde?

— Non, Porpant, lui répondit Jésus avec douceur; mais, patientez un peu, et vous verrez qu'il en arrivera comme j'ai dit. N'ayez donc pas d'in-

quiétude à ce sujet; votre argent se retrouvera. Emmenez, en attendant, cet agneau; faites-le cuire, et nous irons le manger, ce soir, dans votre maison.

— A la bonne heure! répondit Porpant.

Et il retourna chez lui, rassuré et emmenant l'agneau, pendant que les trois autres allaient prêcher la parole de Dieu, dans un bourg voisin.

Porpant, de retour à la maison, tua l'agneau, l'écorcha, puis il le mit à la broche devant un bon feu. Il était tendre et appétissant.

— Cet agneau doit être bien bon! se disait-il, en le regardant cuire; j'en aurai aussi ma part, sans doute.

Quand il le crut cuit à point, il le retira du feu, le débrocha et le déposa sur un plat. Et il se léchait les doigts, et l'eau lui en venait à la bouche en le regardant.

— Et quand j'en mangerais un morceau, pour voir s'il est cuit à point? se disait-il. Je m'y prendrai, du reste, de telle façon qu'ils n'en sauront rien. Tiens! voici précisément un morceau qu'on peut détacher sans qu'il y paraisse et qui doit être excellent.

Et il le détacha et le mangea. C'était le cœur.

Peu de temps après, les trois étrangers arrivèrent. L'appétit était bon, car ils avaient marché beaucoup. Aussi, se mit-on tout de suite à table.

Porpant fut aussi invité à partager leur repas. Chacun taillait et découpait où il lui plaisait, et l'on faisait honneur à la cuisine de Porpant. Notre Sauveur, seul, paraissait triste et ne mangeait pas.

— Eh bien ! vous ne mangez donc pas, vous ? lui dit Porpant brusquement.

— Si... si, je vais manger aussi.

Et il cherchait quelque chose dans le plat et semblait contrarié de ne pas trouver ce qu'il cherchait.

— Que cherchez-vous donc ? lui demanda Porpant.

— Le cœur ; j'aime beaucoup le cœur, moi.

— Le cœur ? Je n'ai pas vu de cœur. Il n'avait pas de cœur, cet agneau-là !

— Excusez-moi, Porpant ; il devait avoir un cœur, comme tous les autres agneaux, car Dieu n'a créé ni homme ni animal sans un cœur.

— Je vous assure, moi, qu'il n'avait pas de cœur ! reprit Porpant avec vivacité.

Pendant qu'ils étaient encore à table, arriva la dame d'un château voisin, qui était riche, mais qui avait perdu la vue. Elle avait consulté des médecins et des savants renommés, et nul ne pouvait la guérir. Elle se jeta, en pleurant, aux pieds de notre Sauveur et lui promit une somme

d'argent considérable, s'il lui rendait la vue. Sa douleur était grande et sa foi aussi. Notre Sauveur en fut touché. Il la prit par la main et la releva. Puis, mettant sa main droite sous la semelle de sa chaussure, il la retira aussitôt, la passa ensuite légèrement sur les yeux de la dame, et la vue lui fut rendue.

Dans sa joie et son bonheur de revoir la lumière du soleil béni, elle voulait donner toute sa fortune à celui qui l'avait guérie. Notre Sauveur lui prit cent écus seulement. Porpant, en voyant cela, ne put s'empêcher de dire :

— Cette dame est très-riche. Que ne lui demandez-vous cinq ou six mille écus ! Elle vous les donnerait aussi bien.

— Bah ! Porpant, c'est assez pour la peine que j'ai eue ; vous avez vu comme cela m'a été facile.

Quand la dame fut partie, notre Sauveur dit :

— Je vais, à présent, partager cet argent entre nous quatre.

Il en fit cinq parts et mit vingt écus dans chacune. Porpant, voyant cela, dit :

— Ce n'est pas bien partagé ainsi. Nous ne sommes que quatre ; pourquoi faire cinq parts alors ?

— Celui qui a mangé le cœur de l'agneau aura deux parts, répondit notre Sauveur.

— C'est moi! c'est moi! s'écria aussitôt Porpant.

— Comment, Porpant, vous m'aviez assuré que vous ne l'aviez pas mangé et que l'agneau n'avait pas de cœur!.

— Si! si! je l'ai mangé; c'est bien moi.

— Alors, prenez deux parts.

Et Porpant prit deux parts et les mit dans sa poche. Puis les trois étrangers se remirent en route.

Porpant avait observé, avec beaucoup d'attention, comment notre Sauveur s'y était pris pour rendre la vue à la dame aveugle, et il se disait :

— N'est-ce que cela? ce n'est pas difficile. Je suis sûr, à présent, de gagner beaucoup d'argent, et cela sans mal. Je vais me mettre à voyager pour rendre la vue aux riches marchands, aux nobles, aux princes et aux rois qui en sont privés, et en peu de temps je deviendrai très-riche.

Et il se rendit tout droit à Paris. Dès le lendemain de son arrivée, il fit publier par toute la ville qu'un médecin étranger venait d'arriver qui rendait la vue à tous ceux qui en étaient privés, que ce fût de naissance ou par accident, et cela sans leur causer la moindre douleur.

Il se trouvait que la fille unique du roi avait les yeux malades depuis quelque temps, et elle était menacée de perdre la vue complètement.

Tous les médecins et les chirurgiens du royaume l'avaient visitée, sans pouvoir lui apporter aucun soulagement. On fit venir aussi Porpant, et on lui promit de l'or et de l'argent autant qu'il en pourrait porter, s'il guérissait la princesse.

— Cela commence bien ! se disait Porpant en lui-même, tant il se croyait sûr du succès.

Il examina les yeux de la princesse, comme s'il s'y connaissait, et dit ensuite avec une grande assurance :

— Ce n'est que cela ? et vos médecins et vos chirurgiens ne peuvent pas guérir un mal si léger ? Ah ! vraiment, ce sont des ânes ! Vous allez voir comme c'est facile.

Et il passa sa main droite sous sa chaussure, comme il l'avait vu faire à notre Sauveur, puis il en frotta les yeux de la princesse.

— Vous devez voir à présent ? lui dit-il alors.

— Non, je ne vois pas mieux, répondit-elle.

Et il passa de nouveau la main sous sa chaussure et frotta plus fortement les yeux de la princesse.

— Et à présent ? lui demanda-t-il encore.

— Hélas ! je ne vois pas mieux.

Et le voilà de repasser la main sous sa chaussure et de frotter encore les yeux de la princesse, et si rudement que, n'y pouvant tenir, elle criait :

— Assez ! cessez, je vous en prie ! vous me rendrez tout à fait aveugle !

C'est ce qu'il fit, en effet, et si la princesse voyait peu auparavant, à présent elle ne voyait plus du tout. Jugez de la colère du roi ! Porpant fut jeté dans une basse-fosse, en attendant qu'on le fît mourir, le lendemain.

Un peu avant l'heure fixée pour son supplice, le prédicateur étranger (notre Sauveur) arriva au palais avec ses deux compagnons, et il parla ainsi au roi :

— Mettez en liberté l'homme que vous avez fait jeter en prison hier, et je rendrai la vue à la princesse.

Le roi répondit :

— Commencez par rendre la vue à ma fille, car je n'ai plus aucune confiance en la science des médecins.

Notre Sauveur se contenta de toucher du bout des doigts les yeux de la princesse et de lui dire :

— Regardez ; ne voyez-vous pas ?

— Oui, je vois ! je vois !.... s'écria-t-elle en levant ses mains et ses yeux vers le ciel.

Et aussitôt la joie succéda à la tristesse dans tout le palais.

Porpant fut alors remis en liberté, et notre Sauveur lui dit :

— Retournez chez vous, Porpant ; soyez chari-

table envers les pauvres, et n'essayez plus jamais de faire ce que nul autre que Dieu ne peut faire.

— Et mes soixante écus triplés? demanda-t-il encore.

— Contentez-vous, quant à présent, de les avoir doublés, puisque vous avez eu deux parts dans le partage des trois cents écus de la dame aveugle à qui j'ai rendu la vue; plus tard, ils pourront être triplés dans le ciel.

Porpant retourna à la maison, un peu confus, et il reconnut alors seulement que le prédicateur étranger n'était autre que le bon Dieu lui-même (1).

(Conté par Marguerite Philippe, de Pluzunet, Côtes-du-Nord.)

L'épisode du cœur mangé se retrouve aussi presque mot pour mot dans le *Sac de la Ramée*, conte de Deulin. C'est le cœur d'un lièvre, au lieu de celui d'un agneau.

Il en est de même de l'épisode final; seulement, au lieu de la guérison d'une fille malade de la vue, c'est un mort que saint Pierre ressuscite. La Ramée veut ressusciter le fils du duc de Brabant, qui est mort; mais il oublie les paroles sacramentelles, et il va être pendu, quand saint Pierre arrive aussi à son secours.

(1) On peut rapprocher l'épisode de l'agneau sans cœur de Porpant d'une légende analogue que l'on trouve dans le *Gesta Romanorum*, ch. LXXXI, de l'édition Jannet, 1863. En voici un résumé :

Le jardinier d'un roi surprit, une nuit, un sanglier qui ravageait son jardin, et il lui coupa l'oreille gauche et le laissa aller. L'animal revint pourtant à la charge la nuit suivante, et le jar-

IX

SAINT PHILIPPE.

NOTRE Sauveur Jésus-Christ voyageaite n Basse-Bretagne, accompagné de quelques-uns de ses apôtres, entre autres saint Pierre, saint Jean et saint Philippe.

Un jour, ils se trouvèrent dans une belle vallée où il y avait une fontaine à l'eau fraîche et limpide, et ils s'assirent sur le gazon, à l'ombre d'un chêne, pour se reposer un peu. Le soleil était brûlant, et les oiseaux chantaient sur les branches, au-dessus de leurs têtes. Saint Philippe dit :

dinier lui coupa l'oreille droite et le laissa encore partir en liberté. Il revint une troisième fois, et le jardinier lui coupa la queue, « par quoy le porcel saillit et cria fort. » Il se fit pourtant prendre une quatrième fois dans le même jardin, et le jardinier le perça d'une lance, « puis le bailla au cuysinier pour habiller pour la bouche du roy. Le roy aimoit fort le cueur des bestes. Entre toutes choses, le cuysinier voyant le cœur du sanglier gras et en point, le mangea. Quand le roy fut du sanglier servi, il demanda le cueur. Les serviteurs furent au cuysinier pour avoir le cueur, mais le cuysinier dit : — Dictes au roy que le sanglier n'en avoit point, et je le prouverai par bonnes raisons. — Le roy sceut sa responce, puis le fist venir pour ouyr ses raisons. Disoit le roy : — Je ne sache beste qui n'ait cueur. Dist le cuysinier : — Sire,

— Quel bel endroit pour y bâtir une chapelle !

— C'est vrai, répondirent saint Pierre et saint Jean.

— Seriez-vous content, maître, de nous voir bâtir une petite chapelle ici ? demandèrent-ils à notre Sauveur.

— Oui, répondit-il, mais à la condition que vous n'y travaillerez pas le dimanche.

— C'est entendu, nous n'y travaillerons pas le dimanche.

— Alors, vous pouvez vous y mettre ; pendant ce temps-là, moi, j'irai faire un tour dans les montagnes de la Cornouaille, et, quand je reviendrai, je verrai ce que vous aurez fait.

Notre Sauveur se dirigea donc vers les montagnes de la Cornouaille, et saint Pierre, son

vous me devez ouyr : toute cogitation procède du cueur, pourquoy bien s'ensuyt que s'il n'y a point de cogitation en aucune créature, qu'il n'y a point de cueur. Ce sanglier est entré par quatre fois au vergier, et chacune fois je luy ay osté ung de ses membres. S'il eust eu un cueur, à chacusne fois n'eût-il pas cogité et pensé que s'il retournoit qu'il seroit toujours pugny ? Quand je luy couppay l'aureille premierement, devoit-il pas penser à ne retourner plus ? Il ne l'a pas fait. Et quand je le trouvay, la seconde fois, devait-il pas penser à son aureille perdue, semblablement toutes les autres fois ? Et ainsi cecy considère que le sanglier a esté sans cogitation de ses membres perdus. Je dys, pour ma conclusion, qu'il n'a point de cueur.

« Le roy approuva bonnes ses raisons, et évada subtillement le cuysinier. ».

grand ami, l'accompagna. Philippe et Jean restèrent pour bâtir la chapelle. Ils allèrent de tous côtés chez les habitants du pays, pour les prier de leur venir en aide, et tous leur donnèrent quelque chose, selon leurs moyens : les uns des chevaux et des charrettes pour charroyer des pierres; d'autres donnèrent du bois et d'autres de l'argent; d'autres, comme les maçons, les charpentiers, les couvreurs, vinrent travailler eux-mêmes, et de cette façon fut construite une belle chapelle, en peu de temps.

Quand notre Sauveur revint, un samedi soir, tout était terminé; il ne manquait plus qu'une croix sur le sommet du clocher. Le dimanche matin, saint Philippe dit à saint Jean et à saint Pierre :

— Nous avons oublié une chose : il manque encore une croix sur le haut du clocher ; il faudra en mettre une, avant de prier notre maître de bénir la chapelle.

— C'est vrai, répondirent les deux autres; mais c'est aujourd'hui le dimanche, et le maître, vous le savez bien, nous a bien recommandé de ne pas travailler ce jour-là.

— Je le sais bien; mais, poser une croix sur le sommet du clocher d'une chapelle, ce n'est pas travailler; cela peut très-bien se faire un dimanche.

— Je pense comme vous, dit saint Jean ; et vous, Pierre ?

— Moi, je ne dis rien, répondit saint Pierre.

Saint Philippe se hâta de faire une croix de bois, puis, montant sur le clocher, il la fixa au sommet.

Alors ils prièrent notre Sauveur de visiter la nouvelle chapelle et de vouloir bien la bénir. Jésus-Christ trouva tout très-bien, et leur témoigna son étonnement de voir ce qu'ils avaient fait en si peu de temps.

— Vous n'avez pas travaillé le dimanche ? leur demanda-t-il.

— Non, maître, nous n'avons pas travaillé le dimanche.

— Du tout, du tout ?

— Non, vraiment... si ce n'est pourtant la croix qui a été montée, ce matin, sur le sommet du clocher.

— Ah ! c'est assez ; je vous avais bien recommandé de ne faire aucun travail le dimanche ; à présent, il faudra mettre le feu à la chapelle.

— Comment ? maître, incendier notre chapelle, qui est si jolie, et qui nous a coûté tant de peine !...

— Oui, il faudra la brûler. Qui a fait la croix ?

— C'est moi, maître, répondit saint Philippe.

— Eh bien ! Philippe, alors, c'est aussi vous qui y mettrez le feu.

Et il fallut que Philippe, à son grand regret, mît le feu à la chapelle. Mais l'incendie se propagea avec tant de rapidité qu'il ne put sortir, et il y périt. Tout fut réduit en cendres, en un clin-d'œil.

— Le pauvre Philippe ! dit alors notre Sauveur. Mais voyons si nous ne trouverons aucun débris de lui, quelque ossement calciné.

Et ils se mirent à chercher tous les trois parmi les cendres. Notre Sauveur trouva un os calciné, qui avait la forme d'une cuiller à manger de la soupe, et il le mit dans sa poche. Puis ils se remirent en route. Ils n'étaient plus que trois. Quand la nuit vint, ils demandèrent à loger chez un riche fermier. Ils y furent bien accueillis, et on leur prépara à chacun une écuellée de soupe pour leur souper. Comme la servante leur présentait leurs écuelles :

— Tiens ! dit-elle, vous êtes trois, et je n'ai pris que deux cuillers ; je vais en chercher une troisième.

— Ce n'est pas la peine, dit notre Sauveur ; moi, j'ai ma cuiller avec moi, dans ma poche.

Et il tira de sa poche l'os qu'il avait recueilli parmi les cendres de la chapelle incendiée et qui avait pris la forme d'une cuiller. Puis il demanda à la servante :

— La soupe est-elle bonne ?

— Je pense que oui, répondit-elle.

— L'avez-vous goûtée ?

— Non.

— Eh bien ! mangez-en une cuillerée pour voir.

Et il présenta une cuillerée de soupe à la servante, qui avala la cuiller avec la soupe.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria-t-elle, j'ai avalé la cuiller ! je ne sais comment cela est arrivé.

Et elle était toute honteuse.

— Bah ! peu importe ; donnez-moi une autre cuiller, dit notre Sauveur.

Le lendemain, de bonne heure, les trois voyageurs se remirent en route.

Quelque temps après que ceci s'était passé, la servante se trouva enceinte, et elle fut renvoyée de la ferme, comme une fille de mauvaise vie. Elle ne put trouver à se placer nulle part, vu l'état où elle était, et elle fut réduite à mendier de porte en porte. Quand on lui demandait qui était le père de son enfant, elle répondait toujours :

— Je ne sais pas ; c'est arrivé par la volonté de Dieu.

Quand son temps fut venu, elle accoucha, dans une étable, sur la paille. Elle donna le jour à un fils, un enfant superbe. Il fut baptisé, et on lui donna le nom de Philippe, parce qu'il naquit le jour de la fête de saint Philippe.

Un an ou deux plus tard, notre Sauveur repassa par ce pays avec saint Pierre et saint Jean, et ils logèrent encore dans la même maison que la première fois. Notre Sauveur demanda à la maîtresse de la maison :

— Où est la servante qui était ici, quand nous passâmes, l'autre fois ?

— Je l'ai renvoyée, répondit la maîtresse; ce n'était pas une honnête fille: elle a eu un enfant.

— Savez-vous où elle est, à présent?

— Sa situation est bien triste; elle n'a pas trouvé à se replacer en quittant notre maison, et elle habite avec son enfant dans une petite hutte d'argile, au bord de la route, où elle vit misérablement des aumônes des gens charitables.

— Sait-on qui est le père de son enfant?

— Non ; quand on l'interroge à ce sujet, elle répond toujours que Dieu seul est cause de tout, et elle ne se plaint jamais de son sort.

Le lendemain matin, les trois voyageurs se rendirent à la hutte de la servante. Quand ils y arrivèrent, elle était à filer sur son rouet, tout en chantant. L'enfant jouait au seuil de la porte, et aussitôt qu'il aperçut notre Sauveur, il courut à lui et le prit par sa robe en disant :

— Mon père !

— Qui est le père de l'enfant? demanda Jésus-Christ à la mère.

— Je ne sais pas, répondit-elle ; Dieu me l'a envoyé, et je ne lui connais pas d'autre père.

— Voudriez-vous le donner à Dieu, dès à présent?

— Je suis bien pauvre, et j'ai bien de la peine à vivre, et pourtant je ne voudrais pas voir mon enfant mourir.

— Eh bien ! c'est moi qui suis son père ; donnez-le-moi, et retournez à la maison où vous serviez, et vous y serez bien reçue. Vous êtes en ce moment aussi pure et aussi vierge que vous le fûtes jamais.

La fille retourna à la maison où elle servait auparavant, et elle y fut bien reçue. Quant à son enfant, il suivit notre Sauveur. Mais il crût soudainement et parut avoir une trentaine d'années, et saint Pierre et saint Jean reconnurent que c'était saint Philippe lui-même, et ils éprouvèrent une grande joie de le retrouver, et ils continuèrent leur route tous les quatre, comme devant.

(Conté par Marguerite Philippe.)

Dans le conte égyptien des *Deux frères*, recueilli sur un papyrus et traduit par M. Maspero (il se trouve dans son volume de : *Contes égyptiens*, de la collection Maisonneuve), une princesse devient enceinte parce qu'un copeau lui a volé dans la bouche. Ce copeau était venu d'un arbre qui était une des transformations de Batou (un des frères), lequel revint au monde sous la forme de son propre fils et monta sur le trône.

Cf. aussi plusieurs similaires cités par M. Husson, *Chaîne traditionnelle*, p. 94-95, entre autres une légende galloise du Mabi-

nogion où Ceridven poursuit Gwion; l'un et l'autre ont recours à des transformations successives; finalement, Gwion se change en grain de blé ; Ceridven se change aussitôt en poule et avale le grain de blé : elle est aussitôt fécondée.

Cf. encore la cervelle de poisson qui, mangée par une femme, donna naissance à trois jumeaux (Sébillot, *le Roi des Poissons*, nº18 ; Webster, *Le Pêcheur et ses fils*); le ventre mangé par une femme, la tête par une chienne, la queue par une jument, qui les rend fécondes toutes les trois (Bladé, *les deux Jumeaux*), et les notes de M. Kœhler, dans *Orient und Occident*, t. VI, p. 118 sqq.).

X

JANNIG OU LES TROIS SOUHAITS.

Il n'y a pas de doute qu'autrefois
Celui qui avait deux bons yeux n'était pas aveugle;
Celui qui n'a qu'un bon œil
Est borgne, je le présume,
Et il lui faut faire deux fois la même route
Pour voir les deux côtés du chemin (1).

Il y avait une fois un homme nommé François Le Falc'her, parce qu'il était faucheur de son état, qui habitait une pauvre

(1) Cette formule initiale est en six vers bretons, que je traduis littéralement.

chaumière, non loin de l'ancienne abbaye de Bégar. Il se faisait vieux, et comme sa femme, Marguerite Kerlogod, était morte depuis quelques années déjà, il était resté seul avec un fils, un beau gars courant sur ses dix ans, intelligent et éveillé. Ennuyé de vivre si seul, Le Falc'her voulut se remarier, et il prit la fille d'un aubergiste du bourg de Coat-Askorn, qui n'avait pas encore vingt ans. Il s'en repentit bientôt. Cette fille était une tête éventée, et elle n'aimait que le plaisir, les pardons, les danses et les parures. De plus, elle était paresseuse, comme si elle avait eu mille écus de rente, et — ce qui n'arrive que trop souvent — elle était dure et mauvaise envers le fils de son mari, qui s'appelait Jannig. Le père de Jannig partait tous les jours, de bon matin, pour aller travailler à la journée dans les fermes et les manoirs du pays, et quelquefois aussi à l'abbaye de Bégar, — car les moines possédaient une vaste étendue de terrain sous bois et pâturages, avec une haute muraille autour. Dès qu'il était sorti de la maison, la marâtre au cœur dur forçait Jannig de quitter son lit, et elle l'envoyait garder quelques maigres moutons, sur une lande, à quelque distance de là. Elle lui donnait, pour toute pitance, un morceau de pain d'orge, moisi et sans sel, et, quelque temps qu'il fît, il ne devait jamais rentrer avant le coucher du soleil.

Il fallait passer une petite rivière pour aller à la lande, et, comme il n'y avait pas de pont dessus, Jannig était obligé de charger ses moutons sur ses épaules et de leur faire ainsi passer la rivière, l'un après l'autre, car les moutons sont comme les chats, ils n'aiment pas l'eau.

Quand vint le printemps, Jannig, qui n'était ni un sot ni un paresseux, songea à construire lui-même un pont sur la rivière, pour faire passer ses moutons et n'être plus obligé d'entrer dans l'eau glacée, pendant l'hiver. Il se mit donc au travail avec courage, avançant un peu chaque jour, si bien que, pour la fête de la sainte Vierge, à la mi-août, le pont était entièrement terminé.

En ce temps-là, Notre Sauveur Jésus-Christ voyageait en Basse-Bretagne, avec une partie de ses apôtres. Un jour qu'il était seul avec saint Pierre, son grand ami, ils arrivèrent au pont de Jannig, vers midi.

— Tiens ! s'écria saint Pierre, on a construit un pont sur la rivière, depuis la dernière fois que nous avons passé par ici. Qui donc a fait cela ? N'importe, nous en profiterons pour passer l'eau, à pied sec, plus heureux que l'autre fois.

Et ils passèrent sur le pont. Quand ils furent de l'autre côté de l'eau, ils aperçurent Jannig assis au bord de la rivière, laissant pendre ses pieds au fil de l'eau claire et écorchant une baguette

de coudrier, tout en sifflant et chantant tour à tour.

— Bonjour, mon enfant, lui dit notre Sauveur; ton petit cœur est bien gai.

— Bonjour à vous, mes gentilshommes (il les prenait pour des gentilshommes), répondit l'enfant; il fait si beau vivre, aujourd'hui que le bon Dieu daigne nous envoyer son soleil béni!

— Dis-moi, mon enfant, reprit notre Sauveur, sais-tu qui a fait ce pont neuf?

— C'est moi, messeigneurs, répondit Jannig, pour faire passer mes moutons, et aussi pour la commodité des honnêtes gens comme vous, qui ne seront plus obligés de se mouiller les pieds.

— Ton langage me plaît, mon enfant, et je voudrais faire quelque chose pour toi; fais-moi trois demandes, celles que tu voudras, et je te les accorderai.

— N'importe ce que je demanderai?

— N'importe ce que tu demanderas, pourvu cependant que ce ne soit rien de mal.

— Vous voulez vous moquer de moi, je pense; il n'y a que le bon Dieu qui puisse faire cela.

— Demande toujours, dit saint Pierre; tu ne sais pas à qui tu parles.

— Eh bien, reprit Jannig, je demande premièrement que tout ce que je souhaiterai s'accomplisse aussitôt.

— Accordé, reprit le bon Dieu.

— En second lieu, je demande...

— Demande le paradis, dit saint Pierre en l'interrompant.

— Ah! oui, du *pain doux* (1); il me semble que j'en ai assez de pain doux comme cela! Ma marâtre ne met jamais un grain de sel ni dans mon pain ni dans ma soupe... Je demande donc, en second lieu, un arc avec lequel j'atteindrai tout ce que je viserai.

— Accordé, répondit encore le bon Dieu; mais, au moins garde-toi de te servir de ton arc pour faire le mal.

— Et enfin, en troisième lieu, je demande....

— Le paradis! dit encore saint Pierre.

— Laissez-moi donc tranquille, vous, avec votre pain doux... Je demande, en troisième lieu, une flûte qui fera danser, malgré eux, tous ceux qui l'entendront, quand j'en jouerai.

— Accordé! dit encore le bon Dieu; je t'accorde tes trois souhaits; mais n'en abuse pas pour faire du mal à personne, et nous nous reverrons encore un jour. Au revoir donc, mon enfant.

(1) Il y a ici un jeu de mots intraduisible en français, et qui roule sur l'assonnance que présentent les mots *baradoz*, qui signifie paradis, et *bara douz*, qui signifie du *pain doux* ou sans sel.

Et les deux voyageurs continuèrent leur route, tout en causant.

Jannig, resté seul, se demandait qui pouvaient être ces deux étrangers, qui avaient fort bonne mine, et qui lui avaient cependant dit des choses si étranges.

— Sans doute qu'ils ont voulu se moquer de moi, pensait-il; n'importe, voyons un peu. J'ai faim, et je n'ai là qu'une croûte de pain d'orge tout moisi... Si pourtant ce qu'ils m'ont dit pouvait être vrai!... Ils avaient l'air d'honnêtes gens... Il y a bien longtemps que je n'ai pas fait de bon repas! Avant que mon père se fût remarié, j'avais quelquefois du pain blanc, des crêpes et un morceau de lard, et même des saucissses et des boudins! Ah! si je pouvais voir toutes ces bonnes choses, à l'ombre de ce hêtre!...

Et, aussitôt le souhait formé, il vit toutes ces choses, sur une nappe blanche étendue sur le gazon, à l'ombre du hêtre. Il en fut si étonné, qu'il resta à les contempler, immobile, et la bouche et les yeux grands ouverts. Il croyait rêver. Il s'approcha doucement, et comme s'il craignait que tout s'envolât et disparût au moindre bruit. Quand il fut près de ces mets délicieux, dont la vue et l'odeur lui faisaient venir l'eau à la bouche, il regarda de tous côtés, et, ne voyant personne, il prit une saucisse et y mordit à belles

dents. C'était bien une vraie saucisse; elle était délicieuse. Puis il en prit une autre, et du lard, et des boudins!... Il y avait aussi du cidre!... Quand il fut rassasié, à ne plus pouvoir rien manger ni boire, la nappe disparut avec tout ce qu'il y avait dessus, sans qu'il sût comment.

— A la bonne heure! se dit-il; me voici un gaillard, à présent! Plus de pain moisi, ni de soupe sans sel, ma marâtre! Pourvu que cela puisse durer!...

Quand le soleil se coucha, Jannig rassembla ses moutons, et revint à la maison en chantant et en sifflant. Il alla tout de suite se coucher, sans attendre son souper. Sa marâtre ne lui demanda seulement pas s'il était malade, en le voyant se mettre au lit sans souper. Le lendemain matin, il se rendit à la lande avec ses moutons, comme tous les jours, mais plus joyeux que d'ordinaire. Quand l'heure du dîner fut venue, il fit le même régal que la veille. Il demanda même du rôti et du vin en plus. Puis il s'amusa, le reste du jour, à tirer des hirondelles et d'autres oiseaux avec son arc. Il n'en manquait pas un seul, et il était lui-même émerveillé de son adresse. Avant de ramener ses moutons à la maison, il fit encore un autre repas. Au bout de quelques jours de ce régime, la marâtre de Jannig remarqua que le gars engraissait et avait bonne mine; de plus,

il était joyeux et content, et sifflait et chantait continuellement, lui si chétif et si triste naguère. Cela lui paraissait étrange et lui déplaisait même. Un moine de l'abbaye venait souvent la voir, en l'absence de son mari, et elle lui demanda ce qu'il pensait d'un changement si subit et si complet.

— Ce garçon-là, répondit le moine, doit voler de l'argent quelque part, ou peut-être bien a-t-il trouvé moyen de pénétrer dans la cuisine de l'abbaye, où il prend de la viande, du vin et autre chose, et voilà pourquoi il se porte si bien et a de si belles couleurs. Mais laissez-moi faire; je surveillerai le gars, et je saurai bientôt à quoi m'en tenir à ce sujet.

Le lendemain donc, le moine alla se cacher dans un buisson, sur la lande, afin de pouvoir surveiller de là le petit pâtre. Quand l'heure du dîner arriva, vers midi, Jannig fut servi comme à l'ordinaire, et il se mit à manger, sans se soucier de rien. Le moine s'élança alors de sa cachette, en criant :

— Je le savais bien! Je t'y prends, mon drôle! Mais, sois tranquille, dans trois jours, tu seras pendu devant la porte de l'abbaye!

— Que me veut ce démon? dit Jannig, sans s'émouvoir. Il voudrait sans doute manger mon lard et mon rôt, et boire mon vin; il n'y a rien

pour vous, mon brave homme ; continuez votre route.

— Je te ferai pendre, petit voleur ! reprit le moine.

— Voleur !... dit Jannig, sentant le sang lui monter à la tête.

— Oui, voleur, et tu seras pendu ; tu as volé tout cela à la cuisine de l'abbaye.

— En êtes-vous bien sûr ?

Et Jannig prit sa flèche.

— Oui, j'en suis sûr.

— Aussi sûr qu'il y a une pie là-bas sur ce buisson d'épine ?

Et il montrait au moine une pie perchée sur un buisson d'épine.

— Oui, aussi sûr qu'il y a une pie sur ce buisson d'épine.

— Et que je vais la tuer, d'un coup de flèche ?

— Tu es trop maladroit pour cela.

— L'irez-vous chercher, dans le buisson, si je la tue ?

— Oui, si tu la tues ; mais il n'y a pas de risque.

Jannig lança sa flèche et abattit la pie au milieu des ronces et des épines, puis il dit :

— Allons, moine, mon gros moine, allez me chercher la pie ; elle est tombée.

Et le moine entra dans le buisson d'épines et

de ronces en grognant et en jurant. Jannig prit alors sa flûte et se mit à en jouer. Et voilà aussitôt le moine de sauter et de se trémousser parmi les ronces et les épines, en pestant et en poussant des cris arrachés par la douleur. Ses yeux brillaient, dans leurs orbites, comme deux charbons ardents. Au bout d'une demi-heure de ce manége, tout son froc s'en était allé en lambeaux, et sa chemise aussi, et il était nu. Tout son corps était lacéré et couvert de sang. Il criait : Grâce ! grâce ! d'une voix lamentable. Enfin, Jannig eut pitié de lui, et il cessa de souffler dans sa flûte. Alors le pauvre moine put sortir du buisson, et il partit, honteux et confus comme un chat fouetté. Je ne sais comment il fut reçu à l'abbaye, quand il y arriva, dans cet état pitoyable. Il fut encore heureux de ne pas rencontrer de chiens dans son chemin, car ils l'auraient dévoré. L'abbé le fit venir en sa présence, pour lui rendre compte de sa situation. Il dit qu'il avait été mis dans cet état par un jeune pâtre nommé Jannig, lequel était sans doute sorcier, et qui, de plus, volait les provisions de bouche et le vin de l'abbaye.

— Voler le vin de l'abbaye ! s'écria l'abbé.

Et il alla aussitôt trouver le juge, pour lui demander justice. Jannig fut appelé devant le juge et condamné à être pendu.

Le jour où devait être exécutée la sentence,

devant l'abbaye de Bégar, une grande affluence de peuple était accourue de toutes les communes voisines. Le moine était là aussi, auprès de son amie, la marâtre de Jannig, et ils riaient et plaisantaient tous les deux. Jannig était au pied de la potence, et on apprêtait la corde. Pourtant, il ne paraissait ni inquiet ni triste, ce qui étonnait tout le monde. Il demanda, pour dernière grâce, qu'avant de lui passer la corde au cou, on le laissât jouer encore un air sur sa flûte. Le juge et l'abbé n'y virent aucun inconvénient, et ils lui dirent qu'il pouvait jouer un air. Cependant, le moine, à la vue de sa flûte, cria qu'il fallait l'empêcher de souffler dans cet instrument, parce qu'il était enchanté. Mais Jannig s'empressa de souffler dans sa flûte, et voilà aussitôt tous les assistants de se mettre en branle. Le juge, le bourreau, l'abbé, les moines, les spectateurs, tout le monde, hommes et femmes, jeunes et vieux, sautaient et gambadaient, à qui mieux mieux. Ils chantaient et riaient, et levaient leurs robes, et tournaient dans une ronde folle et irrésistible : c'était comme un véritable sabbat. En ce moment, vint à passer par la place, allant à Lannion, un marchand de bœufs de la Cornouaille, avec plusieurs paires de bœufs couplés sous le joug. En voyant cela, Jannig eut une drôle d'idée. Il souhaita que sa marâtre et son moine fussent couplés, comme les

bœufs, et attachés sous le même joug ; ce qui fut fait aussitôt. La danse tourbillonnait toujours de plus belle, et le moine et la marâtre, avec leur joug, lancés à travers la foule, renversaient et blessaient beaucoup de monde, et l'on criait sur eux de tous côtés : — A mort ! à la potence ces deux méchants ! ces deux animaux sauvages !... —Assez ! grâce ! grâce ! criaient le juge et l'abbé.

Enfin, après une heure de cette danse diabolique, Jannig cessa de souffler dans sa flûte, et tout s'arrêta, à l'instant. Les danseurs étaient en nage, et la sueur coulait le long de leurs membres, comme s'ils sortaient d'un étang. Jannig put se retirer tranquillement, sans que personne s'y opposât, et la marâtre et son ami le moine furent pendus, séance tenante.

Jannig resta à la maison avec son père, qui commençait à se faire vieux, et ils vécurent ensemble, heureux et estimés d'un chacun, dans le pays, car ils faisaient du bien à tout le monde, et bientôt il n'y eut plus de pauvres, à plusieurs lieues à la ronde.

* * *

Quelques-uns font finir le conte ici ; mais d'autres vont plus loin et racontent comment le

vieux Falc'her, ayant acheté du bois et fait des fagots, Jannig, qui aimait à aller toujours garder ses moutons sur la lande, chargea un fagot sur le dos de chacun de ses moutons, pour venir à la maison. La fille du roi, qui se promenait dans le pays, rencontra sur sa route les moutons chargés de cette façon, et elle se mit à injurier Jannig, qui les suivait, l'appelant méchant, imbécile, idiot !

— Je désire être le père de l'enfant que tu mettras au monde, pensa Jannig, en entendant cela.

Et voilà que la princesse devint enceinte, quelque temps après. Elle était désolée et ne pouvait s'expliquer comment cela était arrivé. Elle mit au monde un fils, un enfant magnifique. Le vieux roi était furieux.

— Qui est le père de l'enfant? demanda-t-il à sa fille.

— Je ne sais pas, répondit-elle en pleurant.

Le roi fit venir son devin, pour le consulter. Le devin réfléchit, consulta ses livres, puis il parla de la sorte :

— Sire, voici ce qu'il faudra faire : la princesse devra se mettre sur le balcon du palais, tenant dans ses bras son enfant nouveau-né, lequel aura une orange dans la main droite. Alors vous ferez passer sous le balcon les courtisans et les officiers de votre cour, puis tous les nobles et les

seigneurs du royaume, enfin tous vos sujets mâles, s'il le faut, jusqu'à ce que l'enfant, reconnaissant son père, lui présente l'orange.

Le roi donna des ordres pour mettre à exécution le conseil de son devin. Au jour fixé, la princesse, magnifiquement parée, se plaça sur le balcon du palais, ayant entre ses bras son enfant, qui tenait une orange dans la main droite. Le défilé commença alors. Les courtisans, les pages et les gens de la cour passèrent d'abord; puis vinrent les généraux, les officiers et toute l'armée; ensuite passèrent tous les nobles et autres seigneurs du royaume... L'enfant avait toujours son orange dans la main. Le vieux roi n'avait pas l'air content. Il se tourna vers son devin et lui dit :

— Il me semble qu'il est inutile de continuer, car le père de l'enfant de ma fille ne peut pas être un homme du peuple !

— Pardonnez-moi, sire ; faites continuer le défilé, et soyez certain que l'enfant ne manquera pas de reconnaître son père, quand il viendra à passer.

Le défilé continua donc, pendant plusieurs jours. Les marchands, les artisans, les ouvriers, les paysans, les gens de toutes les conditions enfin, avaient passé sous le balcon, et l'enfant n'avait encore présenté son orange à personne. On désespérait de découvrir le père par ce moyen. On vit

alors accourir, enfourchant un bâton, comme les enfants qui jouent au cheval, un homme fort mal habillé et qui paraissait être un idiot.

— Place ! criait-il, place à l'époux de la princesse !

C'était Jannig. Tout le monde partit d'un grand éclat de rire. Il passa sous le balcon. L'enfant lui sourit et lui présenta son orange. On ne riait plus ; mais grand était l'étonnement de chacun. Le roi ne se possédait pas de colère.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Jannig Le Falc'her, répondit-il ; Jannig le pâtre, votre gendre, sire.

— Mon gendre ! cria le roi, en écumant de rage, un pâtre ! un idiot !... jamais ; j'aimerais mieux mourir !

— En attendant, j'emmène votre fille et son enfant, sire ; peut-être un jour vous trouverai-je dans de meilleures dispositions à mon égard, répondit tranquillement Jannig.

Et il lui suffit de souhaiter que la princesse et son enfant le suivissent, pour que cela se fît, sans que personne songeât seulement à s'y opposer. Il les conduisit dans une île, au milieu de la mer. Il souhaita avoir dans cette île un palais beaucoup plus beau que celui de son beau-père ; et le souhait fut encore accompli, aussitôt que formé. Enfin, il souhaita encore que son île fût reliée à la terre

ferme par un magnifique pont, avec trois hôtelleries, dont une à chaque extrémité et une autre au milieu; ce qui fut encore exécuté, à l'instant même. Il mit alors de ses gens dans ces hôtelleries, avec ordre d'y bien recevoir tous les voyageūrs, et les pèlerins, et les mendiants qui se présenteraient, et de leur servir à manger et à boire à discrétion de tout ce qu'ils demanderaient, et cela gratuitement; il se chargeait, du reste, de fournir les provisions. Cela lui coûtait si peu!

Cependant, le roi, indigné de la manière dont sa fille lui avait été enlevée, s'occupa de la retrouver. Il envoya des ambassadeurs à sa recherche. Ceux-ci, après avoir parcouru tout le royaume, arrivèrent au pont qui réunissait l'île de Jannig au continent. Ils furent bien étonnés de voir un si merveilleux travail, dont ils n'avaient jamais entendu parler. Ils entrèrent dans la première hôtellerie et y demandèrent à loger. Ils furent si bien reçus et si bien traités, qu'ils ne songèrent à continuer leur route qu'au bout de huit jours. Mais ils n'allèrent pas loin. Ils entrèrent, en passant, dans l'hôtellerie du milieu du pont, sous prétexte de boire un verre de vin seulement, et y restèrent encore quinze jours. Puis il poussèrent jusqu'à la troisième hôtellerie, et y restèrent si longtemps, que le roi, voyant qu'ils ne revenaient pas, envoya une troupe de soldats à

leur recherche, avec plusieurs officiers. Les soldats, après beaucoup de courses inutiles, dans différentes directions, finirent par arriver aussi au pont, et y rencontrant les ambassadeurs qui banquetaient et riaient, et chantaient, et ne songeaient pas au retour, ils se mirent à faire comme eux. Il fallait voir quels festins et quels ébats c'était alors! Il y avait, à toute heure du jour comme de la nuit, des tables servies et couvertes des meilleurs mets, et des tonneaux de vin et de cidre défoncés, où chacun puisait à satiété. Puis des chants et des danses, car Jannig venait les voir souvent et les faisait danser, aux sons de sa flûte. Personne ne parlait de retourner sur ses pas ni de pousser plus loin. On se trouvait si bien là!

Il y avait longtemps que cela durait, lorsque le vieux roi, ne voyant revenir ni ses ambassadeurs ni ses officiers, et ne recevant aucune nouvelle d'eux, se décida à se mettre lui-même à leur recherche. Il partit donc seul avec son vieil archevêque. Ils arrivèrent aussi au pont, et, y trouvant leurs gens dans l'état que vous savez, tout leur fut alors expliqué, si ce n'est pourtant l'existence du pont lui-même. Jannig se trouvait là aussi, avec sa femme, quand les deux vieillards arrivèrent. Ils vinrent tous les deux au devant du roi, le saluèrent respectueusement, et Jannig lui dit :

— Eh bien ! mon beau-père, vous venez sans doute pour assister à notre noce? Nous vous attendions.

— Insolent ! répondit le roi, furieux, je te ferai pendre, comme un manant que tu es !

— Sire, dit alors l'archevêque, qui voyait qu'il y avait de la magie dans l'affaire, et qu'ils n'étaient pas de force à lutter, — sire, je vous conseille de donner votre consentement à leur mariage.

— Jamais ! J'aimerais mieux mourir ! répondit le vieux roi.

Et il tourna le dos à Jannig et à sa fille.

— Eh bien ! dit tranquillement Jannig, en tirant sa flûte de sa poche, vous danserez, alors, beau-père.

Et il commença de souffler dans sa flûte. Et aussitôt, voilà tout le monde d'entrer en danse, les ambassadeurs, les officiers, les soldats, et le vieil archevêque, et le roi lui-même. Tous tournaient, sautaient et gambadaient, pêle-mêle, se heurtant, se bousculant, sans pouvoir s'arrêter. L'archevêque et le roi n'aimaient guère ce jeu, contraire à leur âge et à leur dignité ; mais il fallait danser quand même. « Assez ! assez ! grâce ! grâce ! » criaient-ils. Enfin, Jannig eut pitié d'eux ; il cessa de souffler dans sa flûte, et la danse s'arrêta.

— Allons-nous-en ! dit à l'archevêque le vieux roi, furieux et honteux à la fois.

Et ils partirent. Mais une partie du pont s'écroula soudain sous leurs yeux, et ils ne purent aller plus loin. L'archevêque dit au roi :

— C'est en vain, sire, que vous essayez de lutter contre cet homme, qui doit être un habile magicien, et je pense que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de lui donner votre consentement pour qu'il épouse votre fille, d'autant plus qu'il peut très-bien s'en passer.

Le roi reconnut enfin la sagesse de ce conseil, et ils retournèrent tous les deux sur leurs pas, et firent leur paix avec Jannig. Le mariage de celui-ci avec la princesse fut alors célébré par l'archevêque, et il y eut, à cette occasion, des festins magnifiques, et des jeux et des réjouissances publiques, pendant un mois entier.

Le vieux roi mourut peu de temps après (les uns disent qu'il s'était trop *amusé* pendant les noces), et Jannig lui succéda sur le trône. On dit qu'il vécut heureux avec sa femme, qu'il eut plusieurs enfants, qui régnèrent après lui, et qu'il administra très-sagement le royaume.

Quand il mourut, comme il avait toujours vécu en honnête homme et qu'il n'avait jamais abusé ni du pouvoir ni des dons extraordinaires

que Dieu lui avait accordés, pour faire du mal à personne, il alla tout droit au paradis.

Quand il arriva à la porte, il s'écria, en voyant saint Pierre, qui vint lui ouvrir :

— Tiens ! le bonhomme au *pain doux !*

— Le paradis, et non le pain doux ; comprends-tu, à présent ? lui répondit le vieux portier.

Puis le bon Dieu lui-même vint le recevoir et lui dit :

— Te voilà, Jannig ? Viens avec moi, que je te fasse les honneurs de ma maison.

Et le bon Dieu l'introduisit dans son paradis, et ce fut alors seulement qu'il reconnut que les deux voyageurs qu'il avait rencontrés sur la lande, pendant qu'il y gardait ses moutons, étaient saint Pierre et le bon Dieu (1).

(1) Dans une autre version bretonne de ma collection, il est dit que Jésus-Christ, voyageant un jour avec saint Pierre et saint Jean, rencontra sur une lande un jeune pâtre qui chantait gaîment. Le voyant manger du pain d'orge, grossier et moisi, ils le prièrent de vouloir bien partager avec eux, car ils mouraient de faim.

— Mais, leur répondit l'enfant, voyez mon pain, comme il est grossier, dur et tout moisi ; je doute que vous puissiez en manger, ce vieux-là surtout, avec ses vieillles dents (il désignait saint Pierre). J'ai une marâtre qui me traite durement ; tous les jours, elle m'envoie ici, de bon matin, pour garder ses moutons, et ne me donne pour toute nourriture que de vieilles croûtes de pain,

XI

LE FILS DE SAINT PIERRE.

Il y avait une fois un seigneur et une dame fort riches et gens de noblesse. Ils n'avaient pas d'enfants, quoiqu'ils fussent mariés depuis longtemps, et cela les chagrinait beaucoup et les rendait malheureux.

les restes de la table de ses domestiques et dont ne veulent pas les chiens eux-mêmes.

— N'importe ! répondirent les voyageurs, nous avons grand faim, et le pain sera bien mauvais, si nous ne le mangeons pas.

L'enfant se dirigea alors vers un rocher voisin, dans le creux duquel il avait l'habitude de déposer sa provision de la journée, à l'abri du soleil, et quand il arriva à son garde-manger, son étonnement fut grand de le trouver rempli de pain blanc de la meilleure qualité.

— Ma foi ! dit-il aux voyageurs, en revenant à eux, tout joyeux, je vous ai menti en disant que je n'avais que du pain noir et moisi, dont vous ne voudriez pas ; voyez, en effet, le beau pain blanc que j'ai trouvé dans mon garde-manger ! Je ne sais pas, en vérité, comment cela est arrivé.

Et ils mangèrent tous les quatre de grand appétit. Puis, avant de se remettre en route, Jésus-Christ dit à l'enfant :

— Je veux reconnaître le service que tu nous as rendu : fais-moi les trois demandes que tu voudras, et je te les accorderai.

— Eh bien, dit d'abord Jannig, je demande que ma marâtre,

Dans le bois qui entourait leur château, il y avait une vieille chapelle dédiée à saint Pierre, et la dame y allait tous les jours faire sa prière, devant l'image du saint, lui demandant de vouloir bien intercéder pour elle auprès de son ami le bon Dieu, pour qu'il daignât lui accorder un enfant.

toutes les fois que je la regarderai, se mette à péter, sans pouvoir se retenir, et cela jusqu'à ce que je cesse de la regarder.

— Accordé, dit le bon Dieu, en souriant.

Les deux autres demandes furent un arc et un violon doués des mêmes vertus que ceux de ce conte.

Les situations qu'amène la première demande excitent toujours de grands rires parmi les auditeurs, d'autant plus que le conteur accompagne ordinairement son récit d'une mimique fort expressive, et que le pâtre se faisait un malin plaisir de regarder sa marâtre quand elle était en société, et même pendant la grand'-messe et les vêpres.

M. Paul Sébillot, dans la récente publication de son très-intéressant livre : *Les Contes populaires de la Haute-Bretagne*, n° VII, p. 49, a aussi ce conte, sous le titre de : *Les Trois dons*, avec cette différence que les trois dons, qui sont les mêmes que dans notre conte, sont dus à *une vieille fée*, et c'est là, vraisemblablement, la forme première de la tradition, qui a été christianisée plus tard.

L'épisode de l'aventure de la fille du roi et de l'enfant qui fait connaître son père, en lui donnant une orange, se trouve aussi dans un autre conte du recueil de M. Sébillot, *Le Mariage de Jean le Diot*, n° XX, p. 140.

La seconde partie de notre conte est altérée et se rapporte, du reste, à un autre type, qui semble être purement mythologique.

La chapelle était si vieille, qu'elle menaçait ruine, et tous les hiboux des environs y avaient établi leur demeure. Voyant cela, le seigneur et la dame résolurent de la faire réparer, et ils appelèrent des ouvriers pour en renouveler la toiture, consolider les murailles, qui étaient toutes lézardées, et peindre à neuf les saints. Tout le temps que durèrent ces travaux de restauration, la dame ne cessa d'aller chaque jour s'agenouiller devant l'image du saint patron et de lui adresser sa prière, comme devant. Un des peintres dit un jour à ses camarades, assez haut pour être entendu de la dame :

— Elle aura beau prier ce vieux saint vermoulu; celui-là ne lui fera pas avoir d'enfant. Que ne s'adresse-t-elle plutôt à un de nous? Alors, elle pourrait bien avoir garçon ou fille.

La dame avait bien entendu ces paroles, et elle sortit et ne dit rien. Mais, pendant le reste du jour et toute la nuit qui suivit, elle ne fit qu'y songer, et, quelques jours après, ce ne fut plus au saint qu'elle s'adressa, mais bien au peintre lui-même, qui était jeune et assez joli garçon.

Environ neuf mois après, elle donna le jour à un fils. Son mari, qui ne se doutait de rien de ce qui s'était passé, en était heureux et fier, et il voulut que l'enfant fût appelé le fils de saint

Pierre, parce qu'il était convaincu qu'il l'avait obtenu par l'intercession du saint.

On baptisa le nouveau-né; il fut appelé Pierre, et il y eut au château un grand festin, auquel furent invités tous les nobles et les riches du pays; mais les pauvres n'y eurent aucune part, car la dame était peu charitable.

L'enfant fut confié à une nourrice, et il venait à merveille. Quand il fut parvenu à l'âge de douze ans, on l'envoya à l'école, dans la ville la plus voisine. Les écoliers lui demandèrent qui était son père, et il leur répondit :

— Saint Pierre.

— Saint Pierre, le portier du paradis?

— Oui, saint Pierre, le portier du paradis.

Et les voilà de crier tous ensemble :

— Ho! ho! ho!... le fils de saint Pierre! le fils de saint Pierre!...

Et tous les jours, ils le poursuivaient et l'abasourdissaient ainsi de leurs cris, de sorte qu'il n'avait aucun plaisir parmi eux. Voyant cela, il s'échappa par dessus un mur, retourna chez ses parents, et leur conta pourquoi il était revenu. Alors, il ne faisait que jouer et se promener tous les jours. Cependant, comme sa mère était peu tendre pour lui, souvent il accompagnait le petit pâtre du château, qui avait à peu près son âge, sur une grande lande où il faisait paître les mou-

tons, et ils y passaient le temps à courir, à chanter et à jouer à différents jeux. Un jour qu'ils étaient assis au bord d'une petite rivière, qui passait au bas de la lande, laissant pendre leurs pieds nus au fil de l'eau, et se tressant des mitres d'évêques avec des joncs des marais, tout en chantant, ils virent venir à eux deux hommes qu'ils ne connaissaient pas et qui leur parurent être des étrangers. L'un d'eux était grand, âgé, et sa barbe était longue et blanche; l'autre était plus jeune, et pourtant le premier était plein de déférence pour lui. C'étaient saint Pierre et notre Sauveur Jésus-Christ, voyageant en Basse-Bretagne. Quand ils furent près des deux jeunes garçons, notre Sauveur leur dit :

— Auriez-vous la bonté, jeunes pâtres, de nous faire passer l'eau ?

— Vous êtes un peu grands pour nous, répondit le petit pâtre.

— Peu importe ; prenons-les sur notre dos, et faisons-leur passer l'eau, à cause du vieux, répondit Pierre, le fils de la dame.

Et ils prirent chacun un des deux voyageurs sur leur dos et entrèrent avec eux dans l'eau. Le fils de saint Pierre (nous l'appellerons ainsi), qui portait le vieillard, c'est-à-dire saint Pierre, fut étonné de trouver sa charge beaucoup plus légère qu'il ne l'avait supposé, et il fut vite rendu de

l'autre côté. Mais son compagnon, quoique plus grand et plus fort que lui, était écrasé sous son fardeau, et, au bout de quelques pas, n'en pouvant plus, il dit à celui qu'il portait :

— Comme vous êtes lourd ! Je ne puis vous porter plus loin ; descendez, je vous prie, ou je tomberai avec vous dans l'eau.

— Du courage, mon garçon ; encore quelques pas, et tu n'auras pas lieu de regretter ce que tu auras fait pour moi, lui dit notre Sauveur.

Et, avec beaucoup de peine, il atteignit aussi l'autre bord ; mais il était tout brisé, et il se jeta à terre en disant :

— Jamais je n'ai vu d'homme aussi lourd que vous ! Qui donc êtes-vous ?

— Ne sois pas étonné, mon enfant, de m'avoir trouvé si lourd, lui dit notre Sauveur, car avec moi tu portais le monde entier sur tes épaules ; je suis le bon Dieu lui-même, et, sans tarder, tu viendras me voir au paradis !

— Et vous, vieux père, demanda Pierre au vieillard, qui êtes-vous aussi ?

— Je suis saint Pierre, mon enfant, le portier du paradis.

— Saint Pierre ! Mais, alors, vous êtes donc mon père ?

— Ton parrain, peut-être, si tu te nommes Pierre, mais non ton père, car je n'ai jamais

eu d'enfant. Quoi qu'il en soit, viens me voir au paradis, et, quand tu arriveras, je te recevrai bien.

Et les deux voyageurs poursuivirent leur route, laissant les deux enfants bien étonnés de leur aventure. Au coucher du soleil, ceux-ci revinrent au château, comme d'habitude; mais le jeune pâtre était si fatigué, si rompu, que son compagnon fut obligé de le porter sur son dos, et, en arrivant, il se mit au lit et ne s'en releva plus. En effet, il mourut quelques jours après, et alla tout droit au paradis, où le bon Dieu lui fit bon accueil.

A partir de cette rencontre, le fils de saint Pierre ne faisait qu'y songer, nuit et jour, si bien que l'envie lui prit d'aller voir son père, saint Pierre, au paradis, et un jour, il fit part de ce désir à son père et à sa mère. Ceux-ci, le père surtout, lui dirent que c'était folie, et le dissuadèrent d'entreprendre un voyage qui ne pouvait le mener à rien. Mais tous leurs conseils et leurs prières furent en pure perte. Le voyant inébranlable dans une résolution qui leur paraissait si insensée, ils lui donnèrent de l'argent à discrétion, et il partit. Il ne savait quel chemin prendre ni quelle direction suivre, et il allait au hasard, à la grâce de Dieu.

Après avoir marché ainsi pendant environ un

mois, un jour, la nuit le surprit dans une grande forêt. Il monta sur un arbre, pour voir s'il n'apercevrait pas de la lumière quelque part. Il aperçut une faible lueur, au loin, et aussitôt il descendit et marcha dans la direction de la lumière. Il finit par se trouver auprès d'une hutte faite de branchages d'arbres, de genêts et de fougères. Il en poussa la porte, qui céda facilement, vit une petite vieille femme qui était seule dans cette misérable habitation et lui dit :

— Auriez-vous la bonté de me donner l'hospitalité pour la nuit, grand'mère? Je me suis égaré dans le bois, et je ne connais pas le pays.

— Hélas! mon enfant, je suis si pauvre, que je n'ai qu'un lit et rien à vous donner à manger...

— Au nom de Dieu, laissez-moi passer la nuit dans votre hutte, grand'mère, car la forêt est pleine de bêtes fauves, et je les entends hurler et rugir de tous les côtés; je ne suis pas difficile, et je coucherai sur la pierre du foyer.

— Entrez, alors, mon fils; je partagerai avec vous, de bon cœur, le peu que j'ai.

Pierre entra. Il avait dans sa poche un peu de pain, et il le partagea avec la pauvre vieille qui, depuis longtemps, n'avait pas mangé de pain. Mais il sentait si mauvais dans l'habitation, qu'il était obligé de se boucher le nez, et il finit par dire :

— Dieu, comme ça sent mauvais ici !

— Ce n'est pas étonnant, mon fils, répondit la vieille. Le corps de mon pauvre homme est là, dans son cercueil, depuis trois semaines, et c'est lui qui pue de la sorte !

— Comment ! vous conservez un corps mort dans votre maison, pendant trois semaines ! Pourquoi donc ne le faites-vous pas enterrer ?

— Hélas ! mon fils, vous en parlez bien à votre aise : je n'ai pas d'argent, et les prêtres, ici, ne font rien que pour de l'argent.

— Moi, j'ai encore un peu d'argent, et demain matin, j'irai trouver le curé, et votre homme sera enterré.

— Que Dieu répande sur vous ses bénédictions, mon fils ! répondit la vieille, en pleurant de joie.

Pierre pria pour le mort, puis il s'étendit sur la pierre du foyer et dormit aussi bien que s'il eût été dans un lit de plume.

Le lendemain matin, de bonne heure, il se rendit chez le curé du bourg le plus voisin, et lui donna tout l'argent qui lui restait, pour enterrer le mari de son hôtesse et dire une messe pour le repos de son âme. La pauvre veuve l'embrassa comme son fils, lui souhaita bonne chance, et il se remit en route, après avoir assisté à la messe et à l'enterrement.

Il arriva sans tarder à un bras de mer, et le

voilà embarrassé, car comment aller plus loin, puisqu'il n'y avait là ni passeur ni bateau? Mais, comme il regardait tristement la mer, un homme tout nu sortit tout à coup de l'eau, s'avança vers lui et parla de la sorte :

— Où voulez-vous aller, jeune homme?

— Voir mon père, saint Pierre, le portier du paradis.

— Eh bien! montez sur mon dos, et je vous ferai passer l'eau.

Pierre ne voulait d'abord pas écouter le conseil et accepter le service d'un être si étrange.

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-il.

— Je suis, lui répondit l'homme nu, celui que vous avez fait enterrer, ce matin, et, pour reconnaître le service que vous m'avez rendu, je veux aussi faire quelque chose pour vous. Montez sur mon dos, et ne craignez rien.

Pierre, un peu rassuré, bien que cela lui parût fort singulier, monta alors sur le dos de l'homme nu, et celui-ci le transporta, sans mal, de l'autre côté de l'eau.

— Ai-je encore loin à aller? lui demanda-t-il.

— Non : sans tarder, vous apercevrez un château magnifique; c'est là le paradis. Frappez à la porte, et saint Pierre lui-même vous ouvrira. Au retour, vous me trouverez encore ici, pour vous faire repasser l'eau.

— Merci ! répondit Pierre.

Et il continua sa route. Il traversa alors une prairie émaillée de belles fleurs parfumées, et le soleil brillait, les oiseaux chantaient, les papillons voltigeaient de fleur en fleur, et ses membres, tout à l'heure fatigués et lourds, se trouvèrent soudain légers et dispos, et une grande joie remplit son cœur. Au milieu de la prairie, était un château magnifique, entouré de hautes murailles. Il alla droit au château et frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda une voix de l'intérieur.

— Moi. Ouvrez-moi la porte, mon père saint Pierre !

Le bon Dieu était là, qui était venu faire visite à son vieil ami saint Pierre, et, en entendant ces paroles, il dit :

— Écoute ! écoute, Pierre. Comment ! tu as donc un fils ? Tu ne m'avais pas dit cela...

— Moi, un fils ?... Je n'ai jamais été marié, répondit saint Pierre.

Mais l'autre frappait toujours sur la porte, à tour de bras : dao ! dao ! dao !... et le portier du paradis, impatienté, lui cria :

— Allez-vous-en, mon ami ; celui que vous cherchez n'est pas ici.

Le bon Dieu, qui savait tout, dit alors au portier du paradis :

— Il faut ouvrir à ton fils, Pierre; je veux le voir.

Saint Pierre entrouvrit un peu sa porte. Le jeune homme la poussa violemment et, entrant précipitamment, il s'élança au cou du vieux portier et l'embrassa avec transport, en disant :

— Quelle joie, quel bonheur de trouver enfin mon père! Il y assez longtemps que je suis en route, et ce n'est pas sans beaucoup de mal et de peine que j'ai pu arriver jusqu'à vous, mon père chéri.

— Pourquoi m'appelles-tu ton père? dit le saint, d'assez mauvaise humeur.

— Pourquoi je vous appelle mon père?... Mais tout le monde m'appelle le fils de saint Pierre, et c'est bien vous qui êtes saint Pierre, je pense?... Vous êtes donc mon père, puisque tout le monde le dit... Et puis, ne vous rappelez-vous pas aussi que je vous fis passer une rivière, en vous portant sur mon dos, et que vous me dîtes alors que vous me recevriez bien, quand je viendrais vous voir chez vous?

— Ah! c'est toi, mon garçon? Je ne te reconnaissais pas; j'ai du plaisir à te voir, certainement; mais ne m'appelle pas ton père, car je ne suis que ton parrain.

Le bon Dieu riait de bon cœur, et comme il voyait que saint Pierre n'était pas content d'en-

tendre le jeune homme l'appeler son père, il dit à celui-ci :

— Viens avec moi, mon garçon ; je veux te faire visiter ma maison et te montrer ton ami le jeune pâtre, qui me fit passer l'eau, car il est ici aussi.

Et il le conduisit au haut du château, et ouvrant une porte, il lui dit :

— Regarde !...

D'abord, il fut presque aveuglé par l'éclat de la lumière, puis il vit une grande salle ou plutôt un jardin rempli d'anges blancs et de gens de tout âge et de toute condition, et ils étaient tous joyeux et heureux. Les uns chantaient les louanges de Dieu et formaient des chœurs mélodieux ; d'autres se promenaient parmi les belles fleurs parfumées, et d'autres devisaient entre eux, sous de beaux arbres chargés de pommes d'or et d'autres fruits de toute sorte. Les prophètes et les apôtres étaient là aussi, assis en cercle sur de beaux siéges dorés, et au-dessus d'eux, sur un siége plus élevé et plus brillant, était le Père Éternel. Au-dessous de son siége, il en vit un autre, qui était aussi bien beau et bien brillant ; mais il était vide.

— A qui est donc ce beau siége ? demanda-t-il au bon Dieu.

— A ton père, mon enfant, parce que c'est un

homme craignant Dieu et charitable envers les pauvres.

Parmi les anges, il reconnut aussi son ami le jeune pâtre, et il voulut aller l'embrasser.

— Pas encore, lui dit le bon Dieu, en le retenant; plus tard, tu viendras aussi habiter ma maison, et alors tu ne seras plus séparé de lui; allons ailleurs, à présent.

Mais le jeune homme ne pouvait assez contempler et admirer toutes les belles choses qu'il voyait, et notre Sauveur fut obligé de le prendre par la main et de l'entraîner. Ils descendirent d'un étage, et le bon Dieu ayant ouvert une autre porte, il vit une autre salle ou jardin, qui n'était pas aussi beau que le premier, et pourtant il était bien plus beau qu'aucun autre qu'il eût jamais vu sur la terre. Là, il y avait aussi des gens de tout âge et de toute condition, se promenant et devisant, ou chantant les louanges de Dieu. Mais tous ils paraissaient un peu tristes et inquiets, et semblaient désirer quelque chose. Hélas! c'était là le purgatoire, et ce qu'ils désiraient, c'était la vue de Dieu! Il lui sembla y reconnaître plusieurs personnes, et entre autres le curé qui avait refusé d'enterrer le mari de la vieille qui lui avait donné l'hospitalité dans la forêt, parce que la pauvre femme n'avait pas d'argent. Il était mort depuis, car il y avait déjà longtemps que Pierre était dans le château:

il était demeuré plus d'un an en extase à contempler le paradis, bien qu'il lui semblât n'être pas resté plus d'une demi-heure.

Ils descendirent encore un étage plus bas, et le bon Dieu ouvrit une troisième porte. Aussitôt Pierre recula, en poussant un cri d'effroi. Il vit une fournaise remplie de feu, et des diables hideux ravivaient les flammes et y retenaient, avec des crocs et des fourches d'acier, les malheureux qui essayaient d'en sortir. Et c'était des cris affreux, des hurlements, des grincements de dents, des malédictions et des blasphêmes épouvantables! Au milieu du feu, à l'endroit le plus terrible, Pierre aperçut un siége d'acier, avec des flammes tout autour, et dessous et dessus.

— A qui est réservé ce siége? demanda-t-il avec effroi à son conducteur.

— A ta mère! lui dit le bon Dieu, parce qu'elle a mené mauvaise vie, et qu'elle a été toujours dure et sans cœur pour le pauvre.

— Mon Dieu, que dites-vous là? Et ne m'est-il pas possible de sauver ma mère, à quelque prix que ce soit?

— Hélas! non, mon enfant; on ne sort pas de l'enfer!

— Ah! puisque vous êtes le bon Dieu et que rien ne vous est impossible, faites que ma mère

ne soit pas damnée à jamais! J'aimerais mieux prendre sa place sur le siége maudit...

Le Seigneur fut touché, tant sa douleur était sincère, et il lui dit :

— A cause de ton amour pour ta mère, qui est grand et sincère, je ferai en ta faveur ce que je n'ai jamais fait pour nul autre, et si tu accomplis exactement la pénitence que je te donnerai, je t'accorderai sa grâce (1).

— Ah! parlez, Seigneur; il n'y a pas de pénitence si dure au monde que je ne sois disposé à accepter, pour sauver ma mère!

— Écoute donc bien, car voici à quelle condition je consens à t'accorder ce que tu demandes : on te mettra autour des reins une ceinture de fer, garnie de pointes aiguës en dedans, pour te déchirer la chair; cette ceinture sera fermée par une petite clé que l'on jettera au fond de la mer, et tu la garderas sur ton corps, jusqu'à ce que cette clé soit retrouvée pour l'ouvrir. De plus, il te faudra vivre d'aumônes seulement, et tu ne parleras jamais à personne du supplice qui te tourmentera

(1) On sait qu'une des croyances favorites du moyen âge était la toute-puissance de la foi et de la pénitence finale.

Un rapprochement curieux à faire, c'est celui de la seconde partie de ce conte avec la légende de saint Grégoire le Grand, dans le *Gesta Romanorum*, chap. LXXIX, page 197 de l'édition Jannet. Paris, 1858.

et te fera maigrir jusqu'à n'avoir plus que la peau et les os. Dis, es-tu homme à faire tout cela ?

— Oui, et pis encore, s'il le faut, pour sauver ma mère !

On lui mit autour des reins la ceinture de fer garnie de pointes aiguës ; on la ferma, puis on lui en remit la clé, afin qu'il la jetât lui-même dans la mer, lorsqu'il la traverserait, en retournant dans son pays. Alors il partit. Quand il fut arrivé au bord de la mer, il y retrouva l'homme qu'il avait fait enterrer ; il monta encore sur son dos, pour passer l'eau, et, quand il fut au milieu du bras de mer, il y jeta la clé de sa ceinture. L'homme nu l'ayant déposé sur le rivage opposé, lui fit ses adieux et lui exprima l'espoir de le revoir dans les joies éternelles, c'est-à-dire dans le paradis, où il allait à présent être admis lui-même.

Pierre se dirigea alors vers son pays. Sa ceinture lui faisait souffrir un supplice continuel, surtout quand il marchait ; pourtant, il ne s'en plaignait jamais. Souvent, il n'avait pour toute nourriture que quelques racines d'herbes et les fruits sauvages qu'il pouvait trouver le long de la route ; et, toutes les nuits, il couchait à la belle étoile, avec une pierre sous sa tête, en guise d'oreiller. Il était devenu si maigre, qu'il ressemblait à un squelette ambulant, et ceux qui le

voyaient passer sur les chemins le prenaient pour l'*Ankou* (1) et fuyaient, saisis de frayeur. A force de marcher et de souffrir, il finit par arriver dans son pays. Quand il fut près de chez lui, il rencontra sur le grand chemin son père, qui attendait les pauvres et les pèlerins qui viendraient à passer, afin de les emmener dans son château. Il ne reconnut pas son fils; mais il le prit néanmoins par la main et le conduisit au château. Il lui fit faire un bon feu pour se chauffer (car le temps était froid), et resta dans sa société, le soignant et causant avec lui comme avec un vieil ami. Il voulut même le faire asseoir à sa table, quand fut venue l'heure du repas. Mais la dame dit, d'un ton de mépris :

— Ça ne mangera pas à ma table, j'espère bien; il pue comme une charogne; je pense qu'il sera à sa place dans la cuisine, si les domestiques veulent le souffrir.

Le vieux seigneur n'osa pas résister, et il sortit lui-même avec son pauvre, et mangea avec lui à la cuisine. Après souper, il voulut le faire coucher dans une chambre près de la sienne, car il se sentait attiré vers ce pauvre, sans savoir pourquoi, et son cœur battait avec force. Mais la dame dit encore, d'un ton courroucé :

(1) L'*Ankou*, c'est la mort personnifiée.

— Cet animal-là ne couchera pas dans le château ! Conduisez-le à l'étable aux vaches !

Le seigneur n'osa encore répliquer, et il fallut obéir. Le pauvre resta au château, car il était si faible qu'il ne pouvait se tenir sur ses jambes, et tous les jours le seigneur allait le visiter, et il lui portait en cachette du pain blanc, de la viande et du vin ; il restait longtemps près de lui, et lui prodiguait les soins les plus empressés et les plus affectueux.

Un jour, il lui fallut s'absenter pour quelque temps, et, avant de partir, il recommanda à ses valets de bien traiter son cher pauvre et de ne le laisser manquer de rien. Mais, à peine fut-il parti, que sa femme fit appeler un garçon d'écurie et lui donna un peu d'argent pour tuer le pauvre et mettre son corps en terre, dans le bois qui touchait au château; ce qui fut fait.

Quand le seigneur revint de voyage, son premier soin fut de demander des nouvelles de son pauvre. On lui répondit qu'il était parti, de sa propre volonté, et qu'on ne l'avait pas revu depuis. Cette réponse l'étonna et ne le rassura pas. Un jour qu'il se promenait dans le bois, avec son chien, celui-ci se mit à gratter la terre, au pied d'un vieux chêne; il le siffla et l'appela; mais le chien n'obéissait pas, contrairement à son habitude, et il continuait de fouir la terre. Le

seigneur alla jusqu'à lui et vit, avec étonnement, qu'il avait mis à découvert un bras d'homme. Il courut au château prendre une pelle et une pioche, et déterra un homme tout entier, qu'il reconnut facilement pour être son pauvre. Par un miracle de Dieu, il n'était pas encore mort! Il le chargea sur ses épaules et le transporta au château. Il le coucha dans un bon lit, dans la chambre d'un pavillon isolé, et n'en dit rien à personne. Tous les jours, il lui préparait lui-même à manger et passait presque tout son temps près de lui.

Un jour, le seigneur voulut donner un grand dîner dans son château, et il y invita toute la noblesse du pays. Quand tous les convives furent placés à table, il sortit et revint, un instant après, tenant son pauvre par la main, et il le fit asseoir à côté de lui. Quand la dame vit cela, elle devint tout d'un coup aussi blanche que la nappe qui était devant elle, puis elle se leva de table et sortit de la salle, toute troublée. D'autres dames, la croyant indisposée, la suivirent. Mais son mari ne s'en émut pas: il était tout occupé à servir son pauvre.

— Que désirez-vous manger? lui demanda-t-il; je veux vous servir moi-même.

Un grand poisson était là, sur un plat d'argent, et le pauvre dit, en le montrant du doigt :

— Je mangerais volontiers de ce poisson.

— Quel est le morceau que vous préférez? lui demanda encore le seigneur.

— La tête, s'il vous plaît.

Le seigneur lui servit la tête, et il y trouva une petite clé, qu'il reconnut aussitôt pour être celle de la ceinture de fer qu'il portait toujours autour des reins. Il prit la clé avec empressement, puis il se leva et parla de la sorte, en s'adressant à son hôte :

— Dites-moi, seigneur charitable et compatissant, n'aviez-vous pas un fils qu'on avait surnommé le fils de saint Pierre, et qui partit un jour pour aller voir son prétendu père au paradis?

— Oui, vraiment, répondit le vieux seigneur, étonné.

— Et vous ne l'avez pas revu depuis?

— Hélas! non.

— Eh bien! c'est moi qui suis votre fils, et j'ai été en effet au paradis, voir saint Pierre, mon autre père; j'y ai aussi vu le bon Dieu, et je vous apporte de bonnes nouvelles, et à ma mère aussi, quelque dure qu'elle ait été pour moi.

Le père se jeta dans les bras de son fils et le serra fortement sur son cœur, et ils pleuraient de joie tous les deux. Puis, s'adressant à un serviteur :

— Dites à votre maîtresse d'accourir, pour embrasser son fils, qui est revenu!

La dame revint, peu rassurée, et son fils lui parla de la sorte :

— N'aviez-vous pas un fils, qu'on avait surnommé le fils de saint Pierre, et qui partit pour aller voir son prétendu père au paradis ?

— Oui, répondit-elle, en baissant la tête.

— C'est moi qui suis ce fils, et j'ai été au paradis ; j'ai visité aussi le purgatoire et l'enfer, et dans l'enfer, ma pauvre mère, j'ai vu votre siége, au milieu d'un feu horrible ! Mais, rassurez-vous pourtant, car, grâce à mon amour pour vous, Dieu m'a accordé de pouvoir vous sauver du feu éternel, au prix d'une pénitence bien dure et de douleurs inouïes.

Et lui présentant la petite clé trouvée dans le poisson :

— Prenez cette clé, ma mère ; ouvrez avec elle ma ceinture, et vous verrez alors ce que j'ai souffert pour vous !

Elle prit la clé et ouvrit la ceinture. Alors on vit un spectacle horrible et digne de pitié. Le corps du pauvre pénitent était tout lacéré et dépecé par les pointes aiguës, à un tel point qu'on voyait ses entrailles à nu ! Il n'en restait plus, pour ainsi dire, que le squelette ! Aussi, s'affaissa-t-il à terre et mourut sur le champ. Deux anges blancs arrivèrent aussitôt dans la salle, qui emportèrent l'âme bienheureuse au ciel.

Quant à la mère, elle pleura amèrement et changea de caractère et de vie. A partir de ce moment, le château fut changé en un hôpital, où l'on recevait indistinctement tous les malades, les pauvres et les pèlerins, et le châtelain et la châtelaine les soignaient eux-mêmes et les pansaient, comme de véritables infirmiers.

Peu après, ils moururent aussi, et ils allèrent au paradis rejoindre leur fils.

Puissions-nous tous y aller aussi un jour!

— *Amen!* répondit l'auditoire (1).

(Conté par Marguerite Philippe, 1870.)

(1) Cet épisode de la pénitence finale avec la ceinture garnie de pointes, et la clé jetée à la mer et retrouvée dans un poisson, se rencontre également dans un autre conte breton, *Celui qui racheta son père et sa mère de l'enfer*, et que l'on trouvera plus loin.

Dans la légende de saint Grégoire le Grand, nous avons également la clé jetée à la mer et retrouvée dans un poisson, au bout de dix-sept ans.

L'épisode du mort resté sans sépulture et venant au secours du héros du conte, qui lui a fait rendre les derniers devoirs, est assez commun dans les récits populaires. On le retrouve dans Straparole, dans les contes slaves, et aussi dans des contes bretons de ma collection, et avec cette seule différence que le mort s'y présente sous la forme d'un renard.

Il existe également dans Souvestre : *L'Heureux Mao ;* Sébillot, *Le Petit roi Jeannot*, conte gallot ; W. Webster, *Le Merle blanc*, *Jean de Calais*, légendes basques.

Un conte basque du recueil de M. Webster présente de nombreuses analogies avec le nôtre, quant à la marche générale. Il

est intitulé : *Le Cilice*, et se trouve pages 206-209 des *Basque Legends;* en voici l'analyse :

Un gentilhomme fait vœu d'aller à Rome, s'il a un fils; sa femme lui donne peu après un fils. Quand l'enfant arrive à l'âge de sept ans, il voit que son père est triste, et il finit par apprendre que c'est parce que sa femme n'a pas voulu le laisser accomplir son vœu.

L'enfant se met en route, et, après avoir voyagé sept ans, il arrive chez le Saint-Père, qui le fait entrer dans une chambre où il reste une heure (il croit y être resté deux heures), puis dans une seconde chambre, où il demeure deux heures, et il pense y être resté trois heures. Il entre dans une troisième chambre, où le Saint-Père l'enferme pendant trois heures. Il croit n'y être resté que trois minutes. Alors, le Pape lui dit que la première chambre est l'enfer, la seconde le purgatoire, et la troisième le paradis.

Dans le paradis (troisième chambre), il avait vu son père, et sa mère se trouvait dans la première, c'est-à-dire en enfer. Il veut la sauver à tout prix, et le Pape lui met un cilice fermé par un cadenas dont il jette la clé à l'eau.

Il revient, après un long voyage, chez son père, qui lui demande des nouvelles de son fils. Sa mère veut le mettre à la porte ; mais le père le garde à dîner et dit à sa domestique d'aller acheter le meilleur poisson du marché aux poissons; le garçon va avec elle pour le voir vider, et il y trouve la clé du cilice.

La mère essaie de le noyer, mais il s'échappe et ne dit rien. Un jour, il lui demande si elle reconnaîtrait bien son fils.

— Oui, dit-elle, à une marque qu'il a sur la poitrine.

Il se découvre; mais la marque n'existe plus, parce que sa poitrine était toute meurtrie. Peu après, ils meurent tous les trois, et la domestique voit leurs âmes s'envoler, sous la forme de trois colombes blanches.

L'épisode du fils, mendiant, malade et inconnu chez ses parents, rappelle l'histoire de saint Alexis.

DEUXIÈME PARTIE

LE BON DIEU, LA SAINTE VIERGE, LES SAINTS ET LE DIABLE VOYAGEANT EN BASSE-BRETAGNE.

I

SANIT ÉLOI ET JÉSUS-CHRIST

SAINT Éloi était forgeron et maréchal-ferrant de son état, comme tout le monde le sait (1). On dit qu'il avait sa forge au bord d'une grande route et qu'il ferrait, outre les

(1) Saint Éloi, l'ami du bon roi Dagobert, n'était pas un vulgaire forgeron, mais bien un orfèvre fort habile pour son temps. Le peuple, pour le rapprocher davantage de lui, l'a fait forgeron et maréchal-ferrant, dans ses traditions, par assimilation au forgeron Véland, de la mythologie scandinave.

chevaux des fermiers et des seigneurs du pays, ceux des voyageurs qui passaient. Comme il était un excellent ouvrier, sa maison ne désemplissait pas de pratiques, qui venaient le trouver de tous les côtés, et de fort loin quelquefois. Aussi, s'était-il fait représenter sur son enseigne en train de ferrer un cheval, et avec cette inscription peu modeste au bas : *Éloi, forgeron et maréchal-ferrant, maître des maîtres, maître sur tous.*

Un jour, un voyageur passant devant sa forge s'arrêta pour lire l'enseigne, et, après l'avoir bien considérée, il sourit, puis entra et se présenta au maître comme un compagnon forgeron cherchant de l'ouvrage. Éloi avait besoin précisément d'un ouvrier forgeron, pour le moment. Il interrogea un peu l'inconnu sur ce qu'il savait faire.

— Je sais faire tout ce qui concerne l'état, lui répondit celui-ci, la serrurerie, des socs de charrues, ferrer les chevaux, panser le bétail, et le reste.

— Combien de fois mettez-vous le fer au feu pour faire un bon fer à cheval ?

— Je ne l'y mets jamais plus d'une fois.

— Une seule fois ?

— Oui, une seule fois.

— Moi aussi, je peux le faire en une fois ; mais je préfère l'y mettre deux fois ; c'est plus sûr. Mais, tenez, donnez-nous tout de suite une

preuve de votre savoir-faire ; voilà un cheval dont il faut renouveler les quatre fers, et son maître l'attend impatiemment.

Le compagnon forgeron jeta sa veste à bas et retroussa ses manches de chemise. Puis, prenant du fer, il le mit dans le feu, souffla, l'en retira quand il fut rouge, et le battit sur l'enclume.

En un clin d'œil, il eut forgé ses quatre fers. Éloi le regardait faire et se disait à part soi :

— Voici un bon ouvrier !

L'inconnu alla ensuite au cheval, qui était attaché à un anneau fiché dans le mur, à la porte de la forge, et il lui coupa et détacha net un pied.

— Que faites-vous là, malheureux ? lui demanda vivement Éloi.

— Comment, maître, vous ne travaillez donc pas de cette façon ? C'est pourtant bien plus commode et plus vite fait. Voyez, cela va être terminé en un instant.

Et il serra le pied du cheval dans un étau, cloua, lima, fit la toilette du sabot, puis il le remit à l'animal, comme devant, et lui en coupa un second, qu'il travailla de la même manière, puis un troisième, puis le quatrième. Éloi regardait en silence et n'en revenait pas de son étonnement.

— Qu'est-ce donc que cet homme ? pensait-il.

— Eh bien ! maître, lui dit le compagnon,

quand il eut fini, que pensez-vous de mon travail ? Examinez-le, je vous prie.

Éloi leva, l'un après l'autre, les quatre pieds du cheval, examina bien les fers et la manière dont ils étaient cloués, et trouva que tout était parfait.

— C'est bien, dit-il ; tu es un bon ouvrier, et je te prends à mon service. J'emploie aussi cette méthode, quelquefois ; je préfère pourtant l'autre, celle de tout le monde ; je la crois plus sûre.

En ce moment, un homme entra tout essoufflé dans la forge et dit :

— Venez vite, vite, maître ! Mon cheval est malade à mourir ; je ne sais ce qu'il a ; il se jette violemment à terre, se roule sur le dos les quatre fers en l'air, puis il se relève et se jette encore à terre... C'est pitié de voir comme il souffre, le pauvre animal ! Venez vite, vous dis-je.

— Tu sais aussi soigner les animaux malades ? demanda Éloi au compagnon.

— Oui, maître, je sais aussi soigner les animaux malades, les chevaux surtout.

— Eh bien ! vas avec cet homme, et guéris-lui son cheval.

— Je le ferai, maître, avec le secours de Dieu.

Et le compagnon forgeron sortit avec le paysan.

Presque aussitôt, arriva à la forge un seigneur

dont le cheval venait de perdre un fer en route, et il demandait qu'on lui en mît un autre bien vite, car il était pressé.

Éloi se dit :

— Il faut que j'expérimente, sans plus tarder, la méthode de mon nouveau compagnon ; c'est plus commode et plus expéditif, et cela ne me paraît pas difficile. J'ai fait attention à la manière dont il s'y est pris, et je ferai comme lui de point en point.

Et, ayant préparé un fer, il coupa le pied du cheval auquel il manquait un fer, le serra dans l'étau, y appliqua un fer neuf, puis il se mit en devoir de le remettre en place à l'animal. Mais, hélas ! il avait beau faire, le pied n'adhérait pas à la jambe, et le pauvre cheval perdait tant de sang qu'il s'affaiblissait à vue d'œil et que, ne pouvant plus se soutenir sur les trois pieds qui lui restaient, il finit par fléchir et tomber à terre, épuisé et râlant. Le seigneur, son maître, était furieux, et criait et menaçait de passer son épée au travers du corps du maréchal. Celui-ci ne savait où se fourrer pour échapper à cette colère bruyante.

Heureusement pour lui que son nouveau compagnon arriva à point pour le tirer d'embarras.

— Hâte-toi de me venir en aide ! arrive vite ! vite ! lui cria-t-il, du plus loin qu'il l'aperçut.

Le compagnon, arrivé sur les lieux, vit tout de suite ce dont il s'agissait.

— Quoi, maître, dit-il à Éloi, vous m'aviez dit que vous connaissiez parfaitement ma méthode ; et c'est ainsi que vous l'appliquez !

— J'aurai, sans doute, négligé quelque petite chose, balbutia Éloi, tout honteux ; mais hâte-toi de terminer l'ouvrage et d'arranger tout.

— Oui, car il est grand temps, à ce que je vois.

Et le compagnon prit le pied du cheval, l'appliqua à sa place, où il se ressouda facilement, et l'animal se releva alors aussi bien portant et aussi dispos que s'il ne lui était rien arrivé.

Éloi, tout ébahi et ne comprenant rien à ce qu'il voyait, regardait son compagnon, qui lui parla alors de la sorte :

— Vous avez mis sur votre enseigne : *Maître sur les autres maîtres,* ce qui peut être, car vous êtes un habile ouvrier, et capable ; mais *maître sur tous* est de trop, car vous voyez bien qu'il s'en peut trouver qui en savent encore plus long que vous. Adieu, et que cette leçon vous profite.

Et l'inconnu s'en alla, et Éloi, resté immobile et la bouche béante à le regarder, aperçut une auréole lumineuse autour de sa tête, et comprit, alors seulement, que ce compagnon inconnu qui faisait des choses si merveilleuses n'était autre que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Il

brisa son enseigne et en mit une autre à sa place, plus modeste, et où l'on lisait seulement ces deux mots : *Éloi, maréchal-ferrant*. Il se convertit aussi au christianisme, car il était païen, et devint un grand saint, fort honoré en Bretagne, et ailleurs aussi (1).

(Conté en 1874 par M. Flagelle, de Landerneau.)

(1) Saint Éloi est l'objet d'un culte particulier et très-répandu en Basse-Bretagne. On l'invoque surtout comme protecteur des chevaux, et, le jour de sa fête, et la nuit qui précède surtout, on voit sur les routes de longues files de chevaux se dirigeant vers les nombreuses chapelles qui lui sont consacrées, dans le pays. On les asperge et lave avec de l'eau de la fontaine du saint; on leur en fait boire aussi, et on suspend aux murs de la chapelle, à l'intérieur, des crins arrachés à leurs queues, et souvent même des queues entières. Les mêmes pratiques superstitieuses ont lieu pour les bœufs et les vaches, dans les chapelles dédiées à saint Cornéli ou Corneille, à Carnac, par exemple, et à saint Herbot, près de Huëlgoat.

J'ai vu, il y a une dizaine d'années, dans l'église du Ploëgat-Moysan, près du Ponthou (Finistère), une statue de saint Éloi qui traduisait aux yeux la légende que l'on vient de lire. Il y était figuré, en effet, en maréchal-ferrant, les manches retroussées, les bras nus, portant un tablier de cuir et tenant sur l'enclume un pied de cheval détaché de l'animal et auquel il adapte un fer. Le cheval lui-même était à côté, s'appuyant sur trois pieds seulement.

Dans nombre d'églises ou de chapelles de Basse-Bretagne se voit encore la représentation de cette scène, entre autres dans la jolie chapelle dédiée à saint Éloi, dans la commune de Louargat, au pied de la montagne de Bré.

Cf. la légende irlandaise recueillie par M. Kennedy, dans son recueil : *Fire-side stories of Ireland*, sous le titre de : *Comment saint Éloi fut puni du péché d'orgueil.* M. Loys Brueyre, qui l'a traduite et insérée dans son très-intéressant livre : *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, l'accompagne de commentaires savants dont voici une partie :

« Une vieille poésie anglaise, réimprimée par Carrew Hazlitt (Carrew Hazlitt, *Early popular poetry*, vol. III), nous donne une des formes de la légende précédente sous le titre : *Le Forgeron et sa dame.* « Cy commence un traité du forgeron qui se forgea une dame neuve. »

« Cette légende est la reproduction, sous une forme chrétienne, d'une ancienne tradition scandinave. L'ange gardien qui, sous les traits d'un forgeron, vient rabattre l'orgueil de saint Éloi, n'est autre que le fameux forgeron Vœlundr de l'Eddâ, dont tous les poèmes scandinaves, allemands et anglo-saxons nous ont transmis les hauts faits, et qui a laissé son nom à une grotte du comté de Warwick. L'épisode de la jambe du cheval cassée, puis ressoudée, ne se retrouve pas dans les fragments de poèmes sur Wœlundr; mais, dans un grand nombre d'histoires apparentées à cette légende, nous rencontrons des épisodes analogues à celui-ci. Un conte d'Asbjœrnsen (traduction Dasent) fait accomplir par un maître forgeron le même exploit que par l'ange gardien (dans la version bretonne, c'est Jésus-Christ lui-même) de saint Éloi. Il est même plus habile encore, car d'une vieille femme il peut faire une jeune fille, en la jetant dans sa fournaise. (Voir, pour cet épisode de la vieille femme changée en jeune fille, en la jetant dans une fournaise, la légende de *La Fiancée de saint Pierre*, page 26 du présent volume.)

« La mythologie grecque reproduit le même mythe, sous différentes formes. Ainsi, Cérès, voulant rendre immortel son fils Triptolème, le couchait, chaque nuit, au milieu d'un foyer ardent. Suivant Pindare, Thétis en faisait autant à Achille; Médée, digne sœur de Circé, rendit la jeunesse au vieil Eson, mais elle persuada aux filles de Pélias de couper le corps de leur père et de le

faire bouillir dans un chaudron, afin de le rajeunir, ce qui ne leur réussit pas aussi bien. »

M. Jean Bladé, dans son intéressant recueil : *Contes populaires recueillis en Agenais*, donne également une légende où Jésus-Christ, voyageant avec saint Pierre et saint Jean, arrive chez un forgeron (on ne dit pas que ce soit saint Éloi) et lui donne aussi une leçon de savoir-faire et d'humilité, en détachant le pied d'un cheval pour le ferrer plus commodément ; puis viennent d'autres épisodes qui manquent à la version bretonne. Comparez encore les deux contes russes : *Le Forgeron et le démon ; Le Pope aux yeux avides*, du recueil de Ralston.

M. J. Quicherat croit entrevoir, dans le culte dont saint Éloi est généralement l'objet de la part des forgerons et des maréchaux-ferrants, un indice et comme un écho lointain d'un culte qui s'attachait, à l'origine, à quelque divinité gallo-romaine ou celtique, et dont le sens a été détourné au profit du christianisme, comme cela se voit très-fréquemment, tant pour les anciennes légendes et traditions populaires que pour les monuments de l'antiquité gauloise ou romaine restés l'objet d'un culte païen, dont on ne pouvait détacher les populations, comme la croix entée sur le menhir, la chapelle chrétienne bâtie sur un dolmen, les anciennes fontaines sacrées mises sous le patronage de la sainte Vierge ou des saints. Voici les paroles mêmes de M. Quicherat sur ce sujet, dans la *Revue des Sociétés savantes :*

« Pour moi, je ne serais pas éloigné de croire qu'il y eut dans l'Olympe gallo-romain un dieu ou un génie forgeron du fer de cheval. Les singuliers attributs de saint Éloi, dans l'imagerie du moyen âge, m'ont suggéré cette opinion. Vainement la vie du célèbre évêque de Noyon a été écrite par un autre évêque, son contemporain, avec la plus rare exactitude ; vainement cette biographie présente, sans interruption ni lacunes, l'enchaînement des travaux du saint, d'abord comme orfèvre attaché à l'administration des finances de Dagobert, et ensuite comme apôtre de la Belgique ; le peuple, transportant sur sa personne des réminiscences d'un autre temps, a fait de lui un maréchal-ferrant. Les

peintres et les sculpteurs ont ajouté à son costume d'évêque le tablier de cuir ; au lieu de crosse, ils lui ont mis dans la main droite un marteau, tandis que de l'autre main ils lui ont fait tenir un pied de cheval. Pour comble de bizarrerie, ce pied est détaché de l'animal, qui figure presque toujours, à quelque distance, ayant l'une de ses jambes de derrière coupée au jarret. Cette scène ne se rapporte à aucun texte, et les traditions débitées à son sujet ne sont que des légendes forgées à *posteriori* pour expliquer l'image. Il n'y a rien à dire, sinon qu'on voit là un de ces mythes païens qui, malgré les efforts de l'Église, ont pris place dans le christianisme. Trouvera-t-on que c'est abuser de la permission des rapprochements que d'établir un lien de parenté entre les fers votifs des sépultures antiques et les croyances perdues dont notre art religieux a conservé la dernière expression ? »

II

POUR AVOIR TRAVAILLÉ LE JOUR DE NOEL.

Il y avait une fois un pauvre homme, un laboureur, nommé Jean L'Andouar, qui était resté veuf avec plusieurs enfants, trop jeunes encore pour pouvoir gagner le pain qu'ils mangeaient. Il était on ne peut plus pauvre et ne savait comment faire pour élever sa famille honnêtement. Un soir, il était sur le seuil de sa porte,

rêveur, triste et inquiet, car il n'y avait plus de pain à la maison, et ses enfants avaient faim et pleuraient; c'était pitié de les entendre. En ce moment vint à passer un seigneur étranger qui lui demanda :

— Pourquoi donc êtes-vous triste et inquiet de la sorte, mon brave homme ?

— Hélas ! Monseigneur, ce n'est pas sans raison; mes enfants et moi nous sommes près de mourir de faim, et il n'y a pas le moindre morceau de pain à la maison; et avec cela je n'ai pas de travail. Je ne sais que faire; il nous faudra mourir, pour sûr, si Dieu ne nous vient en aide.

— Si vous voulez travailler pour moi, je vous paierai bien, reprit l'étranger.

— Je ne demande qu'à travailler, mon Dieu.

— Eh bien ! allez, demain matin, couper de l'ajonc sur la grand'lande, et, au coucher du soleil, je viendrai vous payer.

— Demain, c'est la fête de Noël, un des plus saints jours de l'année, et je ne veux pas travailler, un pareil jour; mais, le lendemain et tous les jours suivants, si vous voulez, excepté les dimanches et fêtes observées...

— Adieu, s'il en est ainsi; d'après ce que je vois, vous n'avez pas aussi grand besoin que vous le dites.

— Si, mon Dieu, j'ai aussi grand besoin que possible !

— Faites alors ce que je vous dis, ou crevez de faim, vous et vos enfants.

En ce moment, le malheureux père entendit les pleurs et les cris de ses enfants :

— Père, du pain ! du pain !!...

Et, le cœur brisé et perdant la tête, il dit :

— Eh bien ! je ferai ce que vous me dites, à cause de mes pauvres enfants ! Dieu aura pitié de moi, et il me pardonnera.

— C'est bien ; travaillez demain, et, au coucher du soleil, je viendrai vous payer.

Et le seigneur inconnu partit.

Le lendemain, le pauvre homme se leva de bon matin et fit ses prières, comme de coutume ; puis il trempa son doigt dans l'eau bénite, fit le signe de la croix, prit sa faucille et se rendit à la grand'-lande ; et le voilà à couper de l'ajonc. Il travailla consciencieusement, toute la journée, et coupa beaucoup d'ajonc. Quand le soleil se coucha, il était bien fatigué. Il s'assit alors sur une pierre, pour fumer une pipe et attendre qu'on vînt le payer. Mais il eut beau attendre, celui qu'il attendait ne vint pas.

— Je suis vraiment bien malheureux ! se dit-il ; j'ai passé toute la journée à travailler, sans manger, et à présent, je ne serai sans doute pas payé ! Et le pire de l'affaire, c'est que j'ai travaillé le jour de Noël, le saint jour où est né notre Sau-

veur Jésus-Christ! Et mes pauvres enfants qui n'auront encore rien à manger ce soir!

Son cœur était rempli de douleur et de désolation, et il se mit à pleurer à chaudes larmes.

En ce moment, il vit venir vers lui un autre inconnu, qu'il ne connaissait pas plus que le premier; mais, autant le premier avait l'air dur et méchant, autant celui-ci paraissait doux et compatissant. Il s'approcha de Jean L'Andouar et lui demanda:

— Qu'avez-vous, mon brave homme, pour vous désoler de la sorte?

— Hélas! monseigneur, je suis bien malheureux! Un seigneur que je ne connais pas vint me trouver, hier, à ma chaumière, et me dit que, si je voulais passer la journée d'aujourd'hui à couper de l'ajonc sur cette lande, il me paierait bien. Comme je n'ai plus de pain à la maison, et que mes pauvres enfants y meurent de faim, j'ai accepté, quoiqu'à regret, considérant combien ce jour est saint. J'ai bien travaillé, comme vous le-voyez, et l'étranger qui avait promis de me venir payer ici, au coucher du soleil, ne vient pas!

— Il ne viendra pas, mon pauvre homme; mais aussi, pourquoi travailler le saint jour de Noël?

— Hélas! j'ai eu tort, je le reconnais; mais mes pauvres enfants sont à la maison, près de

mourir de faim, et je voulais leur gagner un peu de pain !

— Regrettez-vous bien sincèrement d'avoir travaillé le jour de Noël ?

— Oui, mon Dieu, je le regrette bien sincèrement !

— Eh bien ! je vous paierai votre journée, moi. Retournez à la maison, et, en arrivant, demandez ce que vous voudrez : à manger, à boire, des vêtements, de l'argent, en un mot tout ce dont vous aurez besoin, et vous recevrez aussitôt ce que vous demanderez. Mais donnez l'aumône aux pauvres, et n'en refusez jamais aucun.

— Merci bien, mon bon seigneur, et que Dieu vous bénisse !

Et Jean L'Andouar retourna à la maison, un peu consolé. Ses enfants étaient sur le seuil de la porte, l'attendant, et sitôt qu'ils aperçurent leur père, ils coururent à lui en criant :

— Du pain, père ! du pain !

— Oui, mes pauvres enfants, leur dit Jean, vous en aurez tout à l'heure.

Et il entra dans la chaumière et, se découvrant et faisant le signe de la croix, il dit :

— Avec la permission de Dieu, je demande du pain et un peu de lard pour mes pauvres enfants et moi, qui mourons de faim.

Et aussitôt il se trouva, il ne sut comment, du

pain, du pain blanc et du lard sur la table. Et les voilà de manger à discrétion, car pain blanc et lard fumant, il y en avait abondamment.

A partir de ce jour, la vie et le train de maison de Jean L'Andouar devinrent tout autres. Il acheta des habits neufs pour lui et pour ses enfants; il fit bâtir une maison neuve, acquit quelques champs dans le voisinage, et devint un des plus riches du pays, puisqu'il lui suffisait de souhaiter quelque chose pour l'avoir aussitôt. Tout le monde était étonné d'un changement si subit, et l'on croyait généralement qu'il avait trouvé un trésor; quelques-uns l'accusaient même d'avoir vendu son âme au diable, pour avoir de l'argent. Tous les pauvres étaient bien accueillis par Jean L'Andouar et trouvaient chez lui nourriture et vêtements. Et pourtant, comme il arrive souvent avec le temps, la prospérité endurcit son cœur, et il en vint peu à peu à oublier sa première condition.

Un jour, il donnait un grand repas dans sa maison, et il y avait invité tous les riches des environs et les gros bonnets de sa commune. Le matin, il recommanda à ses valets de ne laisser entrer aucun mendiant, même dans la cour du château (il avait à présent un château), car on ne donnerait pas l'aumône ce jour-là. Deux domestiques, armés de bâtons, furent placés à la porte

de la cour, pour en défendre l'entrée à toute personne qui n'avait pas été invitée. Pourtant, à l'heure où l'on se mettait à table, il arriva dans la cour, on ne sait d'où ni comment, un vieux mendiant couvert de haillons et de plaies hideuses. Dès que les deux valets qui gardaient la porte l'aperçurent, ils coururent à lui, en le menaçant de leurs bâtons.

— Par où êtes-vous entré ici? lui demandèrent-ils; sortez vite!

Et en même temps ils levaient sur lui leurs bâtons pour le frapper.

— Faites l'aumône au pauvre, au nom de Dieu! criait le mendiant, d'une voix lamentable.

— Aujourd'hui, on ne donnera pas, lui répondit-on; venez demain, et vous aurez. Allons! sortez vite!...

Mais le mendiant résistait; il ne voulait pas sortir, et, élevant davantage la voix, pour être entendu dans la salle du festin:

— Au nom de Dieu, notre Sauveur, mort pour nous sur la croix, généreux seigneurs et charitables dames, jetez un morceau de pain à un pauvre malheureux près de mourir de faim!...

Le seigneur, c'est-à-dire Jean L'Andouar, l'entendit, et, quittant la salle, il vint, outré de colère, et cria aux valets :

— Ne vous avais-je pas bien recommandé de

ne laisser entrer aucun mendiant? Chassez-moi vite ce porte-haillons! Détachez les chiens sur lui!

On détacha les chiens; mais ils ne firent aucun mal au vieux mendiant qui, du reste, se retira lentement. Jean L'Andouar retourna à la salle du festin.

Peu après, comme on causait et riait gaîment, un beau carrosse tout doré et attelé de quatre chevaux superbes entra dans la cour, avec grand fracas, et dans le carrosse il y avait un roi ou tout au moins un prince tout brillant d'or et de pierreries. Un domestique se rendit en toute hâte auprès du maître et lui dit :

— Seigneur, venez vite recevoir un roi ou un prince qui vient d'entrer dans la cour, en grand équipage!

Tout le monde se leva de table, en entendant cela, car le valet, tout troublé, avait parlé à haute voix, et on courut aux fenêtres.

— Qui donc peut être ce beau prince? se demandait-on les uns aux autres.

Personne ne le connaissait.

Jean L'Andouar s'avança vers le carrosse, le chapeau à la main, et, saluant le prince jusqu'à terre, il le pria de vouloir bien descendre et de lui faire l'honneur d'entrer dans sa maison.

— Merci! répondit sèchement le prince supposé; je ne descendrai ni entrerai dans votre mai-

son. Je suis déjà venu ici, il n'y a qu'un instant, en mendiant, et vous m'avez mal reçu ; vous avez même fait détacher vos chiens sur moi. A présent, que je viens dans le costume et avec l'attirail d'un prince, vous venez me recevoir, le chapeau à la main, et me prier de vous faire l'honneur d'entrer dans votre maison. Mais accompagnez-moi d'abord à un endroit non loin d'ici, car j'ai quelque chose à vous dire.

Et le prince, ou du moins celui que l'on prenait pour un prince, conduisit Jean L'Andouar sur la grand'lande où il coupait de l'ajonc, le jour de Noël, et, arrivé là, il lui dit :

— Avez-vous donc oublié, Jean L'Andouar, en quel état je vous ai rencontré ici?

Jean se jeta à genoux et demanda pardon, d'un air suppliant et les mains jointes.

— Vous m'aviez promis d'accueillir bien tous les malheureux qui se présenteraient à la porte de votre maison, et vous avez été dur et sans pitié pour le pauvre, jusqu'à détacher vos chiens sur lui ! Hélas ! la prospérité vous a bien vite fait oublier votre première condition ! A présent, vous redeviendrez comme je vous trouvai ici, le jour que vous savez. Pourtant, avec un sincère repentir et en faisant dure pénitence, vous pourrez encore obtenir votre pardon !

L'inconnu disparut alors, et Jean L'Andouar se

retrouva sur la grand'lande, pauvre comme devant, et sa belle maison et tous ses biens disparurent, et à leur place se trouva une misérable chaumière, aux murs d'argile et ouverte à tous les vents.

Le mendiant couvert de haillons et le beau prince, c'était tout un, le bon Dieu lui-même.

L'autre seigneur, celui qui fit travailler Jean L'Andouar le jour de Noël, c'était le diable !

(Conté par Marguerite Philippe.)

III

LES TROIS FILS, OU LA FÊTE DE SAINT JOSEPH.

Un bon fermier, nommé Joseph Nédélec, observait tous les ans la fête de saint Joseph, son parrain. Ce jour-là, on ne travaillait pas chez lui, et il assistait, avec tous les gens de sa maison, à une grand'messe qu'il faisait célébrer. Il avait trois fils. Une année, son fils aîné tomba malade le jour de la fête de saint Joseph, et il mourut le lendemain. Il le regretta

beaucoup et fit dire un grand nombre de messes à son intention.

L'année suivante, son second fils tomba aussi malade le jour de la fête de saint Joseph, et mourut également le lendemain. Il en fut si affecté, qu'il faillit en perdre la raison. On disait dans le pays :

— Voyez donc ce qui est arrivé à Joseph Nédélec! A quoi lui sert de célébrer la fête de saint Joseph, son patron, puisque ses enfants tombent malades ce jour-là même, et meurent le lendemain?

Si bien que Joseph Nédélec lui-même dit :

— Eh bien! je ne célébrerai plus la fête de saint Joseph, puisqu'il me prend mes enfants.

L'année qui suivit, quand vint le jour de la fête de son patron, Joseph Nédélec fit atteler les bœufs à la charrue dès le matin, et tous ses domestiques vaquèrent à leurs travaux, comme un jour ordinaire. Quant à lui, il monta sur sa haquenée blanche et se rendit à la ville voisine pour s'y divertir toute la journée.

Il avait un bois à traverser. A peine eut-il fait quelques pas dans ce bois, qu'il aperçut un homme pendu à la branche d'un chêne, au bord de la route.

— Quelque voleur, sans doute, à qui l'on a rendu la justice qu'il méritait, se dit-il.

Mais, à mesure qu'il approchait du pendu, il

trouvait qu'il ressemblait beaucoup à son fils aîné. Cela l'impressionna un peu ; il passa outre cependant. Un peu plus loin, il trouva un second pendu, au bord de la route, et celui-ci ressemblait à son second fils.

— Que signifie ceci ? se dit-il.

Il en fut très-ému, et il eut peur. Il tourna la bride à son cheval et revint sur ses pas.

A peine fut-il sorti du bois, qu'il rencontra un vieillard à la barbe longue et blanche, et qui lui parla de la sorte :

— Bonjour à vous, Joseph Nédélec.

— A vous pareillement, grand-père, répondit-il.

— Attendez un peu ; n'allez pas si vite, je vous prie. N'avez-vous vu rien d'extraordinaire dans le bois ?

— Non sûrement, si ce n'est pourtant deux pendus ; des voleurs, sans doute.

— Ne les avez-vous donc pas reconnus ? Les avez-vous bien regardés ?

— Oui, il m'a semblé qu'ils ressemblaient un peu aux deux fils que j'ai perdus. Mais mes pauvres enfants sont morts, l'un depuis deux ans, et l'autre il y a juste un an aujourd'hui.

— Oui, et le troisième est en ce moment malade sur son lit et près de mourir aussi.

— Ma malédiction alors sur saint Joseph, qui m'enlève tous mes enfants !

— Ne parlez pas de la sorte, Nédélec, car si saint Joseph vous a enlevé vos enfants, c'est pour leur bien et le vôtre, parce que vous observiez religieusement sa fête tous les ans. Vos enfants auraient mené une vie coupable et criminelle, s'il les eût laissés vivre ; ils auraient commis de grands crimes et auraient été pendus avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans. Au lieu que, à présent, ils sont dans le ciel, ils sont sauvés ! Continuez d'observer religieusement la fête de votre patron saint Joseph, et vous vous en trouverez bien, un jour viendra.

Le vieillard disparut alors dans le bois, et Joseph Nédélec retourna promptement à la maison. En y arrivant, il fit dételer les chevaux et les bœufs, et cesser tous les travaux. Puis il passa le reste de la journée à prier saint Joseph, son patron.

Son troisième fils, qui était près de mourir quand il arriva à la maison, était complètement guéri pour le lendemain matin.

Joseph Nédélec continua, jusqu'à sa mort, d'observer religieusement la fête de saint Joseph.

Le vieillard qu'il avait rencontré, au sortir du bois, était le bon Dieu lui-même (1).

(Conté par Marguerite Philippe.)

(1) A rapprocher de la *Pauvre vieille mère,* des frères Grimm.

IV

LE BON DIEU ET LA SAINTE VIERGE PARRAIN ET MARRAINE.

(PREMIÈRE VERSION)

Il y avait une fois un pauvre homme et une pauvre femme, gens craignant Dieu et qui avaient beaucoup d'enfants. Il leur en vint cependant un de surcroît, et les voilà bien embarrassés de lui trouver un parrain et une marraine. L'homme passa sa veste des dimanches, prit son *penn-baz*, se signa avec de l'eau bénite, et il se mit ensuite en route, à la recherche de deux personnes charitables qui voulussent bien tenir son nouveau-né sur les fonts baptismaux pour recevoir l'eau du baptême. Il n'alla pas loin qu'il rencontra un vieillard vénérable, à la barbe longue et blanche.

— Où allez-vous ainsi, mon brave homme? lui demanda le vieillard.

— Ma femme vient de me donner encore un enfant, et je vais chercher un parrain et une marraine pour le faire baptiser. Mais, hélas! j'ai eu tant d'enfants, que presque tous mes voisins

m'ont déjà assisté, en pareille occasion, et je ne sais plus à qui m'adresser.

— Eh bien! retournez à la maison, car je serai le parrain de votre enfant nouveau-né, et je me charge de lui procurer aussi une marraine. Trouvez-vous demain dans l'église de votre paroisse, à l'heure de midi, et amenez l'enfant; son parrain et sa marraine y seront à l'attendre.

L'homme revint chez lui, tout joyeux de sa rencontre.

— As-tu donc trouvé si vite un parrain et une marraine? lui demanda sa femme, en le voyant rentrer.

— Oui, femme, j'ai trouvé parrain et marraine, répondit-il.

— Qui sont-ils donc?

— J'ai rencontré en mon chemin un vieillard à la barbe longue et blanche qui avait bien bonne mine, et il s'est offert pour être le parrain de notre enfant, et il a promis de nous procurer aussi une marraine.

— Comment! Jean, un homme que tu ne connais pas! Encore, s'il a bonne mine, comme tu le dis, et si c'est un honnête homme!

— Pour cela, oui, il a bonne mine, et ce doit être un honnête homme, ou je me trompe bien.

Le lendemain, vers onze heures, le père se rendit au bourg avec son enfant et une femme

qui le portait. C'était tout le cortége. A midi sonnant, ils entraient dans l'église. Le vieillard à la barbe blanche les y attendait avec une belle dame. L'enfant fut baptisé et nommé Emmanuël.

En sortant de l'église, le parrain donna plusieurs pièces d'or au père et lui dit :

— Retournez tout droit à la maison, sans entrer dans aucune auberge. Vous achèterez du pain blanc, de la viande et du vin, et ne laisserez manquer de rien ni la mère ni l'enfant; voici de l'argent ; nous irons vous voir sans tarder.

Le parrain et la marraine s'en allèrent ensemble, et Jean s'en retourna à la maison avec son enfant et la femme qui le portait, et chargé de provisions. Ce soir-là, l'on soupa bien dans sa pauvre chaumière, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps, et l'on fut joyeux.

Au bout de quelque temps, le vieillard à barbe blanche vint voir son filleul.

— Comment va mon filleul Emmanuël? demanda-t-il.

— Il vient très-bien, répondit le père.

— Jésus, monseigneur, dit la mère, c'est donc vous qui êtes le parrain d'Emmanuël? Que j'ai de joie de vous voir, et quc nous vous sommes reconnaissants!

Le vieillard embrassa tous les enfants et leur

donna à chacun une pièce d'or, et, comme il se disposait à partir, la mère lui dit :

— Nous serions heureux de voir aussi la marraine.

— Eh bien ! elle viendra dans quelques jours, répondit-il.

Puis il s'en alla.

La marraine vint, en effet, trois jours après. Elle avait aussi bien bonne mine. Elle caressa et embrassa tous les enfants, et donna de l'argent à leur mère pour leur acheter à chacun un habit neuf. Elle en donna encore pour envoyer Emmanuël à l'école.

L'enfant fut envoyé à l'école, chez des moines qui étaient dans le voisinage, et il apprenait tout ce qu'il voulait ; de plus, il était d'un caractère doux, aimant et docile, et ses maîtres étaient très-contents de lui.

Quand il fut arrivé en âge de faire ses premières pâques, comme il s'en revenait seul à la maison, la veille de ce beau jour, il rencontra sa marraine sur sa route, et elle lui parla de la sorte :

— Demain, mon enfant, sera un bien beau jour pour vous et pour moi aussi. Je serai dans l'église pour assister à votre première communion. Vous me verrez, mais nul autre que vous ne me verra. Ne vous étonnez pas de cela ; plus tard, vous en saurez la raison.

Et elle embrassa l'enfant et disparut.

Le lendemain, Emmanuël, proprement vêtu et tenant à la main un beau cierge, était dans l'église de sa paroisse, assistant à la grand'messe, parmi les autres enfants de son âge. Tout à coup, au moment de communier, sa marraine apparut devant lui, le regardant et lui souriant. Elle était si belle, si éclatante, que toute l'église en était illuminée.

Quand la messe fut terminée, le recteur invita Emmanuël à dîner au presbytère, avec quelques-uns de ses camarades parmi les plus sages.

Avant la fin du repas, une dame parut dans la salle, venue on ne sait comment, et visible à tous, cette fois. Elle était si belle, qu'elle éclairait tout autour d'elle, comme le soleil béni du bon Dieu. Le recteur, troublé par cette apparition, resta muet d'étonnement quelque temps, puis il invita la dame à s'asseoir :

— Merci ! répondit-elle ; je viens chercher mon filleul Emmanuël.

— C'est donc vous, madame, qui êtes la marraine d'Emmanuël ?

— Oui, je suis sa marraine, et je viens le chercher pour venir avec moi au paradis, où il trouvera aussi son parrain.

Et elle prit Emmanuël par la main, et ils disparurent sans qu'on pût savoir comment.

Cette belle dame était la sainte Vierge Marie, qui était venue prendre son filleul pour l'emmener avec elle au ciel.

(Conté par Catherine Le Bir, mendiante, de Louargat, Côtes-du-Nord.)

V

LE DIABLE ET LA SAINTE VIERGE PARRAIN ET MARRAINE.

(SECONDE VERSION)

Un jour, un pauvre homme, un sabotier, dit-on, se mit en route de bon matin pour chercher parrain et marraine pour un fils qui lui venait de naître. C'était son neuvième enfant, et déjà, en pareil cas, il avait eu recours à presque tous ses voisins. Et puis, tout le monde ne se soucie pas de nommer les enfants des pauvres; ceux des riches, c'est différent.

Il était triste et soucieux, et craignait d'essuyer un refus, là où il allait s'adresser. Chemin faisant, il rencontra un seigneur inconnu, bien mis, pa-

raissant riche, mais qu'il n'avait jamais vu dans le pays.

— Où allez-vous ainsi, mon brave homme, lui demanda l'étranger, et pourquoi êtes-vous si triste?

— Si je suis triste, monseigneur, répondit le pauvre homme, c'est que j'ai bien raison de l'être.

— Voyons, dites-moi ce que c'est, et peut-être pourrai-je vous être utile.

— Ma femme vient encore d'accoucher, et je vais chercher parrain et marraine pour le nouvel enfant que Dieu nous envoie; mais, comme c'est le neuvième, je ne sais plus à quelle porte aller frapper.

— Eh bien! si ce n'est que cela, tranquillisez-vous; je serai le parrain de votre enfant. Assurez-vous d'une marraine, puis trouvez-vous demain matin, à dix heures, avec la marraine et l'enfant, dans le porche de l'église de la commune, et je vous y rejoindrai. A demain donc, et comptez sur moi.

Et l'inconnu s'en alla.

Le sabotier continua sa route, un peu moins triste, et se félicitant de sa rencontre.

— Cet étranger doit être riche, se disait-il en lui-même, et ce sera, sans doute, un bon parrain pour mon enfant.

Comme il marchait, rêvant ainsi, il se trouva tout d'un coup en présence d'une belle dame qu'il n'avait jamais vue non plus, mais, qui lui parut aussi douce et bonne qu'elle était belle.

— Bonjour, mon ami, lui dit l'inconnue.

— Bonjour, madame, répondit l'homme, un peu troublé.

— Je sais que votre femme vient de vous donner un neuvième enfant, et que vous lui cherchez une marraine ; je sais aussi que vous avez déjà trouvé un parrain. N'allez pas plus loin, car je servirai de marraine à votre enfant, et demain matin, à dix heures, je me trouverai dans le porche de l'église, où le parrain vous a donné rendez-vous. Soyez-y donc avec le nouveau-né, et retournez à présent à la maison, auprès de votre femme.

La belle dame disparut alors dans un bois, au bord de la route, et le sabotier, content et joyeux, s'en retourna à sa hutte et raconta à sa femme ses deux rencontres. Ils se réjouirent tous les deux de l'aventure et attendirent avec impatience.

A dix heures, le lendemain matin, chacun fut exact au rendez-vous, et l'enfant fut baptisé par le vieux recteur de la paroisse et reçut le nom de Robert. Le parrain donna au père plein son chapeau de pièces d'or toutes neuves et luisantes, et

lui recommanda d'avoir soin de son filleul et de l'envoyer à l'école. Quand il aurait douze ans, il viendrait le prendre, pour l'emmener avec lui à son château, afin d'y achever son éducation.

La marraine insista pour qu'on lui apprît de bonne heure à prier, à être dévot à la sainte Vierge surtout, à respecter ses parents et à vivre dans la crainte de Dieu. Elle donna aussi au sabotier une nappe nourricière, qui lui procurerait à souhait la nourriture du corps et ne le laisserait manquer de rien, lui et sa famille.

Puis le parrain et la marraine s'en allèrent, mais non ensemble, suivant chacun une direction opposée.

Dès ce moment, l'aisance et le bonheur entrèrent dans la hutte du sabotier, et un changement si subit et si complet intrigua les habitants de la commune et leur fit même des jaloux.

L'enfant venait bien. Il était bien constitué et intelligent. Quand il eut six ans, le recteur de la paroisse commença de lui faire l'école, et il faisait des progrès rapides et apprenait tout ce qu'on lui montrait. Ses parents l'avaient voué à la sainte Vierge, et il allait tous les jours prier avec eux ou seul, dans une vieille chapelle qui se trouvait dans leur voisinage. Sa marraine lui apparaissait souvent dans cette chapelle, et elle lui donnait de bons conseils et l'exhortait à être dévot à la sainte

Vierge, qui ne l'abandonnerait pas, dans le danger... Et elle le regardait d'un air triste et doux, et peu s'en fallait qu'elle ne pleurât. Ces entretiens avec sa marraine étaient remplis de charme pour Robert, et dès qu'il avait un moment à lui, il courait à la chapelle.

Quant à son parrain, depuis le jour du baptême, on ne l'avait pas revu, et il paraissait se soucier assez peu de son filleul.

Cependant, l'enfant courait vers ses douze ans. Un soir qu'il était seul dans la chapelle, priant devant l'image de la sainte Vierge, selon son habitude, sa marraine lui apparut, plus triste que d'ordinaire, et lui parla de la sorte :

— Courage, mon enfant; n'oubliez pas la mère de Dieu, et elle, à son tour, ne vous oubliera pas, dans le danger. Car il est temps de vous l'apprendre, vous êtes menacé d'un grand danger, et cela de la part de votre parrain. Votre parrain, mon pauvre enfant, n'est pas un honnête homme, et il faut vous en méfier et ne lui obéir qu'après m'avoir demandé conseil. Vous le verrez sans doute aujourd'hui, et il vous dira de ne pas m'obéir et de ne prendre conseil que de lui ; mais, ne l'écoutez pas, et restez-moi toujours fidèle.

Et ayant ainsi parlé, elle disparut, et des larmes paraissaient briller dans ses yeux.

Robert fut troublé de ce qu'il venait d'entendre,

et il pria, ce jour-là, plus tard que d'ordinaire. Comme il s'en retournait à la maison, rêveur et pensif, il rencontra un seigneur inconnu et qui lui fit peur, à première vue. C'était son parrain.

— Bonsoir, mon filleul, lui dit l'étranger; comme te voilà déjà un grand et beau garçon!... Il est vrai que tu vas avoir douze ans, et tu sais sans doute (car ton père a dû te le dire) qu'il est convenu entre nous, ton père et moi, que le jour où s'achèvera ta douzième année, tu viendras avec moi, pour que je termine ton éducation.

Et comme l'enfant le regardait d'un air effaré et paraissait avoir peur :

— Ne crains rien, mon enfant, ajouta-t-il, car je t'aime bien, et dans mon château, tu seras beaucoup mieux que chez ton père, et tu y trouveras à souhait tout ce que tu pourras désirer : bonbons, jouets... enfin, rien ne t'y manquera. Ne veux-tu pas venir chez ton parrain, dis?

Et il voulut l'embrasser. Mais l'enfant fit la moue, détourna la tête et dit :

— Ma marraine m'a dit de ne pas vous écouter.

— Ta marraine? Mais tu la connais donc, ta marraine?

— Oui, et je la vois souvent, quand je vais faire ma prière devant l'image de la sainte Vierge, dans la chapelle, et elle me dit d'être sage,

d'aimer le bon Dieu et la sainte Vierge, et elle nous vient en aide, car elle nous a donné une nappe nourricière qui nous fournit tout ce que nous désirons à manger et à boire, au lieu que vous, si vous êtes bien mon parrain, comme vous le dites, vous ne vous souciez guère ni de votre filleul, ni de son père et sa mère, car vous ne venez jamais nous voir.

— Eh bien ! je te défends d'aller désormais à la chapelle où tu vois ta marraine, et prends garde de me désobéir... Du reste, bientôt tu viendras avec moi à mon château ; ton père le sait bien, et ta marraine aussi, et elle n'y peut rien.

Et il s'en alla, l'air fort mécontent.

Robert ne répondit rien à cette menace ; mais il était bien résolu à continuer d'aller à la chapelle, comme devant.

Et en effet, comme il s'y rendait, le lendemain, selon son ordinaire, il rencontra sur sa route son parrain, qui lui dit avec colère :

— Je t'ai défendu de retourner à cette chapelle !

L'enfant se mit à courir, et, comme il n'avait plus que quelques pas à faire pour atteindre la chapelle, il parvint à y entrer, tandis que son parrain, n'osant le poursuivre jusque-là, restait dehors à maugréer et à tempêter. La marraine l'y attendait, et il lui raconta tout.

— Courage! lui dit-elle, et nous finirons par triompher de l'ennemi. Continuez de venir me voir tous les jours, malgré ce que pourra vous dire votre parrain. Votre père, hélas! a promis de vous livrer à lui, quand vous aurez atteint l'âge de douze ans, et il faut que la promesse s'accomplisse. Dans quelques jours, le terme sera échu, et il viendra vous réclamer. Mais venez ici, de bon matin, avant le lever du soleil, et je ferai ce qu'il faudra pour vous arracher à l'ennemi.

— Mais qu'est-ce donc que mon parrain, marraine, pour être si méchant?

— Vous le saurez plus tard, mon enfant. En attendant, restez-moi toujours fidèle, et faites tout de point en point comme je vous le dirai.

— Je le ferai, ma bonne marraine, soyez-en bien sûre.

Et la marraine et le filleul se séparèrent là-dessus.

La veille du jour fatal, la mère dit à son fils avec tristesse :

— Demain, mon fils, ton parrain doit venir te chercher, pour t'emmener avec lui à son château, et peut-être serons-nous longtemps sans nous revoir.

— Je le sais, ma mère, répondit Robert; mais ne vous en inquiétez pas trop, et ayez, comme moi, confiance dans ma marraine, qui veille tou-

jours sur nous et ne m'abandonnera pas, à l'heure du danger. Demain matin, de bonne heure, avant le lever du soleil, nous irons ensemble à la chapelle, pour nous mettre sous sa protection, et aussi sous celle de la mère de Dieu.

La mère approuva fort l'idée de son fils, et le lendemain, ils étaient tous les deux dans la chapelle, bien avant le lever du soleil, agenouillés devant l'image de la sainte Vierge, et l'implorant avec ferveur. Cependant, Robert ne voyait pas venir sa marraine, comme à l'ordinaire, et cela l'inquiétait. Ils redoublèrent de prières, à genoux, sur les dalles froides et nues, et la marraine ne venait toujours pas, et Robert commençait à avoir peur. Soudain, ils entendirent au dehors une voix qui leur glaçait le sang et qui criait :

— Robert ! Robert !... c'est ton parrain qui vient te chercher, car le moment est venu... Sors vite de là, et viens avec moi !...

Mais Robert ne répondait pas. Sa mère et lui, dans les bras l'un de l'autre et confondant leurs larmes, invoquaient la mère de Dieu, mettant en elle tout leur espoir. Cependant ils entendaient un grand bruit au dehors, avec des menaces, des blasphêmes, des malédictions. Puis la même voix criait encore, effrayante et plus pressante :

— Robert !... sors vite, ou j'emporte ton père à ta place !...

Robert jeta un dernier regard autour de lui, cherchant toujours sa marraine, et ne l'apercevant pas, éperdu de douleur, il s'écria :

— Adieu ! ma mère !

Et il se dirigea vers la porte. Mais sa mère se traînait à ses pieds et s'attachait à ses habits en criant :

— Ne sors pas, mon fils; reste, reste ici, sous la protection de la mère de Dieu !

— Robert ! Robert !... J'emporte ton père, si tu ne viens pas à l'instant !... cria encore son parrain, dehors.

Robert fit un nouvel effort pour sortir; mais sa mère se précipita devant lui, sortit elle-même et referma la porte sur son fils.

— Où est mon filleul ? Il me le faut ! lui cria l'étranger, furieux et effrayant à voir.

— Il est là-dedans, dit-elle, en montrant la chapelle.

— Dis-lui de sortir vite, pour que je l'emporte, car il m'appartient.

— Non, je ne lui dirai pas de sortir; allez le chercher là-dedans, si vous l'osez.

Et le diable (car c'était le diable), furieux et rugissant, tournait autour de la chapelle, en poussant des cris épouvantables; mais il n'osait pas y entrer.

— Eh bien ! hurla-t-il enfin, puisqu'il en est

ainsi, j'emporte le père et la mère, et ils seront damnés pour l'éternité!...

En entendant ces derniers mots, Robert sortit et dit :

— Me voici!

— Il était temps! cria l'autre; viens vite en croupe sur mon cheval, et partons!...

Et le diable s'avança pour mettre la main sur lui; mais, en ce moment, la marraine se dressa soudain entre le filleul et le parrain, et elle dit à ce dernier, d'un air d'autorité irrésistible :

— Ne touchez pas à cet enfant!...

Le démon poussa un cri épouvantable, remonta à cheval et disparut, au milieu du tonnerre et des éclairs.

Alors la marraine dit à son filleul :

— Retournez à la maison, à présent, avec votre père et votre mère, et ne craignez plus rien.

— Venez aussi avec nous, marraine, dit Robert.

— Je n'irai pas avec vous, mon enfant; mais, quand vous serez encore en danger, j'arriverai pour vous protéger. Allez donc, et ayez confiance en moi.

Et ils se dirigèrent tous les trois vers leur habitation. Mais leur ennemi les guettait, caché au bord de la route. Il se précipita sur Robert et voulut le mettre sur son cheval, pour l'emporter. L'enfant résista, cria et appela sa marraine :

— Je ne veux pas aller avec vous. Ma marraine! ma marraine! venez vite à mon secours!...

La marraine arriva à l'instant et arracha l'enfant au ravisseur.

— Cet enfant est à moi, et je le veux! cria le parrain, furieux.

— Venez donc le prendre, répondit la marraine avec calme.

Et il hurlait et écumait de rage; mais il n'osait toucher ni à l'enfant, ni à sa protectrice. Il lui fallut encore céder, et il s'enfuit, en faisant un vacarme épouvantable.

— A présent, mon enfant, vous viendrez avec moi, dit alors la marraine à Robert.

Puis, s'adressant à son père et à sa mère :

— Et vous, retournez à la maison, bonnes gens, et soyez sans crainte au sujet de votre fils, car je ne l'abandonnerai pas.

Le père et la mère rentrèrent chez eux, et Robert suivit sa marraine, qui le conduisit à la chapelle. Là, elle lui parla de cette façon :

— Tout n'est pas fini, mon enfant, et il vous reste encore une épreuve difficile à subir. Il vous faudra, à présent, aller jusqu'au château de votre parrain, puisque votre père a eu l'imprudence de lui promettre que vous y iriez, quand vous auriez atteint l'âge de douze ans, et le moment est venu. Votre parrain, mon pauvre enfant, est

le diable, et si vous manquiez à la parole donnée, ce serait votre père lui-même qui serait obligé d'aller en enfer à votre place.

L'enfant frémit en entendant ces paroles.

— Pourtant, ne craignez rien, continua sa marraine; faites tout comme je vous dirai; ayez confiance en moi, qui ne vous abandonnerai pas dans le danger, et vous sauverez votre père et vous-même, et d'autres personnes encore.

Puis elle le conduisit derrière l'autel, lui fit voir l'entrée d'un souterrain qui pénétrait dessous et lui dit :

— Entrez là, dans ce souterrain; suivez-le jusqu'au bout, et quoi que vous puissiez voir et entendre, ne perdez pas courage; je serai toujours à vos côtés, pour empêcher qu'il vous arrive du mal, bien que vous ne me voyiez pas.

Robert entra en tremblant dans le souterrain. Mais à peine y eut-il fait quelques pas qu'il cria :

— J'ai peur, marraine!... Il fait trop noir ici; je n'y vois goutte.

— Allez toujours, mon enfant; invoquez la sainte Vierge, et elle vous donnera le courage nécessaire.

Et il récita un *Ave Maria* et n'eut plus peur, et marcha alors résolument. Il arriva à l'extrémité du souterrain et y vit un château rempli de feu et de flammes, et d'où sortaient des cris, des

imprécations, des blasphêmes, un vacarme épouvantable! Son parrain l'aperçut qui n'osait plus avancer, et il courut au devant de lui.

— Ah! te voilà donc enfin, mon filleul. Tu as bien fait de venir; entre, et sois le bienvenu.

— Il faut tenir la parole donnée, répondit Robert, et je suis venu, pour dégager celle de mon père.

— Fort bien! Viens donc que je te fasse visiter mon royaume.

Et son parrain, qui était le maître de ces lieux, le promena dans cet immense château aux nombreux compartiments, tous remplis de feu et de flammes, et où des diables hideux tourmentaient les pauvres âmes des réprouvés. Il vit des supplices et des tortures de toute sorte; il vit des damnés qui se tordaient, et qui hurlaient dans des étangs de poix bouillante et des rivières de plomb fondu. Et ils maudissaient les plaisirs, les passions et les vanités du monde, cause de leur damnation, et blasphémaient Dieu, et l'appelaient tyran et bourreau. Robert frémissait d'horreur et détournait la tête, et bientôt il cria :

— Assez! assez! Je veux m'en aller d'ici!...

Et il essaya de s'enfuir et de retourner sur la terre. Mais son parrain s'y opposa, et il se mit alors à crier :

— Ma marraine ! ma bonne marraine, venez vite à mon secours !

Aussitôt sa marraine se trouva à côté de lui, blanche et radieuse, et calme, dans ces lieux remplis de ténèbres, de supplices et de douleurs. Et soudain, les damnés cessèrent de souffrir, et aux cris, aux imprécations, aux hurlements affreux succédèrent un grand calme et un grand silence, et le diable alla se cacher au fond de la plus profonde de ses fournaises ardentes.

— Prenez le pan de ma robe, mon enfant, dit alors la marraine à Robert, et allons-nous-en, car la promesse de votre père est maintenant accomplie, puisque vous êtes venu trouver votre parrain dans son château, où il n'a pas pu vous garder.

Robert prit le pan de la robe de sa marraine, et celle-ci, l'entraînant à sa suite, s'envola à travers les ténèbres, comme un ange blanc, laissant après elle une longue traînée de lumière. Dès qu'ils furent partis, les supplices, les tortures, les cris, les imprécations et les blasphêmes recommencèrent de plus belle.

Robert se retrouva bientôt dans la chapelle, avec sa marraine, et celle-ci lui parla alors de cette façon :

— Te voilà heureusement revenu de ton voyage dans l'enfer, mon enfant, et ton parrain

n'a plus aucun pouvoir ni sur toi ni sur ton père. Mais il te faut encore aller en purgatoire. Ne crains rien; ce second voyage ne sera pas aussi pénible que le premier, et aie toujours confiance en moi, et je ne t'abandonnerai pas, au moment du danger.

Et elle le fit descendre dans le même souterrain, sous l'autel, et il arriva sans encombre au purgatoire. Là, il vit encore des malheureux suppliciés et torturés de toutes les façons, et en grand nombre, de tous les âges et de toutes les conditions, même des papes, des évêques et des prêtres. Pourtant, ils paraissaient souffrir moins que ceux qui étaient dans l'enfer, et ils étaient moins horribles à voir. Il reconnut parmi eux son grand-père et sa grand'mère, décédés depuis quelque temps. Et ils tendaient leurs mains suppliantes vers lui et lui criaient :

— Délivrez-nous! délivrez-nous d'ici!

A cette vue, il fut sur le point de défaillir.

— Hélas! leur dit-il, je ne puis vous délivrer moi-même, mais je prierai ma marraine de le faire.

— Qui est donc ta marraine?

— Je ne le sais pas bien; mais elle est très-puissante, elle fait tout ce qu'elle veut.

Il revint alors sur ses pas, triste et pensif, mais sans éprouver d'obstacle, cette fois, et il se retrouva dans la chapelle. Sa marraine l'y atten-

dait. Il lui raconta tout ce qu'il avait vu et entendu, et lui demanda si elle ne pouvait pas délivrer son grand-père et sa grand'mère.

— Avant cela, lui répondit-elle, tu dois faire un troisième voyage, mais dans lequel je t'accompagnerai, cette fois, et qui sera beaucoup moins pénible et moins désagréable que les deux autres. Je veux, à présent, te faire visiter aussi ma demeure.

Et elle le conduisit dans le paradis. Comme c'était différent des lieux ténébreux et maudits qu'il avait visités précédemment ! Ici, tout était lumière, chants, mélodies, parfums délicieux, joie et bonheur !...

Sa marraine le présenta au bon Dieu, qui le reçut en souriant et lui dit :

— Soyez le bienvenu, heureux protégé de ma mère !

Et ce fut alors seulement qu'il reconnut que sa marraine était la sainte Vierge.

Celle-ci l'envoya bientôt après au purgatoire pour y chercher son grand-père et sa grand'mère, qu'il y avait vus, lors de son premier voyage. Il y alla tout joyeux et les ramena, heureux et chantant les louanges du Seigneur.

Son père et sa mère vinrent aussi les rejoindre bientôt après, et ils se trouvèrent ainsi réunis dans le royaume de Dieu.

Ceci montre, bonnes gens, combien il est dangereux de prendre pour parrain le premier venu.

(Conté par Rose Kerambrun, Prat (Côtes-du-Nord), août 1873.)

VI

JÉSUS-CHRIST ET LE BON LARRON.

JOSEPH et Marie fuyaient vers l'Égypte avec leur enfant, l'enfant Jésus, pour le soustraire à l'édit du cruel Hérode, qui ordonnait le massacre de tous les nouveau-nés, dans la Judée. La mère et l'enfant étaient montés sur un âne; le père les précédait de quelques pas, et ils allaient ainsi, comme de pauvres gens qu'ils étaient, mettant toute leur confiance dans la protection de Dieu.

Une nuit, ils furent surpris par un violent orage: éclairs, tonnerre et pluie torrentielle. Ils frappèrent à la porte de la première habitation qu'ils rencontrèrent et demandèrent l'hospitalité pour la nuit. La maison avait bonne apparence et paraissait habitée par des gens à l'aise, sinon riches.

Une femme vint ouvrir et répondit à leur demande :

— Je ne puis vous loger, mes pauvres gens, car mon mari est un brigand inhumain et cruel, bien connu dans le pays, et si je vous reçois, quand il rentrera, il vous jettera à la porte et vous maltraitera peut-être.

— Ayez pitié de notre situation, dit alors Marie, et surtout de ce pauvre petit enfant qui périra, sans doute, s'il nous faut passer la nuit dehors. Voyez le temps affreux qu'il fait !

— Je vous plains de tout mon cœur, et je voudrais pouvoir vous venir en aide; mais, je vous le répète, je crains l'accueil que vous ferait mon mari.

— Nous aimons mieux courir la chance d'être mal accueillis par votre mari que rester dehors par un pareil temps; notre pauvre innocent en mourrait sûrement.

Et la mère pressait son enfant contre son cœur.

— Entrez alors, dit la femme du brigand, et Dieu vous protége !

Et ils entrèrent.

Le brigand arriva presque aussitôt, et, en voyant les hôtes de sa femme, il lui demanda :

— Qui sont ces gens, femme ?

— Ce sont des pauvres gens surpris par l'orage et qui m'ont demandé l'hospitalité, pour une nuit

seulement. J'ai eu pitié d'eux, surtout de leur petit enfant, qui serait mort de froid, s'il leur avait fallu passer la nuit dehors.

— Ah ! il y a aussi un petit enfant ? Voyons-le.

Et ayant examiné l'enfant, que la mère cachait dans son sein, il dit :

— Un fort bel enfant, en vérité ! Mais comme il est mouillé et tremble de froid, le pauvre petit ! Que l'on fasse du feu, vite, pour le réchauffer ! Il faut le laver avec de l'eau chaude et lui donner des langes frais.

Et la femme du brigand, tout étonnée de voir son mari devenu subitement si humain et si compatissant, fit faire du feu par une esclave et chauffer de l'eau. Puis elle donna du linge fin et frais à la mère pour envelopper son enfant.

Marie s'approcha du feu, lava son fils dans un bassin rempli d'eau tiède et l'emmaillotta ensuite bien chaudement. Le brigand la regardait faire en souriant, et tout étonné de sentir son cœur s'amollir et de ne pouvoir lever les yeux de dessus cet enfant.

Le brigand avait un fils de cinq à six ans, mais qui était rongé par la lèpre. Il s'était aussi approché des étrangers, et, comme son père, il contemplait en silence l'enfant Jésus assoupi. Marie le remarqua et dit :

— Votre fils paraît bien malade.

— Hélas ! répondit le père, le pauvre enfant est lépreux, et voilà ce qui fait mon désespoir. J'ai consulté tous les savants du pays, médecins et magiciens, et je les ai comblés d'or, car ce n'est pas là ce qui me manque; mais ils ont eu beau frictionner l'enfant avec toutes sortes d'onguents et d'herbes, et réciter maintes formules secrètes, son état n'a fait qu'empirer tous les jours, et tout son corps ne sera bientôt qu'une mer de lèpre (1).

— Le pauvre enfant ! dit Marie, en le regardant avec compassion; eh bien, lavez-le dans l'eau où j'ai lavé mon fils, et peut-être cela lui fera-t-il du bien.

— C'est inutile, répondit le père, après tout ce que nous avons déjà fait.

— Faites ce que je vous dis, je vous en prie, insista de nouveau Marie, et ayez confiance : Dieu est grand.

La femme du brigand lava son enfant dans l'eau qui avait servi à laver l'enfant de Marie, puis elle l'enveloppa dans du linge frais et le coucha chaudement dans son lit.

Le lendemain matin, Joseph et Marie s'apprêtaient à partir avec leur enfant.

(1) *Eur mor euz a laournès*, suivant la poëtique expression de ma conteuse.

— Comment est votre fils ce matin ? demanda Marie à la femme du brigand.

— Je suis guéri ! je suis guéri ! cria l'enfant, en entendant ces paroles.

Et, en effet, il sauta hors de son lit, dispos et bien portant, et n'ayant plus la moindre marque de lèpre sur le corps.

Le père et la mère restèrent quelque temps immobiles et muets d'étonnement et de bonheur ; puis ils prièrent leurs hôtes d'accepter une cassette pleine d'or et de pierres précieuses qu'ils leur présentèrent. Mais Marie refusa en disant :

— Nous sommes encore vos obligés et vos débiteurs ; mais un jour viendra où mon fils saura reconnaître le service que vous nous avez rendu.

Et ils partirent et continuèrent leur route vers l'Égypte.

— Ces pauvres gens ! dit alors le brigand ; ils ont bon cœur ; mais comment se fait-il qu'ils n'ont voulu rien accepter pour le service qu'ils nous ont rendu, et qu'ils parlent encore de nous récompenser un jour, pauvres comme ils le sont ?

— Dieu est grand ! dit la femme, pour toute réponse.

Environ trente-deux ans plus tard, Notre-Seigneur Jésus-Christ fut condamné à mourir sur

une croix, entre deux larrons. Le brigand ou larron de qui nous venons de parler avait continué son métier, comme devant, détroussant les voyageurs et les assassinant même à l'occasion. Il avait été pris et jugé. La sentence des juges le condamnait à être crucifié, et il était en prison, en attendant le jour de l'exécution. Il était un des deux larrons qui devaient être crucifiés avec Jésus de Nazareth.

Quand les trois condamnés étaient en croix, subissant leur supplice, Jésus au milieu, un des larrons, celui de droite, était silencieux, calme et résigné ; celui de gauche, au contraire, criait et blasphémait, et se tordait comme un possédé du démon. Alors, Jésus, s'adressant au larron de droite, lui dit :

— Ne vous rappelez-vous pas m'avoir déjà vu quelque part, avant aujourd'hui?

— Je ne me le rappelle pas, répondit le larron.

— N'avez-vous pas reçu dans votre maison, il y a environ trente-deux ans, deux pauvres gens et leur enfant nouveau-né, surpris par un orage, au moment où ils fuyaient en Égypte, pour se mettre à l'abri de l'arrêt d'Hérode contre les nouveau-nés de la Judée; et votre fils, rongé de la lèpre, n'a-t-il pas été guéri instantanément pour avoir été lavé dans l'eau où l'enfant de ces pauvres gens venait d'être lavé lui-même ?

— C'est vrai, je me le rappelle, répondit le larron.

— Je suis cet enfant. Ma mère vous a promis que son fils vous paierait un jour la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée envers vous, et je vous annonce que vous serez avec moi, ce soir, dans le royaume de mon père...

Ils moururent, et leurs âmes montèrent ensemble au ciel, et l'on dit même que c'est le seul larron qui alla jamais au paradis, car l'autre n'y alla pas.

(Conté par Marie Tual, dans l'île d'Ouessant, mars 1873.)

Une autre version dit que ce fut le fils du brigand qui avait donné l'hospitalité à Joseph et à Marie avec leur enfant qui, ayant suivi le métier de son père, fut crucifié avec Jésus.

Cette légende se retrouve, à peu près telle qu'ici, dans les *Méditations* ou plutôt les visions de la sœur Emmerich, religieuse du couvent d'Agnetenberg, à Dulmen. Cette visionnaire célèbre était née dans un pays slave, et j'ai eu souvent occasion de constater de nombreuses ressemblances entre les contes populaires des Slaves et ceux des Bretons armoricains. Ma conteuse, Marie Tual, avait plus de soixante ans, quand elle me conta cette légende, qu'elle tenait de sa mère, laquelle l'avait apprise, dans son enfance, d'une autre personne de l'île. Ce n'est donc pas par le livre de la sœur Emmerich, qui sans doute n'est jamais venu à Ouessant, que ce récit aura été connu dans l'île. La sœur Emmerich est morte en 1824. *La vie de la sainte Vierge, d'après les méditations d'Anne-Catherine Emmerich, religieuse augustine du couvent d'Agnetenberg, à Dulmen, morte en 1824*, a été rédigée par Clément Brentano. L'édition la plus récente, je crois, en a été publiée en 1864, chez Ambroise Bray, à Paris.

VII

UNE COURTE PRIÈRE.

Il y avait une fois une jeune fille de Basse-Bretagne qui avait perdu son père et sa mère. Son nom était Franceza Ar Bail. Il ne lui était resté, pour tout bien, qu'une petite maison couverte de chaume, au bord de la route, un chat, une poulette blanche et un rouet à filer.

Quoique pauvre, Franceza était toujours gaie et contente de son sort. Elle chantait continuellement, sur le seuil de sa porte, tout en tournant son rouet, et les passants s'arrêtaient pour l'écouter et causer avec elle.

— Bonjour, Franceza ! Votre cœur est bien gai ! Vous chantez comme un rossignol ! lui disait-on, et autres choses semblables.

Le dimanche, elle s'habillait proprement, coiffe blanche, frais tablier de *berlinge*, et elle allait à la grand'messe, au bourg, comme tout le monde. Les beaux jours venus, il n'y avait pas de danseuse plus légère et plus infatigable qu'elle, aux pardons et aux aires neuves. Son père, du temps qu'il vivait, était un ivrogne, un homme de

désordre ; sa mère ne valait guère mieux, si bien que la pauvre enfant avait été assez mal élevée, et n'avait appris ni *Pater* ni *Noster*, comme on dit. Et pourtant, tous les matins, en se levant, et tous les soirs, avant de se mettre au lit, elle récitait une toute petite prière qu'elle avait composée elle-même. Voici cette prière :

Que Dieu bénisse ma maison et mon foyer !
Je mets mon lit sous la protection des vierges,
Le seuil de ma porte sous celle des apôtres (1) !

Et la nuit, les passants qui étaient un peu attardés voyaient douze hommes, qu'ils ne connaissaient point, debout au seuil de sa porte et comme en faction. Si bien que les mauvaises langues disaient que Franceza menait mauvaise vie et que c'étaient ses amoureux que l'on voyait ainsi autour de sa maison. De vilains bruits coururent sur elle dans le pays, et le recteur de la paroisse la fit appeler à son presbytère et lui parla ainsi :

— Comment, ma pauvre enfant, il court de bien vilains bruits sur vous, dans la paroisse !

(1) *Doue da vinnigo ann ti ac ann oaled,*
Ha ma gwele d'ar gwerc'hezed,
Toul ma dor d'ann abostoled.

— A quel propos donc, monsieur le recteur? demanda Franceza, étonnée.

— On dit que, toutes les nuits, vous avez des amoureux plein votre maison.

— Qui donc, mon Dieu, peut parler de la sorte? Tous les soirs, je ferme ma porte de bonne heure, et soyez certain, monsieur le recteur, que ce qu'on vous a dit n'est nullement vrai.

— Dites-vous vos prières matin et soir?

— Mes parents, malheureusement, monsieur le recteur, ne m'ont pas appris mes prières; et pourtant, chaque matin et chaque soir, je récite une petite prière que j'ai composée moi-même.

— Et quelle est cette prière, mon enfant?

— La voici, monsieur le recteur :

Que Dieu bénisse ma maison et mon foyer!
Je mets mon lit sous la protection des vierges,
Le seuil de ma porte sous celle des apôtres!

— Cela suffit, mon enfant. Retournez à la maison; continuez de réciter votre prière matin et soir, et ne faites pas grand cas de ce que dira le monde.

Quand la nuit fut venue, à l'heure où chacun doit être couché, le recteur se rendit lui-même et seul à la maison de Franceza. Arrivé auprès, il vit douze hommes debout au seuil de la porte.

Il s'approcha néanmoins, et, à la clarté de la lune, il reconnut que c'étaient les douze apôtres. Toutes les nuits, ils venaient garder la maison de la jeune fille.

Ceci montre qu'une prière courte, mais dite de bon cœur, est plus agréable à Dieu que bien de longues prières, qui ne sont faites que du bout des lèvres seulement.

VIII

LE GARÇON SANS SOUCI, OU LA VERTU D'UNE COURTE PRIÈRE DITE DE BON CŒUR.

Il y avait une fois un jeune homme paresseux et un peu mauvais sujet, qui n'aimait qu'à courir les pardons et les foires, et à danser et à chanter. Son nom était Alain Kerloho. Il avait un ami, nommé François Kerlann, qui paraissait être un homme sage et rangé, et qu'on ne voyait pas souvent autour des danses, ni dans les auberges. Tous les dimanches et jours de fêtes, il assistait à la grand'messe, dans l'église de sa paroisse.

Ils faisaient tous les deux la cour à la même jeune fille, Françoise Kerborio, jolie et d'humeur gaie, et qui, de plus, avait un peu de bien. Alain Kerloho était toujours bien reçu et le bienvenu auprès de la jeune fille, qui aimait à l'entendre chanter les jolis *soniou* qu'il savait en grand nombre, et à danser avec lui, aux pardons et aux aires neuves. François Kerlann, au contraire, était assez mal vu de la belle Françoise, et tous ses efforts pour lui plaire étaient peine perdue. Il en était très-affecté, et il médita de se venger sur son camarade.

Un jour, feignant de plaisanter, il dit à Alain Kerloho :

— Il faut que tu aies charmé le cœur de Françoise ; nuit et jour, elle a l'esprit occupé de toi, et elle ne fait que chanter tes chansons. Méfie-toi, je me vengerai un jour.

— Ma foi, mon cher ami, répondit Alain, je ne saurais te dire ce qui est cause de cela, car tu es plus joli garçon que moi, et tu as aussi meilleure réputation.

— Quand iras-tu la voir ?

— Je compte y aller samedi soir.

— Eh bien ! bonne chance alors.

Et Kerlann conçut le projet d'aller attendre Kerloho sur la route et de le tuer.

Le samedi soir, après son souper, Alain, ne

songeant pas à mal, prit la route de la maison de sa douce Françoise, en sifflant et en chantant gaîment. François était à l'affût, derrière le tronc d'un vieux chêne. Mais il crut entendre plusieurs voix, comme si Alain était accompagné de deux ou de trois camarades, de sorte qu'il eut peur, et il s'en retourna à la maison en se disant :

— Ce sera pour une autre fois.

Le lendemain, il vit Alain, après la grand'messe, et il lui dit :

— Eh bien ! as-tu été, hier soir, voir Françoise ?

— Oui, vraiment, comme je te l'avais dit.

— Et elle t'a bien reçu ?

— Oui, comme à l'ordinaire.

— Qui est-ce qui était donc avec toi ?

— Personne... J'étais seul. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est que Philippe Le Floch, qui t'a vu, m'a dit qu'il y avait deux ou trois autres avec toi.

— Non, j'étais bien seul ; et puis, je n'ai pas vu Philippe Le Floch.

— Quand comptes-tu y retourner ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Afin que nous ne nous y trouvions pas ensemble.

— Eh bien ! j'y retournerai mercredi soir.

— C'est bien ; alors, je n'irai pas ce jour-là.

Le mercredi soir, François Kerlann était encore

à l'affût, sur la route, avec une cognée, pour tuer Alain Kerloho. Mais il crut entendre encore un grand nombre de voix, parmi lesquelles il reconnaissait celle d'Alain, et il eut peur et s'en alla encore, fort mécontent.

Le lendemain, il dit à Alain :

— Comme tu étais bien accompagné, hier, en allant voir ta maîtresse ! Tu avais donc peur d'être volé, ou tué peut-être ?

— Qu'est-ce que tu dis donc là ? J'étais tout seul.

— Tu ne dis pas la vérité, car, hier soir, je passai non loin de la maison de Françoise, et je te vis venir par la route, accompagné de cinq ou six autres ; je t'ai bien reconnu.

— Je t'assure qu'il n'y avait que moi.

— Eh bien ! c'est drôle, mais, j'aurais juré que vous étiez cinq ou six. Quand y retourneras-tu ?

— Samedi soir ; tu pourras m'accompagner jusqu'au seuil de la porte.

— A quoi bon, puisqu'elle ne m'aime pas et que vous vous marierez bientôt, je pense ?

Le samedi soir, Kerlann était encore caché sur le bord de la route, avec une cognée, et bien décidé, cette fois, à tuer Alain, avant de rentrer à la maison. Il entendit sa voix au loin qui chantait le dernier *sone* qu'il avait composé pour sa douce

jolie. Mais, à mesure qu'il approchait, il lui semblait entendre encore plusieurs voix.

— Mille malédictions! s'écria-t-il; il sait sans doute que je suis à l'attendre sur la route, et il vient toujours bien accompagné.

Et il s'en retourna encore chez lui, furieux.

Il allait souvent à confesse, et il avoua tout à son confesseur.

— Dites à votre camarade de venir me trouver, lui dit le prêtre.

Et le lendemain, il dit à Alain que son confesseur désirait lui parler.

— Que me veut-il donc? demanda Alain. Je n'ai rien à démêler avec les prêtres, pour encore. Il veut sans doute me confesser?

— Va toujours, répondit François; ce n'est pas pour te confesser malgré toi, sois-en certain.

Alain alla trouver le prêtre.

— Dites-moi, mon ami, lui demanda celui-ci, faites-vous vos prières?

— Oui, sûrement; j'en dis une, chaque matin et chaque soir, mais très-courte.

— Allez-vous aussi à la messe?

— Oui, je vais à la messe tous les dimanches.

— Et vous priez durant toute la messe?

— Je prie quelque peu aussi; mais, pour dire vrai, c'est de ma douce jolie que je suis le plus occupé.

— Quelle est la prière que vous faites, matin et soir?

— Ma foi, je dis un *Pater* et un *Ave* pour les pauvres âmes délaissées, qui n'ont personne pour prier pour elles; puis j'en dis autant pour obtenir une bonne mort.

— Et vous faites cela deux fois par jour?

— Oui, le matin et le soir. Elle n'est pas longue, ma prière, mais je la fais de bon cœur.

— Cela suffit, mon ami, et continuez de faire de même, car ce ne sont pas toujours les plus longues prières qui sont les meilleures.

C'est son bon ange qui avait empêché qu'il fût tué, en faisant croire à l'autre qu'il était toujours bien accompagné, quand il allait voir sa maîtresse, bien qu'il fût seul.

(Conté par Barba Tassel, de Plouaret.)

IX

LES TROIS FRÈRES QUI NE POUVAIENT PAS S'ENTENDRE AU SUJET DE LA SUCCESSION DE LEUR PÈRE.

UN cultivateur mourut, en laissant trois fils. Il n'était pas riche, mais il avait pourtant un peu de bien. De ses trois fils, l'aîné était prêtre, le second, notaire, et le plus jeune était resté à la maison avec son père, et il travaillait la terre, comme lui. Comme ils ne pouvaient pas s'entendre pour partager entre eux le peu que leur avait laissé le vieillard en mourant, le plus jeune, le laboureur, dit aux deux autres :

— Allons trouver un homme de loi à la ville.

Et ils se rendirent à la ville la plus voisine. Comme ils étaient en route tous les trois, se chicanant, ils rencontrèrent dans un carrefour un vieillard à barbe longue et blanche, qui leur dit :

— Où allez-vous ainsi, les gars ?

— Nous allons à la ville, grand père, trouver un homme de loi, pour nous faire le partage des biens que nous a laissés notre père en mourant, puisque nous ne pouvons pas nous entendre.

— Cela vous coûtera de l'argent bel et bien,

et si vous le vouliez, je vous mettrais peut-être d'accord, et cela ne vous coûterait rien.

— Nous ne demandons pas mieux, grand père, répondirent-ils.

— Eh bien ! écoutez-moi alors, et faites comme je vous dirai. Nous sommes ici dans un carrefour ; prenez chacun un chemin différent, et continuez d'y marcher, jusqu'au coucher du soleil. Quand le soleil se couchera, quel que soit le lieu où vous vous trouverez, vous y resterez passer la nuit. Puis, demain, vous reviendrez me trouver ici, et vous me conterez ce que vous aurez vu et entendu pendant la nuit, et, quand je vous aurai entendus, je partagerai entre vous les biens de votre père.

— C'est très-bien ! répondirent les trois frères.

Et ils prirent chacun un chemin, et continuèrent d'y marcher jusqu'au coucher du soleil.

Quand le soleil se coucha, le prêtre se trouvait dans un verger où il y avait beaucoup de pommiers couverts de fleurs. Le temps était beau, l'air tiède, et il se dit en lui-même :

— Le vieillard à barbe blanche nous a recommandé de cesser de marcher et de passer la nuit à l'endroit où chacun de nous se trouverait, au moment du coucher du soleil ; je vais donc me coucher sous un de ces arbres, pour y passer la nuit.

Et il s'étendit sous un pommier, et s'endormit tôt après. Mais il fut éveillé par un bruit épou-

vantable. Le tonnerre tomba sur l'arbre sous lequel il était couché et en abattit toutes les branches, à l'exception de celle qui était au-dessus de sa tête, qui resta intacte et conserva toutes ses fleurs.

— J'ai eu bien de la chance, se dit-il, de pouvoir m'en tirer sans mal; Dieu m'a protégé.

Quand parut le jour, il se remit en route pour rejoindre le vieillard.

Le notaire, au moment où le soleil se coucha, se trouvait dans un grand bois. Il se coucha sous un arbre, pour attendre le jour, et s'endormit. Il fut aussi éveillé par un grand bruit, et, en ouvrant les yeux, il vit un homme très-grand, un géant, qui, avec ses deux mains, arrachait les grands arbres un à un et les mettait en un tas. Il fut bien étonné de cela.

— Mon Dieu, se dit-il, il approche de moi! S'il m'aperçoit, c'en est fait de moi.

Quand le géant jugea que son tas d'arbres était assez grand, il en arracha encore un, le plus élevé qu'il put trouver, puis il le tordit pour en faire un lien pour lier les autres. Il essaya ensuite de charger son fardeau sur ses épaules. Mais il ne le put pas : il était trop lourd. Voyant cela, il s'en alla, laissant tout là.

Quand parut le jour, le notaire se remit aussi en route pour revenir vers le vieillard.

Le laboureur se trouvait auprès d'un château, quand le soleil se coucha. Il y entra, demanda l'hospitalité pour la nuit et fut bien accueilli. Après souper, on le conduisit coucher dans une belle chambre, où il y avait un bon lit de plume avec plusieurs couvertures et tapis de laine. Cependant, il ne dormit pas, car il ne put, pendant toute la nuit, réchauffer un de ses pieds, qui était glacé. Et il se demandait ce qui pouvait être la cause de cela. Au matin, il se leva avec le soleil, et il retourna aussi vers le vieillard.

Quand les trois frères furent de retour, le vieillard, qui les attendait, leur dit :

— Racontez-moi, à présent, où et comment chacun de vous a passé la nuit, et ce qui lui est arrivé, et, après vous avoir entendus, je partagerai entre vous les biens de votre père. Que l'aîné parle le premier.

Et le prêtre parla de la sorte :

— Après avoir marché toute la journée, quand le soleil se coucha, je me trouvais dans un verger rempli de pommiers couverts de fleurs, et je me couchai sous un de ces pommiers, pour y passer la nuit. Mais je fus éveillé par un bruit épouvantable. Le tonnerre tomba sur l'arbre sous lequel j'étais couché, et en abattit et brisa toutes les branches, à l'exception d'une seule, celle qui était au-dessus de ma tête, laquelle resta intacte et

conserva toutes ses fleurs. Pour moi, je n'eus aucun mal, grâce à un miracle que Dieu fit en ma faveur.

— Je vais vous expliquer ce que cela signifie, mon fils, dit le vieillard; depuis que vous avez été sacré prêtre, vous n'avez dit qu'une bonne messe, une seule, et cette messe-là est représentée par la branche fleurie qui vous a sauvé la vie.

Puis, se tournant vers le second fils, le notaire, il lui dit :

— Et vous, mon fils, dites-moi également ce qui vous est arrivé.

— Quand le soleil se coucha, dit le notaire, je me trouvais au milieu d'un grand bois, et je me couchai aussi sous un arbre, pour y passer la nuit. Mais je fus bientôt éveillé par un grand bruit, et quand j'ouvris les yeux, je vis un homme très-grand, un géant, je pense, qui, avec ses deux mains, arrachait les arbres un à un et les mettait en tas. Quand il jugea que le tas était assez grand, il arracha encore un autre arbre et le tordit, pour en faire un lien pour lier le tout. Puis il voulut charger le fardeau sur ses épaules; mais il était trop lourd, et, après avoir fait de vains efforts, il s'en alla, d'un air mécontent, en le laissant là.

— Voici ce que cela signifie, reprit le vieillard. Vous avez agi comme cet homme-là : le fardeau

de vos péchés est trop grand et trop lourd pour que vous puissiez le porter jusqu'au paradis, et il vous faudra vous convertir et l'abandonner. Dans les premiers temps que vous êtes devenu notaire, vous preniez beaucoup plus d'honoraires qu'il ne vous en était dû; et maintenant même, quoique vous en preniez moins, vous en prenez encore trop. Prenez garde, car un de vos pieds est déjà sur le bord de l'abîme! — Et vous, laboureur, que vous est-il arrivé? demanda-t-il alors au plus jeune des trois frères.

— Quand le soleil se coucha, dit celui-ci, je me trouvais auprès d'un château. J'y entrai, et je demandai l'hospitalité pour la nuit. On me fit bon accueil et, après souper, on me conduisit coucher dans une belle chambre où il y avait un bon lit de plume avec plusieurs tapis et couvertures de laine. Quoi qu'il en soit, je ne dormis point, car je ne pus jamais venir à bout de réchauffer un de mes pieds, qui resta glacé toute la nuit.

— Voici pourquoi, mon fils. Vous êtes un homme compatissant et charitable envers les pauvres, qui trouvent toujours bon accueil dans votre maison. Mais il y a dans votre cour une mare, et quand les pauvres que vous logez se rendent, dans l'obscurité, à l'étable où ils doivent passer la nuit, ils entrent dans cette mare; leurs

sabots se chargent d'eau, et, toute la nuit, ils ont les pieds froids et ne peuvent dormir.

— C'est vrai, répondit le laboureur ; mais mon premier soin, en arrivant à la maison, sera de combler la mare.

Le vieillard reprit :

— Voici maintenant comment il faudra partager l'héritage : le laboureur, qui est resté à travailler à la maison avec son père, et qui est charitable envers les pauvres, aura ce qui est dehors et ce qui est dedans, ce qui est vert et ce qui est sec. Quant à vous deux, amendez-vous, faites pénitence, et, un jour, vous viendrez avec moi dans mon royaume, au ciel.

Le vieillard disparut alors, ils ne surent comment, et ils comprirent que cet inconnu était le bon Dieu lui-même !

(Plouaret, 1871.)

TROISIÈME PARTIE

LE PARADIS ET L'ENFER.

I

LE FILS DU DIABLE.

Il y avait une fois une couturière nommée Fantic, jeune, jolie, élégante, et qui n'aimait rien comme la danse. Aux pardons, aux aires neuves, aux noces, nulle part on ne voyait une danseuse aussi légère et aussi infatigable que Fantic. Un jour, au pardon de Lanvellec, elle dansa tout une après-midi avec un seigneur que personne ne connaissait dans le pays, mais qui paraissait être très-riche, car il était bien mis, portait aux doigts des bagues d'or, et les pièces de six livres résonnaient dans ses poches.

Après le coucher du soleil, son danseur, galant et bien élevé, la reconduisit sur le chemin de sa maison et lui parla de mariage.

— Venez trouver mon père et ma mère, lui répondit Fantic, en baissant les yeux, et adressez-leur votre demande.

Le seigneur inconnu l'accompagna jusqu'à la maison de son père et de sa mère, les salua poliment et leur demanda la main de leur fille.

Ils habitaient une chaumière d'apparence assez pauvre et vivaient péniblement en faisant valoir une petite ferme de quatre ou cinq journaux de terre. Ils furent bien étonnés de voir un seigneur si bien mis, et qui paraissait si riche, reconduire leur fille et la leur demander en mariage. Aussi, s'empressèrent-ils de donner leur consentement, se regardant comme très-honorés. Les fiançailles eurent lieu dès le lendemain, les noces dans la huitaine, et il y eut un grand festin.

Le lendemain, le nouveau marié parla de la sorte à sa femme :

— Je vais partir, à présent, pour un long voyage, et je ne reviendrai vous voir que lorsque vous aurez mis au monde votre premier enfant, c'est-à-dire dans neuf mois.

— Pourquoi me délaisser si tôt? demanda Fantic, d'un ton suppliant.

— Il le faut. Mais j'ai encore une recomman-

dation à vous faire auparavant : vous aurez un fils dans neuf mois d'ici ; mais gardez-vous bien de le faire baptiser, ou malheur à vous !

— Comment ! mon fils ne sera pas baptisé, comme les enfants des autres chrétiens ?

— Vous ne savez pas qui est votre mari ? Je suis le diable Beelzébud !

La jeune femme, en entendant cela, poussa un cri d'effroi et s'évanouit. L'autre partit.

Neuf mois après, pour abréger, Fantic accoucha d'un fils, comme le lui avait prédit son mari, qu'elle n'avait pas revu depuis.

— Il faut faire baptiser l'enfant, tout de suite, car il est bien faible, dirent le grand-père et la grand'mère.

— Attendez que le père soit arrivé, répondit la mère ; il m'a promis de revenir le jour où naîtrait son fils.

— Mais, ma pauvre fille, quel malheur, s'il venait à mourir avant d'avoir été fait chrétien ! Il est si faible ! Il n'y a pas un moment à perdre ; il faut le porter tout de suite à l'église.

Fantic n'osa pas insister davantage pour qu'on attendît. On chercha promptement un parrain et une marraine, et l'on prit la route de l'église avec l'enfant. Chemin faisant, on rencontra trois cavaliers, qui venaient au grand galop. Un d'eux descendit de cheval, enleva l'enfant des bras de

sa nourrice, puis les trois inconnus continuèrent leur route et se rendirent auprès de la mère, qui gardait le lit. Quand celle-ci vit son mari en colère et les yeux semblables à deux charbons ardents, au fond de leurs orbites, de frayeur, elle cacha sa tête sous les draps.

— Je t'avais bien recommandé, malheureuse femme, lui dit-il, de ne pas faire baptiser mon fils, et tu as voulu me désobéir. Mais, heureusement, je suis arrivé à temps, et le mal n'est pas encore fait. Écoute-moi bien, et prends garde d'agir contrairement à ce que je vais te dire, ou tu t'en repentiras : tu garderas notre fils près de toi, sans le baptiser, jusqu'à l'âge de dix ans. Quand il entrera dans sa sixième année, tu l'enverras à l'école, chez les moines de l'abbaye voisine, et le jour où s'accomplira sa dixième année, je viendrai moi-même le chercher pour l'emmener avec moi, ou j'enverrai quelqu'un des miens. M'obéiras-tu, cette fois?

— Oui, répondit la pauvre femme, saisie de frayeur.

Et les trois cavaliers, qui étaient trois diables, partirent.

L'enfant venait bien et avait bonne mine. Le jour où il entra dans sa sixième année, sa mère l'envoya à l'école à l'abbaye, comme le lui avait recommandé le père. Il apprenait tout ce qu'il

voulait, et les moines étaient étonnés de son intelligence. Mais, à partir de ce moment, il maigrissait tous les jours, à vue d'œil, et il devint si triste, que c'était pitié de le voir. Les moines et ses parents aussi attribuèrent ce changement à une application trop soutenue; mais la cause véritable était tout autre. Tous les matins, quand il se rendait à l'école, il rencontrait sur son chemin un barbet noir, qui lui prenait le petit doigt de la main gauche dans sa bouche et ne cessait de le sucer, jusqu'à la porte de l'abbaye. L'enfant en avait bien parlé à sa mère; mais la pauvre femme ne faisait que pleurer, se doutant bien que ce barbet noir n'était autre chose que le père même de son fils. A mesure que l'enfant approchait de sa dixième année, sa tristesse augmentait tous les jours, et elle ne pouvait le regarder sans que les larmes lui vinssent aux yeux. Mais elle ne lui faisait pas connaître la cause de son chagrin et de sa douleur, malgré toutes ses instances et ses prières. Un jour pourtant, quand le terme fatal fut proche, elle lui déclara tout. L'enfant, à son tour, révéla le mystère à un vieux moine très-savant et qui l'avait pris en grande affection. Le vieillard consulta ses livres, puis il alla voir la mère de son élève et lui parla de la sorte :

— Votre fils a une bien triste destinée, et vous aussi, ma pauvre femme! Mais laissez-moi faire;

ayez confiance en moi, et, avec l'aide de Dieu et d'un vieil ami ermite que j'ai, j'espère réussir à vous sauver tous les deux. Comme le terme fatal approche, demain, j'irai avec votre fils voir mon ami l'ermite.

La femme remercia le vieux moine et lui dit de faire tout comme il le jugerait à propos.

Le lendemain matin donc, le vieillard et l'enfant se mirent en route pour aller à la recherche du solitaire. Après avoir marché pendant plusieurs jours, ils arrivèrent enfin dans une grande plaine stérile et toute brûlée par le soleil. Ils y remarquèrent une pauvre hutte, construite avec des branchages d'arbres entremêlés de mottes de terre et recouverte de glaïeuls et de joncs des marais. C'était la demeure de l'ermite.

Le moine poussa la porte de l'habitation, et ils aperçurent au fond le vieillard, assis sur un galet chauffé au feu. La fumée sortait de dessous lui et sentait fortement la chair rôtie. Et pourtant il priait à haute voix, comme s'il ne souffrait point (1).

(1) Ces ermites de nos contes populaires rappellent les *Richis* et les *Fakirs* des Hindous. Voici comme on nous dépeint un d'eux, dans la *Reconnaissance de Sakountala*, drame du poète Kalidasa : « Le corps à moitié recouvert par un monticule formé par des fourmis; la poitrine serrée par une peau de serpent; le

— Jésus ! mon père ermite, vous brûlez ! s'écria l'enfant, en voyant la fumée et en sentant l'odeur de rôti.

— Ce n'est rien, mon enfant ; n'y fais pas attention ; j'essaie de m'habituer ainsi au feu de l'enfer, où j'irai sûrement, sans tarder, à cause de mes crimes nombreux et épouvantables, car j'ai été un brigand redouté et sans cœur, dans ma jeunesse.

— Vous, mon père, aller en enfer, après une pénitence si terrible ? reprit l'enfant. Oh non ! cela n'est pas possible, car Dieu est bon et miséricordieux, et il vous pardonnera certainement, à cause de votre repentir et de votre pénitence ; mais moi, hélas ! je suis, dès ma naissance, destiné aux feux de l'enfer, et je m'y rends présentement.

— Que me parles-tu de l'enfer, mon enfant ? Jeune comme tu l'es, tu ne peux avoir encore mérité d'y aller.

Alors le moine expliqua tout à l'ermite.

— Hélas ! s'écria le solitaire, votre sort est effrayant, mon fils, et celui de votre mère ne l'est pas moins. Mais ne vous laissez pourtant pas aller au désespoir, car la bonté et la miséricorde de

cou étroitement pressé par les replis d'un collier de lianes desséchées ; portant un cercle de cheveux nattés qui entoure ses épaules et qui est rempli de nids d'oiseaux, à la place où il est, immobile comme un tronc d'arbre, ce solitaire se tient tourné vers le disque du soleil. »

Dieu sont infinies, comme vous le disiez vous-même, il n'y a qu'un instant. Voici ce qu'il vous faudra faire : c'est demain le jour fatal, dites-vous ? Vous passerez la nuit avec moi dans mon ermitage à prier et à écouter mes instructions, et, demain matin, vous vous rendrez à l'extrémité de la lande, ayant dans vos poches plusieurs burettes remplies d'eau bénite que je vous donnerai. Vous verrez bientôt arriver le diable Beelzébud, votre père, ou quelqu'un des siens, qu'il enverra pour vous chercher. Il vous invitera à monter sur son dos, afin d'aller plus vite. Vous obéirez ; mais, dès que vous serez sur son dos, il s'enfoncera en terre jusqu'à mi-corps, et vous jettera à bas en vous disant : « Que vous êtes donc lourd ! Est-ce que vous auriez sur vous des reliques saintes ou un morceau de la sainte croix ? » Vous assurerez que vous n'avez sur vous rien de semblable. Il se retirera avec peine de la terre et vous dira de monter encore sur son dos. Vous le ferez, et il s'enfoncera encore en terre jusqu'aux aisselles. Enfin, à un troisième essai, il disparaîtra jusqu'aux yeux. Alors, il poussera des cris effrayants, pour appeler du secours. Aussitôt, vous verrez accourir tout un troupeau de diables hideux, et, en vous poussant et en vous lançant de main en main les uns aux autres, ils viendront à bout de vous faire arriver dans l'enfer. Votre

père, le grand diable Beelzébud, viendra pour vous recevoir. Lancez-lui à la figure une de vos burettes d'eau bénite, et il reculera aussitôt, en poussant des cris effrayants. Lancez alors de l'eau bénite tout autour de vous, à droite, à gauche, devant, derrière, et aucun diable n'osera approcher de vous. Jetez-en aussi dans des chaudières pleines, les unes d'huile bouillante, et les autres de plomb fondu, que vous verrez par là, et d'où sortiront des plaintes et des cris lamentables, car dans ces chaudières sont de pauvres âmes en peine, et, de la sorte, vous calmerez un moment leurs supplices, et elles vous en remercieront. On vous criera alors de tous côtés de vous en aller au plus vite, et on vous promettra de ne vous faire aucun mal, si vous y consentez. Mais n'écoutez rien, et continuez de lancer de l'eau bénite autour de vous, et dites que vous ne cesserez de le faire et ne vous en irez point avant que le grand diable Beelzébud, votre père, vous ait remis le contrat de mariage de votre mère, qu'il a emporté. Il vous le remettra, en vous ordonnant de partir sur le champ. Mais vous exigerez encore qu'il renonce à tout droit sur vous, sur votre famille et sur vos descendants, jusqu'à la neuvième génération, et qu'il le signe de son sang. Il vous accordera cela aussi, tant il aura hâte de vous voir partir. Lorsque vous tiendrez les papiers, vous

vous en reviendrez; mais, avant, videz toutes vos burettes dans les chaudières où les pauvres âmes en peine souffrent des maux inouïs. Si vous réussissez dans votre périlleuse entreprise, comme je le souhaite, du fond de mon cœur, ne manquez pas de venir me voir, au retour.

Le lendemain matin, les deux voyageurs firent leurs adieux à l'ermite, et, pendant que le vieux moine retournait à son couvent, son jeune compagnon se dirigea seul vers l'extrémité de la grand'lande. Bientôt un diable vint à sa rencontre et lui dit en l'abordant :

— Tu as bien fait de venir de toi-même, car je t'aurais bien trouvé, en quelque lieu que tu te fusses caché. Monte sur mon dos, afin que nous allions plus vite, car ton père est impatient de te revoir.

Et l'enfant, sans hésiter, sauta sur le dos du diable. Mais celui-ci s'enfonça aussitôt en terre, jusqu'à la ceinture, et il rejeta à bas son fardeau en disant :

— Qu'as-tu donc sur toi ? Quelque relique de saint ou un morceau de la sainte croix, sans doute ?

— Je n'ai sur moi ni relique de saint ni morceau de la sainte croix.

— Eh bien ! monte encore, pour voir.

Il sauta une seconde fois sur le dos du diable,

et celui-ci s'enfonça encore en terre, jusqu'aux aisselles, cette fois. A un troisième essai, il disparut jusqu'aux yeux. Voyant l'inutilité de ses efforts, il se mit à pousser des cris affreux pour appeler des camarades à son secours. Toute une armée de diables hideux accourut aussitôt. Bref, il finit par se trouver en plein enfer, et là, il ne manqua pas de se conduire exactement comme lui avait recommandé le vieil ermite, sans perdre courage ni faillir un seul instant, et il s'en retourna emportant le contrat de mariage de sa mère et l'autre écrit dont j'ai parlé plus haut.

Quand il arriva à la hutte du vieil ermite, celui-ci était toujours assis sur son galet brûlant, priant à haute voix et invoquant la clémence divine. Mais il était à présent si maigre, si décharné, qu'il ressemblait à un squelette ou à l'Ankou (1) en personne. Quand le vieillard aperçut l'enfant, il en éprouva une grande joie et lui parla de la sorte :

— Eh bien ! mon enfant, as-tu réussi dans ton voyage ?

— Oui, mon père ermite, grâce à vous.

(1) C'est le nom que nos paysans bretons donnent à la Mort personnifiée. Ce mot semble signifier *l'oubli* et venir du verbe breton *ankouâd*, oublier.

— Non, mon enfant, ne dis pas grâce à moi, mais grâce à Dieu. A présent, tu es donc sauvé, et ta mère l'est aussi, comme toi; mais, moi, malheureusement, je ne sais encore ce qu'il adviendra de moi.

— Votre repentir, mon père, est si sincère et votre pénitence si dure, que Dieu ne peut manquer de vous pardonner.

— Je sens que l'heure est venue pour moi, mon enfant, de paraître devant mon juge suprême; je n'ai plus qu'un souffle de vie; ma chair et mes os eux-mêmes sont calcinés, et je ne verrai pas le soleil de demain. Reste passer la nuit auprès de moi, et prie pour mon âme, qui a grand besoin de prières. Lorsque j'aurai rendu le dernier soupir, tu mettras le feu à la hutte de branchages et de feuilles sèches, et tu y laisseras ce qui reste encore de mon pauvre corps. Lorsque tout sera consumé, tu trouveras parmi les cendres un fragment d'os calciné. Ramasse ce fragment d'os; mets-le dans un linge blanc, et va le déposer sur le mur du cimetière le plus voisin, puis cache-toi derrière la croix, pour voir ce qui se passera là.

L'ermite mourut dans la nuit, comme il l'avait prédit, et l'enfant brûla son corps, en mettant le feu à sa hutte; puis il trouva parmi les cendres un fragment d'os calciné, le mit dans un linge

blanc, alla le déposer sur le mur du cimetière le plus voisin, se cacha ensuite derrière la croix de pierre et attendit.

Un moment après, il vit venir, de deux points opposés de l'horizon, un corbeau noir et une colombe blanche. Le corbeau, le premier, passant au ras du mur, donna un coup d'aile au linge qui contenait l'os, et faillit le faire tomber dans le chemin qui longeait le cimetière. La colombe blanche vint à son tour, et, d'un vigoureux coup d'aile, elle rétablit le linge et l'os dans leur position première. Le corbeau et la colombe luttèrent ainsi pendant une demi-heure environ, avec des chances diverses, le premier voulant faire tomber l'os hors du cimetière, et la seconde s'efforçant de le rejeter dans le cimetière. Enfin, la colombe l'emporta : elle fit tomber l'os dans le cimetière. Le bon l'emportait sur le mauvais, et l'âme du vieil ermite, l'ancien brigand, était sauvée (1).

L'enfant, qui était à présent un jeune homme, car son voyage avait duré plusieurs années, sentit son cœur soulagé, et il revint alors à la maison et remit à sa mère son contrat de mariage, qu'il avait été lui chercher dans l'enfer (2). Puis,

(1) Voir un épisode semblable dans le premier volume de *Gwerziou Breiz-Izel*, *Marie Quelen*, page 95.

(2) Dans un conte slave de Glinski, connu sous le titre de :

il se fit moine, dans le couvent où il avait été à l'école. Sa mère aussi se fit religieuse, dans un couvent voisin. Ils vécurent tous les deux, le reste de leurs jours, comme vivent les saints, et quand la mort vint les chercher, elle ne leur fit pas peur, et ils allèrent, non pas en enfer, mais tout droit au paradis.

Puissions-nous tous les y aller voir, un jour !

Amen (1) !

(Conté par Pierre Le Roux, fournier, au bourg de Plouaret.)

Le brigand Madey, un enfant, vendu au diable par son père, va également en enfer retirer le titre de la vente de son âme.

(1) Ce sont les assistants qui répondent en chœur : *amen!* quand le récit se termine par ce souhait, ce qui arrive fréquemment.

Cf. *L'Enfant vendu au diable*, conte gallot, nº XXIX des *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, de Paul Sébillot.

II

L'ENFANT VOUÉ AU DIABLE ET LE BRIGAND QUI SE FAIT ERMITE.

Écoutez tous, et vous entendrez
Un conte qui est fort beau,
Et dans lequel il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est un mot ou deux, peut-être (1).

Il y avait une fois deux pauvres gens, mari et femme, mariés depuis longtemps. Mais ils n'avaient pas d'enfants, ce qui les chagrinait beaucoup. Cela faisait aussi que la plus grande union ne régnait pas toujours entre eux, et ils se querellaient assez souvent. Si bien que la femme s'écria, un jour, à la suite d'une de ces scènes de ménage :

— Je voudrais avoir un enfant, dût le diable l'emporter plus tard !

(1) Voici le texte breton de cette formule initiale par laquelle le conteur à qui je dois cette légende avait l'habitude de commencer ses récits :

Selaouit holl hag e klevfet
Eur gaoz hag a zo kaer meurbed,
Ha na eûs en-hi netra gaou
Met marteze eur gir pe daou.

Quelques jours après avoir prononcé ces paroles coupables, elle se trouva enceinte, et, au bout de neuf mois juste, elle donna le jour à un fils, un enfant de fort bonne mine.

Elle avait un frère prêtre, qui fut le parrain de l'enfant et lui donna le nom de Maudès, comme lui-même.

Maudès venait à merveille et poussait comme la fougère, au printemps. Son parrain lui fit l'école de bonne heure, et il apprenait tout ce qu'on lui montrait. A l'âge de huit ans, on l'envoya à l'école, chez les moines d'une abbaye voisine. Il y allait seul tous les matins, portant dans un panier ses livres et son dîner, — du pain et du beurre, une crêpe, et quelquefois un peu de lard. Puis il s'en revenait, le soir, l'école finie. Un matin qu'il allait à son ordinaire à l'abbaye, en repassant sa leçon, le long de la route, et son panier à son bras, dès qu'il eut dépassé une croix de pierre qui se trouvait dans un carrefour, et devant laquelle il se découvrait toujours, un barbet noir sortit de derrière un buisson, vint droit à lui et, prenant le petit doigt de sa main gauche dans sa bouche, il se mit à le sucer et ne l'abandonna qu'à la porte de l'abbaye. Et tous les jours, désormais, quand il passait dans cet endroit, le barbet noir l'y attendait et lui suçait le petit doigt de la main gauche, jusqu'à la porte de l'école. L'enfant n'osait en

rien dire, ni à ses parents, ni aux moines, parce que le chien noir l'avait menacé de le dévorer, s'il parlait. Mais, gai et joyeux jusqu'alors, il était devenu triste, silencieux, et maigrissait de jour en jour, d'une façon inquiétante. On avait beau l'interroger à ce sujet, il gardait le silence et se contentait de pleurer à chaudes larmes. Il en vint à un tel point qu'il faisait pitié à voir. Son parrain, à force d'insistances et de prières, réussit enfin à le faire parler, et il avoua tout. Le lendemain matin, comme Maudès se rendait à l'école, à son heure habituelle, le prêtre était caché derrière un buisson, au bord de la route, et quand il vit le barbet noir prendre dans sa bouche le petit doigt de l'enfant, il s'élança de sa cachette, et, s'avançant vers lui :

— Retire-toi, vilaine bête, et laisse en paix cet enfant, qui est mon filleul.

Le chien grogna, montra les dents, et, prenant la parole comme un homme, il dit :

— Cet enfant m'appartient; quand il aura douze ans, je l'emmènerai chez moi, et en attendant, je viens tous les jours sucer son sang et la moelle de ses os, et cela me fait grand bien.

Le prêtre fit sur lui le signe de la croix, et il se retira, en montrant les dents. Maudès revint alors à la maison, accompagné de son parrain, qui dit à sa sœur de préparer un grand repas

pour le lendemain et d'y inviter tous leurs parents, des deux côtés. Ce qui fut fait.

Quand on fut à table, vers le milieu du repas, le prêtre, s'adressant à sa sœur, devant tous les convives, lui demanda si, un jour ou l'autre, elle n'avait pas formé quelque demande ou quelque vœu coupable.

— Je ne m'en souviens pas, dit-elle, mon frère, si ce n'est pourtant qu'avant de devenir enceinte, je dis un jour, dans un moment d'impatience et d'humeur, que si j'avais un enfant, peu m'importerait que le diable l'emportât plus tard.

— Hélas ! ma pauvre sœur, vous en aviez trop dit, et voilà d'où vient tout le mal. Vous avez voué votre fils au démon, et le triste état où vous le voyez aujourd'hui vient de ce que tous les matins, quand il se rend à l'école, le diable, sous la forme d'un barbet noir, lui prend dans sa bouche le petit doigt de la main gauche et suce son sang et la moelle de ses os.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la mère, n'y a-t-il donc plus moyen d'empêcher mon pauvre enfant d'être damné dans l'enfer ?

— Hélas ! c'est bien difficile. Je ferai pourtant mon possible. Je donnerai à mon filleul une lettre pour un saint prêtre de mes amis, qui est plus savant que moi et qui peut-être pourra encore l'arracher aux griffes de Satan.

Maudès partit, muni de la lettre de son parrain, pour se rendre auprès de ce saint personnage. Celui-ci, après avoir lu la lettre, poussa un soupir et dit au jeune homme que sa science n'allait pas si loin, et qu'il lui faudrait s'adresser à notre Saint-Père le Pape lui-même.

Et Maudès, sans perdre courage, se remit en route vers Rome. Après beaucoup de mal et de peine, il arriva au terme de son voyage et alla aussitôt se prosterner aux pieds du Saint-Père et lui conta tout. Le Pape lui dit qu'il lui faudrait aller plus loin encore, jusqu'à un frère ermite qu'il avait et qui faisait pénitence, au milieu d'un bois. Et il ajouta, en lui donnant une boule d'or :

— Voici une boule d'or que je vous donne et que vous n'aurez qu'à suivre, car elle roulera d'elle-même devant vous et vous conduira jusqu'au seuil de mon frère l'ermite, qui est le plus saint homme et le plus savant qui soit au monde, et si celui-là ne peut pas vous sauver, vous n'avez pas besoin de vous adresser ailleurs, car vous êtes irrémédiablement perdu. Tous les jours son bon ange vient le visiter, converser avec lui, et lui donner des conseils et des leçons sur toutes les choses humaines et divines. Voici une lettre que vous lui remettrez et qui lui expliquera le but de votre visite. Allez, mon fils, et que Dieu soit avec vous.

Maudès se remit en route, marchant sur les traces de sa boule, qui le conduisit jusqu'au seuil de l'ermite.

— Salut, boule d'or de mon frère, dit le vieillard, en la voyant. Qu'y a-t-il de nouveau pour qu'il t'envoie vers moi ?

Maudès lui présenta la lettre du Saint-Père. Le vieillard la lut, réfléchit un peu, puis il dit :

— Restez passer la nuit dans mon ermitage, mon fils, et demain, quand mon bon ange viendra me rendre visite, selon son habitude, je le consulterai sur votre cas et lui demanderai si votre nom est inscrit sur le livre de vie.

Le lendemain, quand l'ange vint, l'ermite l'interrogea sur le cas du jeune homme, et l'ange lui répondit :

— J'examinerai le livre de vie, et je vous dirai demain si son nom y est ou s'il n'y est pas.

Et quand l'ange revint, le lendemain, il dit à l'ermite :

— J'ai examiné le livre de vie, comme je vous l'avais promis ; hélas ! le nom de votre jeune protégé ne s'y trouve pas ; il doit être sur l'autre livre, celui de mort ou de perdition !

Et l'ange s'en alla là-dessus, tout triste.

L'ermite dit à Maudès, en lui présentant une lettre et une autre boule semblable à celle du Pape :

— Il faut vous remettre en route et aller plus loin, mon fils ; voici une boule qui marchera devant vous ; vous n'aurez qu'à la suivre, et elle vous conduira jusqu'à mon frère le brigand, qui habite avec sa bande dans une forêt, offensant continuellement Dieu et faisant tout le mal possible ; celui-là connaît bien et vous montrera la route de l'enfer, où vous devez aller à présent. Prenez encore cette lettre, que vous lui remettrez, et qui lui expliquera votre cas.

Maudès ne désespéra point pour entendre ces paroles ; mais, s'armant de courage, il se remit en route, à la suite de sa boule, qui marchait devant lui, et arriva à l'habitation du brigand. Celui-ci s'était converti ; il avait congédié sa bande et vivait à présent seul, sous un rocher, au milieu du bois, priant constamment et faisant rude pénitence. Pour s'habituer au feu de l'enfer, où il se croyait sûr d'aller, ou pour le moins au purgatoire, il avait construit un four dans lequel il passait tous les jours quelques moments, le chauffant un peu plus, à chaque fois. Il reconnut la boule de son frère l'ermite et dit, en la voyant arriver :

— Salut,. boule de mon frère l'ermite. Il y a longtemps que je ne t'avais vue ; qu'y a-t-il donc de nouveau, pour qu'il t'envoie jusqu'à moi ?

Maudès lui remit alors la lettre de l'ermite. Il la lut et s'écria :

— Hélas! mon pauvre enfant, comment, toi aussi, et si jeune?... Toi qui n'as encore fait de mal à personne, condamné au même sort que moi, qui suis chargé de crimes et d'iniquités de toute sorte!... Mais, écoute-moi bien; suis de point en point mes conseils, et je t'arracherai encore aux griffes du diable, qui croit pourtant bien te tenir. Retourne chez ton parrain, et dis-lui de te faire faire une paire de sabots; mais il faudra qu'aucune main n'y entre avant tes pieds. Tu te muniras d'une fiole d'eau bénite et te rendras ensuite avec tes sabots et ta fiole à l'endroit où tu rencontrais tous les jours le barbet noir, quand tu allais à l'école, et tu l'appelleras. Tu verras alors venir à toi un homme qui te sera inconnu. Il te dira de monter sur son dos, pour te porter chez son maître. Mais comme il te trouvera trop lourd, il te priera de descendre et appellera un autre plus fort que lui. Un autre individu arrivera aussitôt et te priera aussi de lui monter sur le dos; mais il te trouvera également trop lourd et appellera un troisième. Ce troisième aussi ne pourra te porter, et ils conviendront alors entre eux de faire de toi trois morceaux, afin de pouvoir te porter ainsi plus facilement chez leur maître. Tu leur diras: — « Je vous appartiens, je le reconnais; mais il faut que vous m'emportiez tout d'une pièce, tel que je suis, ou vous perdrez tout droit sur

moi. » Enfin, à eux trois, ils viendront à bout de te porter jusqu'à la maison de leur maître. Quand tu arriveras dans l'enfer (car c'est bien là qu'il te faut aller), tu y verras, entre autres choses, mon siége, dans une fournaise ardente. Puis le maître de ces lieux te donnera une coquille de patelle (*brinik*) et te dira qu'il te faudra remplir d'eau avec elle un grand bassin dont le fond est percé, et que tu seras libre de t'en aller quand tu l'auras rempli, mais pas avant. Tu feras semblant de te résigner et te mettras résolument à l'ouvrage; mais quand tu auras vidé trois ou quatre fois ta coquille dans le bassin, tu y verseras trois gouttes d'eau bénite de ta fiole, et le bassin se trouvera rempli instantanément. Alors tu iras dire au grand diable que ta tâche est accomplie et qu'il n'a qu'à venir voir, s'il ne croit pas. Le grand diable, émerveillé et n'y comprenant rien, te dira que tu es libre de partir. Mais tu lui répondras que tu ne t'en iras pas avant qu'il ne t'ait signé de son sang qu'il renonce à tout pouvoir et sur toi et sur celui à qui est destiné le siége qui m'est réservé, dans la fournaise où le feu est le plus vif. Il te dira : « Jamais! jamais! car pour celui-là il m'appartient bien, et il ne m'échappera pas. » Tu lanceras alors de l'eau bénite autour de toi, de tous côtés, jusqu'à ce qu'on te somme de t'en aller. Tu répondras que tu ne t'en iras qu'avec

une promesse du grand maître de l'enfer, signée de son sang et par laquelle il renoncera à jamais à tout pouvoir sur toi et sur moi. Vas, à présent, mon enfant, et que Dieu t'assiste.

Maudès promit de se conformer de point en point à ces instructions, et, s'armant de courage, il se mit en route, en priant Dieu de l'assister. Il accomplit heureusement son redoutable voyage, visita l'enfer, se tira à son honneur de l'épreuve du bassin percé, résista sans faiblir aux menaces de Satan et des siens, et rapporta un contrat bien en règle, et par lequel le roi des enfers renonçait à tout droit sur le brigand repenti et sur lui-même. Au retour, il visita d'abord le brigand. Celui-ci, à la vue du contrat, se jeta à terre, les bras en croix, et adora et remercia Dieu; puis, embrassant le jeune homme, il lui dit :

— Tu as souffert bien du mal, mon fils, à mener à bonne fin cette terrible épreuve; il me reste à te demander encore un autre service, dont je ne te serai pas moins reconnaissant que du premier.

— Parlez, mon père, répondit Maudès.

— Je vais maintenant confectionner une croix de bois sur laquelle tu m'attacheras, en me clouant les mains et les pieds, comme notre divin Sauveur. Puis, tu dresseras la croix debout, et arroseras et enduiras mon corps avec de la poix et de

la résine bouillante, jusqu'à ce que ma chair se détache par lambeaux. Tu lèveras alors les yeux au ciel, pour voir quel temps il fera.

Maudès, effrayé, répondit :

— Je ne pourrai jamais faire ce que vous me dites là, mon père !

— Hélas ! mon enfant, je ne puis pourtant être sauvé sans cette dernière épreuve.

— Alors, j'essaierai, mon père.

Et ils confectionnèrent ensemble la croix. Puis le vieillard s'étendit dessus, et Maudès l'y fixa en lui enfonçant des clous dans les mains et les pieds. Ensuite, il fit bouillir de la poix et de la résine dans une chaudière, et en enduisit le corps du crucifié, dont des lambeaux de chair se détachaient et tombaient à terre. Plus d'une fois, il fut sur le point de défaillir dans cette horrible besogne, et de s'enfuir; mais, songeant que le salut du vieux brigand était à ce prix, il eut le courage d'aller jusqu'au bout. Il leva les yeux au ciel, pour voir le temps qu'il faisait, selon la recommandation du vieillard, et vit venir à tire d'aile, du côté du nord, un corbeau noir, qui s'abattit en croassant sur une des branches de la croix; puis aussitôt une colombe blanche, venue du côté du levant, vint se poser sur l'autre branche de la croix, et un combat acharné s'engagea entre les deux oiseaux. Au fort du combat,

la croix tomba sur Maudès, attentif aux péripéties de cette lutte du mauvais génie contre le bon génie, et dont le résultat, il le savait bien, devait décider du sort du crucifié. Il fut tué du coup.

Le lendemain, dans la visite qu'il fit à l'ermite, selon son habitude, son bon ange lui dit :

— Hier, il y avait grande fête, au paradis.

— Pourquoi donc? demanda l'ermite.

— Vous vous souvenez du jeune homme qui était allé trouver votre frère l'ermite?

— Oui. Eh bien?...

— Eh bien! hier, ils sont entrés ensemble au paradis.

Et là-dessus, l'ange s'éleva vers le ciel.

Quand il fut parti, l'ermite s'écria, outré de colère et de jalousie :

— Eh bien! Dieu n'est pas juste, puisqu'il reçoit dans son paradis un méchant comme mon frère, un brigand chargé de crimes et d'iniquités de toute sorte, et m'oublie et semble me repousser, moi qui ai passé toute ma vie à le servir, à l'adorer et à faire dure pénitence!...

A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'un grand coup de tonnerre se fit entendre, et il fut précipité au fond de l'enfer, sur le siége qui y était destiné à son frère le brigand.

(Conté par Vincent Coat, ouvrier à la manufacture des tabacs de Morlaix, le 16 mai 1876.)

III

LE BRIGAND ET SON FRÈRE L'ERMITE.

Il y avait une fois un fermier nommé Fanch Kerloho, qui avait été payer son terme à son seigneur. Celui-ci était gravement malade dans son lit et ne put lui donner quittance; mais il lui dit :

— Je vous donnerai quittance, quand je serai guéri; allez à la cuisine, faites-vous servir à dîner, et soyez sans inquiétude.

Le fermier dîna bien à la cuisine du château, puis il s'en retourna chez lui. Sa femme lui demanda, quand il rentra, s'il rapportait une quittance en échange de son argent.

— Je ne rapporte pas de quittance, lui répondit-il, car le seigneur est bien malade sur son lit, et il n'a pas pu m'en faire une; mais il m'a bien promis de l'écrire et de me l'apporter lui-même, dès qu'il sera guéri.

— Vous avez eu tort de livrer votre argent sans quittance, répondit la femme, car on ne sait pas ce qui peut arriver.

Et elle parut mécontente et bougonna un peu.

Quelques jours après, le seigneur mourut. Le

fermier et sa femme assistèrent à son enterrement et prièrent Dieu pour son âme, bien qu'il eût été toujours très-dur pour eux. Son fils aimait le jeu et le plaisir, et dépensait beaucoup. Comme il avait besoin d'argent, il fit dire à tous ses fermiers de venir lui en apporter, promettant de faire une remise à ceux qui le paieraient d'avance. Fanch Kerloho fut invité à se présenter comme les autres. Il se rendit au château et se présenta devant son jeune maître, quand son tour fut venu.

— Vous n'avez pas payé votre terme, lui dit le nouveau seigneur.

— Faites excuse, monseigneur ; j'ai payé à votre père, selon mon habitude, le jour même de la Saint-Michel.

— Vous n'êtes pourtant pas porté sur son cahier comme ayant payé. Avez-vous une quittance ?

— Non, je n'ai pas de quittance, car votre père était bien malade sur son lit, quand je vins le payer, et il ne pouvait pas écrire ; mais je vous assure et je jurerai même au besoin que j'ai payé mon terme, deux cents écus, en belles pièces de six livres.

— Tout cela est bel et bien ; mais, si vous n'avez pas de quittance, c'est que vous n'avez pas payé, et il me faut de l'argent.

— Je jure, devant mon Dieu mort pour nous sur la croix, que j'ai payé et que je ne dois rien.

— Vous n'êtes pas homme à livrer votre argent sans quittance, et si vous l'avez fait, tant pis pour vous, car il faut que vous m'apportiez deux cents écus avant huit jours ; sinon, je ferai vendre tout chez vous. Allez, et apportez-moi la quittance ou l'argent.

Le pauvre fermier s'en retourna chez lui, tout triste, et raconta la chose à sa femme.

— Je te l'avais bien dit, lui cria-t-elle ; nous voilà ruinés !

Et elle cria, pleura et fit une scène terrible. Le pauvre homme la laissait faire et dire, et ne soufflait mot, si bien qu'elle finit par s'apaiser.

Le lendemain matin, après avoir bien réfléchi à son cas, il alla trouver son confesseur et lui conta tout. Le prêtre l'écouta attentivement et lui dit ensuite :

— Je ne sais quel conseil vous donner ; mais j'ai un frère ermite qui vit depuis longtemps dans une forêt, où il fait pénitence de ses péchés de jeunesse, et qui reçoit tous les jours la visite de son bon ange. Allez le trouver de ma part, et je suis persuadé qu'il trouvera le moyen de vous tirer d'embarras.

Fanch Kerloho se rend auprès du saint homme et lui conte son cas.

— Je demanderai à mon bon ange, dit l'ermite, ce que vous devez faire. Si votre ancien seigneur est dans le paradis ou même dans le purgatoire, tout peut s'arranger, et il vous sera possible d'obtenir encore votre quittance ; mais, s'il est dans l'enfer, hélas ! il n'y a plus d'espoir, et tout est perdu. Passez la nuit avec moi, dans mon ermitage ; je partagerai avec vous de bon cœur le peu que j'ai, et demain matin, au lever du soleil, je recevrai comme d'habitude la visite de mon bon ange, et je l'interrogerai sur votre affaire.

Le fermier passa la nuit avec l'ermite, partagea son frugal repas, qui se composait de légumes et de quelques fruits sauvages, avec de l'eau, puis il se coucha sur un lit de mousse et d'herbes sèches. Le vieillard, lui, se coucha sur la terre nue, avec une pierre sous la tête, et murmura des prières durant toute la nuit. Le lendemain matin, au point du jour, Fanch le vit encore agenouillé au seuil de son ermitage, tourné vers le levant, et les yeux et les mains levés vers le soleil. Puis il vit encore un bel ange radieux qui descendit auprès du vieillard, s'entretint avec lui quelque temps à voix basse et reprit ensuite son vol vers le ciel. L'ermite resta encore quelque temps en prière, les yeux et les mains levés vers le ciel, immobile comme une statue de pierre, puis il vint vers son hôte.

— Eh bien, mon père ermite? lui demanda celui-ci.

— Hélas! mon fils, votre ancien maître est dans l'enfer, et mon bon ange ne peut y aller chercher votre quittance.

— Je suis perdu, alors! s'écria Kerloho.

— Écoutez; ne vous désolez pas ainsi, car il n'est peut-être pas impossible de vous faire avoir encore votre quittance. J'ai un frère brigand qui a fait tout le mal qu'il est possible de faire dans ce monde, et qui ira certainement en enfer, et sans tarder, car il est déjà vieux. Allez le trouver dans la forêt qu'il habite avec sa bande de scélérats, ou plutôt de diables. Contez-lui votre cas, et il vous enseignera le chemin de l'enfer (car il le connaît bien), pour aller réclamer votre quittance; peut-être même ira-t-il vous la chercher lui-même. Quel que soit le résultat de votre voyage, venez m'en rendre compte, au retour.

Fanch Kerloho remercia l'ermite de son hospitalité et de ses conseils, puis il se remit en route à la recherche du brigand. Il parvient à le trouver, avec beaucoup de mal, lui expose le motif de sa visite et lui parle de son frère l'ermite, qu'il vient de quitter.

— Ah! mon frère l'ermite, le vieil imbécile! s'écrie le brigand. N'a-t-il pas de honte, un saint homme comme il l'est, qui se dit l'ami de Dieu

et reçoit tous les jours la visite de son bon ange, d'avoir à demander un service à un brigand comme moi, couvert de tous les crimes possibles, et qui est sur la route de l'enfer, comme il le dit fort bien ? Mais rassurez-vous, mon brave homme, car je ferai pour vous ce qu'il ne peut faire, lui. Écoutez-moi bien, et faites exactement comme je vous dirai, et vous pourrez réussir encore à avoir votre quittance de votre seigneur, qui ne valait guère mieux que moi, de son vivant. Retournez à la maison; prenez une bouteille d'eau bénite au bénitier de l'église de votre village. Cherchez alors une jeune femme allaitant son premier enfant; priez-la de vous remplir une burette du lait de ses seins. Faites-vous faire ensuite par un sellier un fouet de cuir, avec de nombreux nœuds et pesant dix-huit livres; vous le ferez bénir par votre curé, puis vous reviendrez me trouver avec tout cela, et je vous dirai ce qu'il vous faudra faire ensuite.

Le fermier retourne chez lui; il se procure facilement la bouteille d'eau bénite, le lait de jeune femme allaitant son premier enfant et le fouet de cuir pesant dix-huit livres, et il retourne avec tout cela chez le brigand. Celui-ci appelle alors un de ses serviteurs, qui était laid et noir comme un démon, et lui dit, en lui montrant Fanch Kerloho :

— Portez-moi cet homme en enfer.

— C'est bien, maître ! répondit le serviteur.

— Écoutez encore, avant de partir, dit le brigand au fermier, et faites exactement et de point en point comme je vais vous dire : ce serviteur que voilà vous portera jusque dans l'enfer, et n'ayez pas peur de lui, car quelque laid et noir qu'il soit, il ne vous fera pas de mal. Là vous verrez votre ancien seigneur assis sur un siége d'or entouré de feu et de flammes de tous côtés. Demandez-lui quittance du dernier terme que vous lui avez payé, et que son fils vous réclame de nouveau. Il vous en donnera d'abord une qui ne sera pas bonne. Refusez-la, et exigez-en une autre. Il vous en donnera une autre, qui sera encore fausse. Vous entendrez partout autour de vous des cris affreux, des gémissements et des grincements de dents, qui sortiront de bassins remplis d'huile bouillante et de plomb fondu, et où sont retenues les âmes des réprouvés. Des diables hideux entretiennent le feu dessous. Ne vous laissez pas trop émouvoir ni effrayer, et aspergez ces bassins avec le lait de femme que vous avez dans cette burette, et quand les diables essaieront de s'y opposer, jetez-leur à la figure de l'eau bénite que vous avez dans votre bouteille, et cinglez-les à tour de bras avec le fouet béni par votre recteur. Ils pousseront alors des cris affreux et vous crieront de vous en aller. Mais continuez

de les asperger d'eau bénite et de les cingler avec votre fouet, jusqu'à ce que vous ayez une quittance bien en règle. Quand vous la tiendrez, vous pourrez vous en revenir, et nul ne s'y opposera. Cependant, avant de partir, vous ferez attention à un siége vide que vous verrez à la droite de votre ancien seigneur, et vous pourrez lui demander à qui il est destiné. Faites bien exactement comme je viens de vous dire, et vous pourrez réussir; mais malheur à vous aussi si vous vous écartez sur quelque point de mes recommandations! Vous pouvez partir à présent.

Alors, le noir et hideux serviteur du brigand conduisit Fanch Kerloho jusqu'à l'entrée d'une caverne qui se trouvait dans le bois. Là, il fit entendre un sifflement, et aussitôt deux diables hideux arrivèrent et demandèrent :

— Qu'y a-t-il pour votre service?

— Mon maître vous adresse cet homme, pour que vous le conduisiez chez vous, où il a affaire.

Un des diables prit le fermier sur son dos et s'enfonça avec lui en courant dans la caverne sombre. Quand il se sentit fatigué, il remit son fardeau à son camarade, qui le suivait, et ils alternaient ainsi, de temps en temps, et ils allaient toujours s'enfonçant sous la terre, dans les plus profondes ténèbres. Au bout de plusieurs heures de ce voyage souterrain, Kerloho aperçut enfin une

petite lumière devant lui, et à mesure qu'il avançait, la lumière allait grandissant. Il finit par arriver à une immense salle remplie de feux et de flammes, et de diables hideux, qui entretenaient le feu sous une infinité de chaudières et de siéges d'or et d'argent, sur lesquels étaient assis des rois, des princes et des seigneurs de toute sorte et de tous les pays. Sur un de ces siéges, il reconnut son ancien seigneur. Des flammes s'échappaient de sa bouche, de ses yeux, de ses oreilles, de partout, et il ne put s'empêcher de frémir d'horreur et d'épouvante à cette vue. Partout autour de lui c'était des gémissements et des cris affreux arrachés par la douleur. Il vit aussi les chaudières dont lui avait parlé le brigand, et il lui sembla que des milliers de grenouilles y chantaient. Il jeta dessus quelques gouttes du lait de femme qu'il avait dans une burette, et les chants devinrent joyeux, de plaintifs qu'ils étaient. Il crut comprendre que les pauvres âmes qui y étaient enfermées se trouvaient soulagées, et il continua ses aspersions. Mais une troupe de diables courut sur lui, menaçants et portant à la main des fourches de fer rougies au feu. Il ne perdit pas la tête, et, prenant sa bouteille d'eau bénite, il se mit à les en asperger, puis à les cingler avec son grand fouet béni par son recteur. Les diables hurlaient et se tordaient sous son fouet et l'eau bénite, et lui criaient :

— Va-t'en vite ! va-t'en loin d'ici !...

— Je ne m'en irai pas avant d'avoir obtenu ma quittance.

— Demande-la à ton ancien seigneur que voilà, et va-t'en !

Et son ancien seigneur lui tendit un papier en lui disant :

— Voici ta quittance, et retourne chez toi, vite.

Il prit le papier, l'examina et dit :

— Elle n'est pas bonne ; il m'en faut une autre.

Et le voilà encore de jeter du lait de femme sur les chaudières et de l'eau bénite sur les diables, et de les cingler de plus belle avec son grand fouet, et ils sautaient et hurlaient en criant :

— Grâce ! grâce ! On va te donner une bonne quittance, et va-t'en, vite.

Son ancien seigneur lui tendit en effet un second papier. Mais, après l'avoir examiné, il dit encore :

— Elle ne vaut pas mieux que l'autre !

Et le voilà de nouveau de lancer de l'eau bénite autour de lui et de manier son grand fouet.

— Donnez-lui une bonne quittance, et qu'il s'en aille ! criaient les diables, qui n'en pouvaient plus.

Son ancien seigneur lui présenta un troisième papier, et, l'ayant examiné, il dit :

— A la bonne heure, celle-ci est bonne.

Et il la mit dans sa poche. Puis il demanda à son ancien seigneur :

— Dites-moi encore, avant que je m'en aille, à qui est destiné le fauteuil vide que je vois là, à votre droite, et où l'on ne doit pas avoir froid, il me semble ?

— Ce siége est destiné au brigand qui vous a envoyé ici, et il doit venir l'occuper, sans tarder.

Son ancien seigneur lui dit encore :

— Vous allez retourner sur la terre et voir mon fils. Racontez-lui tout ce que vous avez vu ici, et dites-lui qu'il est grand temps qu'il change de vie ; autrement, il viendra augmenter le nombre des malheureux qui habitent dans ces tristes lieux. Mais, comme il ne vous croirait sans doute pas, voici une lettre que vous lui donnerez et qui contient mes recommandations. Vous pouvez vous en aller, à présent ; vous serez reconduit sain et sauf jusqu'à l'entrée de la caverne.

Les deux mêmes diables qui l'avaient amené le reconduisirent à l'endroit où ils l'avaient pris, et il se hâta de se rendre auprès du brigand, ayant sur lui sa quittance bien en règle, et de plus la lettre de son ancien seigneur à son fils.

Quand le brigand le vit revenir, il s'empressa de lui demander :

— Eh bien ! as-tu ta quittance ?

— Oui, je l'ai obtenue avec beaucoup de mal; mais enfin la voici.

Et il la présenta au brigand. Celui-ci l'examina de près, puis il la rendit à Kerloho en lui disant :

— C'est bien; elle est en règle. Mais, dis-moi encore, as-tu bien remarqué le siége vide qui est à la droite de ton ancien maître, et as-tu demandé à qui il est destiné ?

— Oui, je l'ai bien remarqué, et l'on m'a dit qu'on vous attend pour l'occuper.

— Je le savais, — et il poussa un soupir ; — mais vas, à présent, porter au fils de ton ancien seigneur la quittance et la lettre que tu as reçues de son père, puis reviens me trouver ici.

Et Fanch Kerloho se rendit au château de son jeune seigneur et lui présenta d'abord la quittance en disant :

— Voici, monseigneur, la quittance de votre père, que j'ai été lui demander dans l'enfer, où il se trouve.

— Tu mens impudemment, et je te ferai pendre ! dit le seigneur, furieux.

— Si vous ne me croyez pas, monseigneur, prenez encore connaissance de cette lettre, que votre malheureux père m'a donnée pour vous, et vous verrez que je ne mens pas.

Et il lui présenta la lettre de son père. Il la prit, l'ouvrit et reconnut avec étonnement que

c'était bien l'écriture de son père. Mais, quand il la lut, son étonnement redoubla encore, et il n'était plus aussi insolent. Dans cette lettre, son père lui disait, en effet, que son fermier, Fanch Kerloho, lui avait payé son terme, mais qu'il n'avait pu lui en donner quittance, pour cause de maladie. Puis il lui recommandait de changer de vie, d'être charitable, doux et humain envers les pauvres gens, et de prier et de faire pénitence, sous peine d'aller le rejoindre dans l'enfer, d'où il lui écrivait.

Cette lettre l'effraya beaucoup ; il distribua tout son bien aux pauvres, et s'adonna à la prière et à la pénitence, pour racheter l'inhumanité et les désordres de ses jours passés.

Quant à Fanch Kerloho, après avoir rassuré sa femme, en lui faisant part de la bonne nouvelle, il retourna voir le brigand dans la forêt, comme il le lui avait promis. Le brigand lui dit :

— J'ai congédié mes camarades, car l'heure de la pénitence et de l'expiation est venue. Puisque vous avez pu aller en enfer et en revenir, peut-être ne m'est-il pas impossible aussi d'être sauvé. Aidez-moi, dans cette terrible épreuve, et que le cœur ne vous manque point. Écoutez-moi, et faites de point en point ce que je vais vous dire. Vous me briserez d'abord tous les membres, à coups de bâton, puis vous m'arracherez avec une

tenaille de maréchal-ferrant les ongles des mains et des pieds, un à un, puis vous m'arracherez encore les yeux ..

— Dieu ! que me dites-vous là ? s'écria Kerloho, saisi de frayeur.

— Je vous en prie, faites ce que je vous demande, et gardez-vous d'y faillir... Avez-vous donc oublié le siége vide que vous avez vu dans l'enfer, à la droite de votre ancien seigneur ?... Après m'avoir brisé les membres et arraché les yeux, ainsi que les ongles des mains et des pieds, vous me brûlerez sur ce bûcher, que j'ai construit moi-même à cet effet. Quand tout sera consumé, vous trouverez parmi les cendres un os calciné. Prenez cet os ; mettez-le dans le petit cercueil que voilà et que j'ai préparé également, puis déposez ce cercueil sur le mur du cimetière de l'église la plus voisine, et laissez-le là, pendant que vous assisterez à une messe que vous ferez dire à mon intention. Pendant cette messe, un combat se livrera autour du petit cercueil renfermant l'os, entre une colombe blanche et un corbeau noir. La colombe blanche fera tous ses efforts pour faire tomber le cercueil dans le cimetière en le battant à coups d'aile, et le corbeau travaillera à le rejeter du côté opposé, en dehors du cimetière. Si la colombe l'emporte, je serai sauvé ; mais si elle est vaincue, hélas ! j'irai en enfer occuper le siége

que vous savez, et il sera inutile de prier pour moi. Vous sentez-vous le courage de faire ce que je vous demande?

— Je ferai mon possible, répondit Kerloho, effrayé.

— C'est bien; laissez-moi faire une dernière prière, puis mettez-vous à la besogne, sans autre retard.

Le brigand s'étendit, la face contre terre, les bras en croix, pria quelque temps, puis il se releva et dit :

— Et maintenant, mon frère, mettez-vous à l'œuvre avec courage.

Alors Fanch Kerloho prit un grand bâton préparé à cet effet et commença par lui briser tous les membres; puis il lui arracha les yeux et les ongles... Plus d'une fois, il sentit son cœur faiblir; mais le martyr, qui supportait tout avec un courage inouï, lui disait alors :

— Courage, mon frère, et rappelez-vous le siége que vous avez vu dans l'enfer!

Et il se remettait à l'œuvre. Bref, quand le bûcher où il jeta le corps mutilé et tout sanglant fut entièrement consumé, il en remua les cendres, y trouva un os, comme on le lui avait dit, l'enferma dans un petit cercueil et le déposa sur le mur du cimetière; puis il entra dans l'église pour assister à la messe qu'il y fit célébrer par le rec-

teur de la paroisse. Quand la messe fut achevée, il sortit de l'église, tout inquiet et pressé de voir si c'était la colombe blanche ou le corbeau noir qui était resté vainqueur. O joie! c'était la colombe blanche, car le petit cercueil se trouvait à présent dans le cimetière. Il en rendit grâces à Dieu et se rendit aussitôt auprès du frère du brigand, l'ermite de la forêt, pour lui annoncer la bonne nouvelle. Contrairement à son attente, le vieillard en témoigna plus d'étonnement que de joie, et il dit même :

— Comment! mon frère le brigand est sauvé? lui qui a commis tous les crimes possibles!... Oh! pour lors, je suis bien sûr d'être sauvé aussi, moi; je regrette même de m'être donné tant de mal inutilement, puisqu'on peut être sauvé si facilement, et je ne serai pas si sot que de rester une heure de plus dans ce bois!

Il n'avait pas fini de parler, qu'un énorme fracas se fit entendre au ciel, et le tonnerre tomba sur lui et le tua raide!

Hélas! son âme n'alla pas au paradis, avec celle de son frère le brigand, car pendant que celui-ci était mort dans la pénitence, l'humilité et la contrition, lui se glorifiait et allait jusqu'à douter de la justice de Dieu.

Quant au fils du seigneur, quand il connut le sort des deux frères, le brigand et l'ermite, il se

retira dans la solitude, pour prier et faire pénitence, et il mourut comme meurent les saints.

(Conté par Barbe Tassel, de Plouaret, novembre 1873.)

Le dernier épisode de cette légende rappelle le fabliau : *L'Hermite qui s'accompaigna d'un ange,* dont on trouvera une version plus loin.

M. Sébillot m'écrit au sujet de ce conte :

« J'ai deux versions d'une partie de ce conte. Dans la première, intitulée : *Bénédicité*, que je publierai dans ma deuxième série de *Contes populaires*, un fermier va en enfer, porté par le diable, chercher le reçu de son maître, et il doit n'accepter aussi que le troisième ; mais le diable avait mis pour condition qu'il aurait pour lui « ce que le fermier ne savait pas qui était dans « sa maison. » C'était un fils qui, après diverses aventures, va chercher jusqu'en enfer quittance du pacte imprudent de son père. Dans le second récit, le fermier va en enfer, sans condition, en mettant le pied sur celui d'une personne qu'il rencontre le soir ; il ne doit aussi accepter que le troisième papier. Le conte finit quand il est rentré en possession de son reçu. »

Dans *Redgauntlet*, roman de W. Scott, Willie le voyageur raconte une légende écossaise d'un fermier qui n'a pas eu quittance et qui va la chercher, non en enfer, mais dans une maison où le conduit un inconnu et où il voit son ancien maître, qui lui donne un reçu.

Le frère brigand a son similaire dans le *Brigand Madey*, conte slave traduit par Chodzko.

IV

LE BRIGAND SAUVÉ AVANT L'ERMITE.

Il y avait une fois un ermite qui vivait dans un bois et qui y faisait rude pénitence. Son habitation était sous un grand rocher, et il passait presque tout son temps en prière. Il n'avait pour toute nourriture que des racines d'herbes et quelques fruits sauvages. De temps en temps, un chasseur qui passait lui donnait quelque morceau de pain; mais cela n'arrivait pas souvent. Il vivait ainsi séparé complètement du monde. Son bon ange venait tous les jours le visiter dans sa solitude.

Un jour qu'il n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures et qu'il n'avait pas de provisions, il voulut sortir pour aller chercher quelque chose dans le bois. Mais il pleuvait à torrent, de sorte que, ne pouvant sortir de dessous son rocher, il dit avec un peu d'humeur :

— Quel mauvais temps !

Et il lui fallut passer encore la journée sans manger. Mais, ce jour-là, son bon ange ne vint pas lui faire sa visite ordinaire, ni le lendemain non plus, de sorte qu'il en était très-inquiet, et il se disait en lui-même :

— Que signifie donc ceci ? Pourquoi mon bon ange ne vient-il plus me visiter ? Pourtant je ne crois pas avoir rien fait de mal, ni lui avoir donné lieu d'être mécontent de moi.

Huit jours se passèrent, et le bon ange n'était pas revenu. Le pauvre ermite en était inconsolable. Le neuvième jour, le bon ange vint enfin, et le solitaire lui dit :

— Mon Dieu, mon bon ange, voici le neuvième jour que vous n'êtes pas venu me voir ! Comme j'ai trouvé le temps long ! Qu'est-ce qui est donc cause que vous ne veniez plus ?

— Hélas ! je ne dois plus revenir ! répondit l'ange avec tristesse.

— Pourquoi donc, mon Dieu ?

— Parce que vous avez dit, un jour, que le temps était mauvais. Dieu fait le temps comme il lui plaît, et tout ce qu'il fait est bien fait ; il ne faut donc jamais trouver à redire à ce qu'il fait. Votre pénitence et votre peine en ce monde étaient sur le point de finir ; mais, à présent, le terme est reculé, et il vous faudra encore prier et souffrir. Donnez-moi votre bâton.

L'ermite donna son bâton à l'ange, et celui-ci le planta en terre et dit ensuite :

— Trois fois par jour, au lever du soleil, à midi et au coucher du soleil, il vous faudra arroser ce bâton, sec depuis bien longtemps, avec de

l'eau que vous apporterez dans votre bouche, de la rivière qui coule au bas du bois, à une lieue d'ici, et vous ne cesserez de l'arroser de la sorte que lorsque vous le verrez fleurir. Alors je reviendrai vous voir, et vous viendrez avec moi au ciel!

L'ange s'envola aussitôt, et le pauvre vieillard se mit à pleurer et à prier Dieu.

Il y avait déjà longtemps qu'il arrosait son bâton, comme le lui avait recommandé l'ange, et tous les jours il s'attendait à le voir fleurir, et il avait constamment les yeux sur lui. Un jour qu'il allait, selon son habitude, puiser de l'eau à la rivière, il rencontra un brigand fameux dans le pays et qui avait assassiné, violé, incendié, et fait tout le mal possible.

— Où allez-vous de la sorte, mon père l'ermite? lui demanda le brigand.

— Je vais chercher de l'eau à la rivière.

— Mais je ne vous vois point de vase; comment comptez-vous donc la rapporter?

— Dans ma bouche, pour arroser mon bâton de houx, coupé dans ce bois depuis plus de dix ans, et que je ne dois cesser d'arroser de cette façon que lorsqu'il viendra à fleurir.

— Vous plaisantez sans doute, mon bonhomme, ou vous avez perdu la tête.

— Hélas! je ne plaisante point : mon bon

ange m'a annoncé que ma pénitence et mes peines sur la terre ne finiront que lorsque je verrai fleurir mon bâton.

— Quels crimes si grands avez-vous donc commis pour être condamné à une pénitence si dure ?

— Hélas! un jour que je n'avais pas mangé depuis vingt-quatre heures, et que je voulais sortir de dessous mon rocher pour chercher quelque chose dans le bois, comme il pleuvait à torrent, je dis avec un peu d'humeur ces mots seulement : « Quel mauvais temps! » Et en parlant ainsi, j'offensai Dieu, parce que tout ce que Dieu fait est bien fait.

— Une pénitence si dure pour si peu de chose! s'écria le brigand; et moi donc, qui ai fait tout le mal et tous les crimes possibles, je ne pourrai jamais être sauvé, à ce compte-là!

— La bonté de Dieu est infinie, répondit l'ermite.

— Vous pensez, mon père, qu'elle est assez grande pour me pardonner encore?

— Elle est grande par dessus tout.

— Alors je veux faire aussi pénitence comme vous.

Et le brigand planta aussi son bâton en terre et commença de l'arroser, trois fois par jour, comme le vieil ermite, avec de l'eau qu'il rapportait dans

sa bouche de la rivière qui coulait à une lieue de là. Et il priait et jeûnait, et se macérait le corps, sans pitié.

Il y avait déjà longtemps qu'ils vivaient tous les deux de cette façon. Le vieil ermite s'attendait à voir fleurir son bâton bien avant celui du brigand, et comme il ne fleurissait pas assez vite, à son gré, il s'impatientait et murmurait parfois. Le brigand, au contraire, ne regardait pas son bâton, ne s'attendant pas à le voir fleurir de si tôt, et il priait constamment, les yeux et les mains levés vers le ciel.

Mais voilà que son bâton vint à fleurir, un jour, sans qu'il s'en aperçût, et il continuait toujours de l'arroser. Si bien que l'ermite lui dit :

— Regardez votre bâton : il a fleuri !

Mais il ne croyait pas, et il priait toujours, les yeux levés vers le ciel. Son bon ange descendit alors auprès de lui et lui dit :

— Venez, homme de foi, venez avec moi recevoir votre récompense dans le ciel !

Et ils montèrent tous les deux au ciel.

Le bâton du vieil ermite finit aussi par fleurir, mais plus tard, parce que son repentir et sa douleur n'étaient pas aussi sincères et aussi vifs que ceux du brigand.

C'est ainsi que l'on ne doit jamais désespérer de la clémence de Dieu, quelque grands et nom-

breux que soient les péchés et les crimes que l'on a commis.

(Conté par Marguerite Philippe.)

Cf. le *Brigand Madey*, dans : *Contes des paysans et des pâtres slaves*, de M. Alexandre Chodzko, et la *Sainte orpheline*, conte basque de Webster.

V

L'ERMITE ET LE VIEUX BRIGAND.

IL y avait une fois un vieil ermite, qui avait son ermitage dans une forêt. Il y avait bien longtemps qu'il était là, n'ayant d'autre société que celle des animaux du bois, qui étaient devenus ses amis et ses serviteurs, et qu'il dirigeait et gouvernait à sa volonté. Il avait la réputation d'être très-savant, et de connaître les vertus de toutes les plantes et de toutes les herbes. On disait même qu'il comprenait le langage des oiseaux.

Mais, s'il était savant, il était aussi très-orgueilleux. Il promettait à tous ceux qui assisteraient à sa mort qu'ils seraient sauvés et qu'ils iraient tout droit au paradis, comme lui. Il était très-vieux. Il tomba malade, et aussitôt la nouvelle s'en répan-

dit dans le pays, et l'on accourait de tous les côtés à son ermitage pour le voir mourir.

Un vieux brigand, qui avait commis tous les crimes possibles, fit comme tout le monde, tant il avait foi dans la parole du vieil ermite. Il avait si grand'peur d'arriver trop tard, et il se pressait tant, qu'il se cassa le cou en passant une barrière.

— C'est bien fait ! Que son âme s'en aille au diable ! disaient ceux qui passaient par là, en se rendant à l'ermitage. Et personne n'avait pitié de lui, ni ne songeait à dire une prière pour son âme.

L'ermite mourut, et tout le monde crut qu'il était devenu saint, dans le paradis. Mais voilà que, quelques jours après, il revint et demanda que l'on priât pour lui, car son âme était retenue dans les feux du purgatoire.

L'âme du brigand, au contraire, était allée tout droit au paradis, parce que sa foi était vive et son repentir sincère.

Ceci prouve, chrétiens, que l'orgueil est un vilain péché, très-désagréable à Dieu, et que la foi et le repentir obtiennent toujours grâce auprès de lui.

Cf. une légende basque de Webster, la *Sainte orpheline*.

VI

LE BRIGAND ET SON FILLEUL.

Il y avait une fois un sabotier qui demeurait sur la lisière d'un grand bois, et dont le travail suffisait à peine à le faire vivre, lui, sa femme et ses enfants. Il avait onze enfants, et tous en bas âge, le pauvre homme, et il lui en naquit encore un douzième. Presque tous ses voisins lui avaient nommé un enfant, et il ne savait où s'adresser, cette fois, pour trouver un parrain et une marraine pour son dernier né. Un matin, il mit sa veste des dimanches, prit son *penn-baz* de chêne, et, après avoir fait le signe de la croix, il se mit en route pour aller prier le seigneur du château voisin de vouloir bien nommer son dernier enfant. Il n'allait guère vite, car il craignait d'être mal reçu. Comme il cheminait ainsi, il rencontra un homme assez âgé, qu'il ne connaissait point, et qui lui demanda :

— Où allez-vous ainsi, mon brave homme ?

— Je vais chercher un parrain à mon dernier né, monseigneur.

— Avez-vous une marraine ?

— Oui, j'ai une marraine.

— Eh bien ! si vous le voulez bien, je serai le parrain de votre enfant.

— Je ne demande pas mieux, mon bon seigneur.

— Retournez à la maison, alors, et trouvez-vous demain avec l'enfant et la marraine dans l'église de votre paroisse ; je serai là à vous attendre.

— Merci, et la bénédiction de Dieu soit sur vous, mon bon seigneur.

Et le sabotier retourna à sa hutte, satisfait de sa rencontre.

Cet homme-là était le chef d'une bande de brigands, qui habitaient le bois et qui faisaient beaucoup de mal dans tout le pays ; mais il ne le connaissait pas.

Quand le sabotier rentra chez lui, sa femme lui demanda :

— Eh bien ! mon homme, avez-vous trouvé un parrain ?

— Oui, femme, j'en ai trouvé un.

— Comment, le seigneur daigne donc nous nommer aussi un enfant ?

— Je ne suis pas allé jusqu'au château, femme ; j'ai rencontré en mon chemin un homme bien mis, qui s'est offert de lui-même pour être le parrain de notre enfant.

— Et vous ne connaissez pas cet homme-là ?

— Non sûrement, je ne le connais pas.

— Et vous l'avez accepté pour aider à faire un chrétien de notre enfant? Et si c'est un méchant, mon pauvre homme, un brigand peut-être?

— Je ne le crois pas, femme; je croirais plutôt qu'il nous a été envoyé par Dieu.

— Je désire que ce soit vrai, mon Dieu!

Le lendemain, le père se rendit à l'église avec l'enfant et la marraine. Le parrain les attendait dans le cimetière. L'enfant fut baptisé et nommé François, et tout se passa pour le mieux. Au sortir de l'église, le parrain donna une poignée de pièces d'or au sabotier et lui dit qu'il irait voir son filleul dans un mois. Puis il s'en alla seul de son côté.

Le sabotier acheta au bourg du pain blanc, de la viande et du vin, et l'on fit, ce jour-là, dans sa hutte un dîner comme il n'y en avait eu depuis longtemps.

L'enfant mourut huit jours après, et il alla tout droit au paradis. Arrivé près de la porte, il s'y assit. Saint Pierre le vit et lui dit :

— Entrez, mon joli petit ange.

— Je n'entrerai pas, répondit l'enfant, si mon parrain ne vient pas avec moi.

— Qui est ton parrain, mon petit ami?

Et l'enfant dit qui était son parrain.

— Hélas, mon petit ange, reprit saint Pierre, ton parrain est un méchant homme, un chef de

brigands, et il ne viendra pas au paradis ; mais viens, toi ; entre vite.

— Je n'entrerai pas sans mon parrain, dit encore l'enfant.

Saint Pierre appela alors le bon Dieu, pour venir voir ce qui se passait. Le bon Dieu vint et dit à l'enfant :

— Viens, mon enfant, mon petit ange blanc ; viens avec moi dans ma maison, le paradis.

— Je n'irai pas, répondit l'enfant, si mon parrain ne vient pas avec moi.

— Hélas ! mon pauvre enfant, reprit le bon Dieu, tu ne sais pas ce que c'est que ton parrain. D'après ce que je vois, ton parrain est un méchant, un chef de brigands, et il a fait tout le mal et commis tous les crimes possibles : le paradis n'est pas fait pour de pareilles gens.

— Peu m'importe ce qu'est mon parrain et ce qu'il a fait ; c'est lui qui m'a assisté pour être fait chrétien, et je ne veux pas entrer au paradis sans lui.

— Tu es un bon petit enfant, lui dit le bon Dieu, et je ferai pour toi ce que je ne fais pas pour tout le monde. Prends cette burette ; porte-la à ton parrain, et dis-lui qu'il pourra entrer avec toi au paradis quand il l'aura remplie des larmes de ses yeux, des larmes de repentir et

de douleur. Tu le trouveras couché et dormant sur un rocher, dans le bois.

L'enfant prit la burette et se rendit auprès de son parrain. Il le trouva, comme le lui avait dit le bon Dieu, qui dormait sur un rocher, dans le bois. Il l'éveilla, lui présenta la burette, et lui rapporta les paroles de Dieu.

Quand le brigand apprit que le Dieu tout-puissant et miséricordieux daignait avoir pitié de lui, à la prière d'un enfant, il se mit à pleurer si abondamment qu'il remplit la burette de ses larmes en un instant, et son cœur se brisa de douleur, et il mourut sur la place.

Son âme monta alors au ciel avec celle de son filleul, et Dieu les reçut tous les deux dans son paradis.

Ceci montre clairement, chrétiens, qu'il est bon de tenir des enfants sur les fonts du baptême, car ils peuvent nous aider à aller au ciel.

(Conté par Katoïc ar Bêr, mendiante.)

VII

LE PETIT PATRE QUI ALLA PORTER UNE LETTRE AU PARADIS.

(PREMIÈRE VERSION.)

Il y avait une fois un petit pâtre (les petits pâtres sont tous de petits saints, dit-on) qui allait tous les jours garder ses moutons sur une grande lande. Pour se distraire et trouver le temps moins long, il chantait tout le long du jour des *soniou* et des cantiques, et les prières qu'il entendait chanter chaque dimanche, à la grand'messe, dans la vieille église de sa paroisse.

Un jour, comme il était à jouer et à chanter, selon son habitude, il vit venir à lui un vieil homme à la barbe longue et blanche, et qui avait fort bonne mine.

— Ton petit cœur est bien joyeux, mon enfant, lui dit le vieillard; que chantes-tu de la sorte ?

— Ma prière, répondit l'enfant.

— Cela est très-bien, mon enfant; mais voudrais-tu faire une commission pour moi ?

— Je ne puis pas délaisser mes moutons, car,

s'il en disparaissait quelqu'un, je serais bien grondé, ce soir, en rentrant à la maison.

— Tu peux être sans crainte à cet égard, mon enfant; je resterai à garder ton troupeau pendant ton absence.

— Alors, je veux bien faire votre commission, si je le puis, reprit l'enfant; qu'est-ce que c'est ?

— Aller porter cette lettre au bon Dieu.

Et en même temps le vieillard lui montrait une lettre.

— Oui, mais je ne sais pas où je trouverai le bon Dieu.

— Dans le paradis, mon enfant.

— Dans le paradis !... Mais j'ai entendu dire que nul ne peut aller au paradis avant d'être mort.

— Toi, tu pourras y aller avant de mourir, si tu veux.

— Alors, je ne demande pas mieux que d'y aller; mais par où est la route ?

— Tiens, prends d'abord le chemin étroit et montant que tu vois là-bas; — et il lui montrait le chemin du doigt. — La route est difficile, inégale, pierreuse et remplie d'orties, de ronces et d'épines; il y a aussi des vipères, des crapauds, des sourds, et toutes sortes de reptiles venimeux et hideux. Mais ne t'effraie pas pour les voir baver et les entendre siffler autour de toi; marche toujours

avec courage, et tu arriveras bientôt à une clôture de pierre, qui barre la route ; tu franchiras cette clôture. Mais ne regarde pas derrière toi avant de l'avoir franchie, quoi que tu puisses entendre, ou tu es perdu. Quand tu auras passé cette barrière, tu te trouveras au pied d'une haute montagne, et il te faudra gravir jusqu'au sommet de cette montagne, à travers les orties, les ronces et les épines, qui sont si fournies et si pressées, à sa base, qu'à peine si un lièvre pourrait y passer. Si tu peux arriver jusqu'au sommet de la montagne, tu verras là un beau château dont les murailles, toutes d'or et de pierres précieuses, t'éblouiront. Mais tu n'auras qu'à frapper à la porte de ce beau château, et aussitôt saint Pierre t'ouvrira, car c'est là le paradis. Tu présenteras ta lettre à un vieillard à barbe blanche et qui me ressemble, que tu verras là aussi, et il te dira ce qu'il te faudra faire ensuite. Dis-moi encore, es-tu bien décidé à entreprendre le voyage, à présent que tu sais que le chemin est difficile ?

— Oui, j'y suis bien décidé, et il n'est pas de travail ni de mal si durs que je ne sois prêt à les affronter, pour voir le paradis et le bon Dieu. Donnez-moi votre lettre.

Le jeune pâtre partit avec la lettre, après avoir fait le signe de la croix et en disant : A la grâce de Dieu ! et le vieillard resta auprès de son

troupeau. L'enfant était plein de courage. Il entra sans hésiter dans le chemin étroit et montant, plein de ronces, d'épines et de reptiles hideux et venimeux. Ses pieds et ses jambes furent bientôt tout en sang. Les reptiles sifflaient, menaçants, et sautillaient des deux côtés du chemin; et derrière lui il entendait un bruit épouvantable, comme si la mer en fureur était sur ses talons, près de l'engloutir. Malgré tout cela, il avançait toujours, sans détourner la tête. Mais, hélas! les forces commençaient à lui manquer, et il allait tomber à terre, quand, heureusement, il posa la main sur la clôture de pierre et la franchit avec beaucoup de peine. Quand il fut de l'autre côté, il jeta un regard derrière lui et vit le chemin rempli de feu et de démons, et de toutes sortes de monstres horribles, menaçants et grinçant des dents.

Il poursuivit sa route et, un moment après, il se trouva au pied de la montagne dont lui avait parlé le vieillard. Mais, hélas! les ronces et les épines étaient si nombreuses et si pressées en cet endroit qu'il se dit avec désespoir :

— Jamais je ne pourrai passer par là! J'essaierai pourtant, dussé-je y mourir!

Il réussit à passer, malgré tout. Mais il n'avait plus que quelques lambeaux de vêtements sur le corps; il était presque nu. Il commença néanmoins de gravir la montagne. Des petits enfants,

aussi nombreux et aussi serrés qu'une fourmilière, montaient aussi, et au moment d'atteindre le sommet, ils roulaient jusqu'au bas, ayant chacun à la main une poignée d'herbe arrachée. Puis aussitôt ils se remettaient à monter, et roulaient encore de nouveau, et aucun d'eux ne pouvait mettre le pied sur le sommet de la montagne. Cela étonnait fort le jeune pâtre, et il se disait :

— Que signifie donc ceci ? Est-ce que je vais rouler aussi jusqu'en bas, comme ces pauvres enfants, au moment d'atteindre le but ?

Avec beaucoup de peine, il parvint jusqu'au sommet de la montagne, et, comme il était fatigué et qu'il n'en pouvait plus, il s'assit, pour se reposer un peu, sur le gazon fleuri. Il sentit aussitôt ses forces renaître, comme par enchantement, et il se remit à marcher. Il vit bientôt un beau château tout resplendissant de lumière, au milieu d'une grande prairie pleine de belles fleurs parfumées et de jolis oiseaux, qui chantaient gaîment. Une haute muraille d'argent l'entourait. Dans cette muraille, il y avait une porte avec un marteau. Il frappa sur la porte avec le marteau, et elle s'ouvrit, et un grand vieillard à barbe longue et blanche lui demanda :

— Que demandez-vous, mon enfant ?

— Le bon Dieu, s'il vous plaît.

— Que lui voulez-vous, mon enfant ?

— On m'a chargé de lui apporter une lettre au paradis.

— Donnez-moi votre lettre, et je la lui remettrai.

— Excusez-moi, mais je voudrais la lui remettre moi-même.

— Ici, mon enfant, il n'entre pas de personnes en vie.

Et le portier du paradis se disposait à lui fermer sa porte au nez, quand le bon Dieu, qui était venu rendre visite à son vieil ami saint Pierre et causer avec lui dans sa loge, dit :

— Laisse entrer cet enfant, Pierre; je sais qui me l'envoie.

Et le jeune pâtre entra, et il remit la lettre au bon Dieu, en propres mains.

Celui-ci l'ouvrit, fit semblant de la lire, quoiqu'il sût bien ce qu'elle contenait, puis il dit :

— C'est bien, mon enfant; vous avez eu beaucoup de mal à venir jusqu'ici, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, j'ai eu du mal !

— Venez, que je vous fasse voir ma maison.

Et le bon Dieu lui fit voir de belles salles et de beaux jardins remplis de belles fleurs parfumées et d'oiseaux aux chants harmonieux, et d'anges blancs qui chantaient aussi en s'accompagnant sur des harpes d'or; il lui fit voir encore les vieux saints et les saintes de son pays de Basse-Bre-

tagne, couronnés de gloire ; et les apôtres et les prophètes, qui se promenaient, en devisant entre eux, au milieu de beaux parterres de fleurs, et sous les arbres chargés de fruits d'or et d'oiseaux chantants. Tous ils étaient joyeux et radieux de lumière, et l'enfant ne pouvait se rassasier de les contempler, si bien que le bon Dieu lui dit :

— Allons ! mon enfant, retournez, à présent, vers celui qui vous a envoyé ici avec une lettre pour moi ; je crains qu'il ne s'impatiente de vous attendre, car il y a cent ans que vous êtes parti de là-bas.

— Jésus, est-ce possible ? Cent ans ! Il me semble qu'il n'y a pas seulement une heure !

— Il y a cent ans, mon enfant.

Et lui présentant une lettre :

— Voici une lettre que vous remettrez au vieillard qui vous a envoyé vers moi, et, sans tarder, vous reviendrez me voir, et alors ce sera pour rester avec moi, à tout jamais.

L'enfant prit la lettre et partit à regret. Comme il descendait la montagne, il vit une multitude de gens de toute condition qui montaient, et tous paraissaient contents et heureux, et le remerciaient en passant. Il ne savait pas ce que cela signifiait, et il en était très-étonné. Il parvint, sans aucune peine, cette fois, auprès du vieillard, qui surveillait toujours son troupeau, et il lui remit la lettre.

— Te voilà donc de retour, mon enfant? lui dit le vieillard.

— Oui, grâce à Dieu, répondit l'enfant.

— Tu as été bien longtemps.

— Vous trouvez, mon père? Moi, je ne le trouve pas.

— Si, mon enfant, tu as été plus de cent ans. Mais, peu importe. As-tu vu le bon Dieu?

— Oui, vraiment, mon père, je l'ai vu, et il m'a même fait visiter son paradis, où j'ai vu de bien belles choses!

Et il essaya de raconter et de décrire une partie de ce qu'il avait vu. Puis il demanda au vieillard:

— Mais, dites-moi aussi, grand père, ce que signifient le feu que j'ai vu et le bruit épouvantable que j'ai entendu, derrière moi, en allant, dans le chemin étroit et difficile.

— C'est là, mon enfant, le purgatoire, et le feu, le bruit, les reptiles hideux et venimeux, c'étaient des artifices de l'esprit du mal cherchant à te faire revenir sur tes pas. Mais, grâce à Dieu, tu as triomphé de ses piéges.

— Et les pauvres petits enfants qui grimpaient avec moi sur la montagne et qui roulaient jusqu'au bas, au moment d'atteindre le sommet?

— Ce sont des enfants morts sans avoir été baptisés. Ils entendent les chants des anges, et ils voudraient aller aussi au paradis avec eux;

mais, hélas ! ils ne peuvent pas jouir de la vue de Dieu, parce qu'ils n'ont pas reçu l'eau du baptême. Ils ne souffrent pas pourtant.

— Et les gens de toute condition qui gravissaient la montagne quand j'en descendais, et qui me saluaient et me remerciaient en passant ?

— Ce sont de pauvres âmes que tu as délivrées du purgatoire, quand tu y as passé, pour les avoir seulement touchées, sous la forme des ronces et des épines qui te déchiraient le corps, et qui allaient au paradis.

— Oh ! oui, j'ai beaucoup souffert dans mon voyage; voyez, mon père, comme mes pieds, mes mains et tout mon corps sont couverts de sang et de plaies; mais rien que la vue du paradis m'a vite fait oublier tout cela.

— Hélas ! mon pauvre enfant, le chemin du paradis est étroit et difficile; mais puisque tu l'as déjà fait une fois, tu y repasseras, à présent, sans mal. Que ferais-tu, désormais, dans ce monde ? Tous tes parents sont morts depuis longtemps. Viens donc avec moi, car je suis ton père qui est au ciel !

Et le vieillard l'emmena avec lui au paradis, car ce vieillard-là était le bon Dieu lui-même !

(Conté par Catherine Le Bér, de Pluzunet, Côtes-du-Nord.)

VIII

CELUI QUI ALLA PORTER UNE LETTRE AU PARADIS.

(DEUXIÈME VERSION.)

Il y avait une fois un vieux seigneur riche et qui avait perdu sa femme, ses enfants et tous ses parents. Comme il était resté seul, il voulut voyager, pour essayer de se distraire de sa douleur. — J'emmènerai avec moi, se dit-il, un domestique, pour me tenir société, et je prendrai un enfant de douze à quinze ans, pauvre et sans parents, comme moi-même.

Il alla se promener sur une grande route et ne tarda pas à rencontrer un garçon d'une quinzaine d'années, tout déguenillé et à l'air misérable.

— Où vas-tu comme cela, mon garçon ? lui demanda-t-il.

— Chercher mon dîner, répondit l'enfant.

— Sais-tu lire ?

— Non.

— Et soutenir un mensonge ?

— Oh ! oui, cela tant que vous voudrez.

— C'est bien; veux-tu me suivre, comme domestique ?

— Je ne demande pas mieux.

— Comment t'appelles-tu ?

— Joll Kerdluz.

— Eh bien ! mon garçon, viens avec moi dîner au château, et puis nous verrons après.

Quelque temps après, le seigneur voulut aller à Paris, et il dit à Joll :

— Nous allons aller tous les deux à Paris, Joll. Moi, j'irai devant, et toi tu partiras un peu après et passeras par les mêmes endroits que moi. Je te donnerai de l'argent, et tu descendras partout dans les meilleurs hôtels, et mangeras à la même table que les voyageurs et les pensionnaires. Tu y entendras toutes sortes de conversations et de bons tours ; mais, quoi que tu entendes, dis toujours que tu auras vu plus fort que cela. Ce soir, je souperai et coucherai à l'hôtel du *Cheval-Blanc*, à Guingamp, et tu y souperas et coucheras toi-même, demain soir.

— C'est bien, maître, répondit Joll; je ferai comme vous venez de me dire.

Là-dessus, le seigneur part à cheval, arrive à Guingamp vers le soir, et descend à l'hôtel du *Cheval-Blanc*. Il y avait foire, ce jour-là, à Guingamp, et la table était bien garnie, à souper. Les conversations allaient leur train,

et l'on contait mainte merveille et maint bon tour.

— Bah ! dit le seigneur, tout cela n'est rien à côté de ce que j'ai vu, moi.

— Qu'avez-vous donc vu ? lui demanda quelqu'un.

— Ce matin, comme je venais à Guingamp, le soleil brillait, et le temps était superbe. Soudain, au moment où je passais au pied de la montagne de Bré, survint une obscurité telle que je ne voyais plus mon chemin. Je crus que c'était la fin du monde qui arrivait.

Tout le monde fut étonné, personne n'ayant rien remarqué de semblable à Guingamp ou aux environs, et on pensa que le seigneur plaisantait ou mentait.

Le lendemain matin, il partit pour Saint-Brieuc.

Le même jour, son domestique Joll se mettait aussi en route, sur un bon cheval, et le soir, il arrivait à l'hôtel du *Cheval-Blanc*, à Guingamp. A souper, comme la veille, on conta maint bon tour. Son maître lui avait fait la leçon, et ayant tout écouté en silence, il dit tout à coup :

— Bah ! tout cela n'est rien auprès de ce que j'ai vu, moi.

— Qu'avez-vous donc vu ? lui demanda-t-on.

— Ce matin, comme je venais à Guingamp,

arrivé près de la montagne de Bré, j'ai vu trois hommes munis de barres qui travaillaient à rouler un œuf énorme ; et ils étaient en bras de chemises, tout essoufflés et ruisselants de sueur.

— Quel mensonge ! dit quelqu'un.

— Ouvrez la porte toute grande ! dit un autre (1).

— Pour moi, dit l'hôtelier, je suis tout disposé à croire que ce que dit cet homme est vrai. Hier, nous avions à souper un voyageur qui nous dit qu'au moment où il passait au pied de la montagne de Bré, il survint tout d'un coup, en plein jour et par un beau soleil, une obscurité telle qu'il ne voyait pas son chemin. Cette obscurité devait être produite par l'oiseau qui a pondu cet œuf et dont les grandes ailes interceptaient les rayons du soleil.

Quand le seigneur arriva le soir à Saint-Brieuc, il descendit à l'hôtel des *Quatre-Fils-Aymon.*

Vers la fin du repas, revinrent les gais propos et les merveilles, les conteurs renchérissant les uns sur les autres.

— Bah ! dit alors le vieux seigneur, j'ai vu, moi, bien plus fort que tout cela.

(1) Quand quelqu'un est soupçonné d'avoir dit un gros mensonge, on a coutume de dire, si l'on est dans un appartement clos : Ouvrez la porte ou la fenêtre ! (pour laisser sortir le mensonge).

— Qu'avez-vous donc vu ? lui demanda-t-on.

— Ce matin, comme je passais au bord de l'étang de Chatelaudren, en venant ici, l'eau y bouillait comme dans une chaudière sur le feu.

— Il faut, alors, que cet étang soit au-dessus de l'enfer, dit quelqu'un.

Le lendemain matin, le seigneur alla plus loin, et son domestique arriva, vers le soir, à l'hôtel des *Quatre-Fils-Aymon*, et comme on causait encore à table de bons tours et de choses merveilleuses :

— Bah ! dit tout à coup Joll, j'ai vu, moi, bien plus fort que tout cela.

— Quoi donc ? lui demanda-t-on.

— Ce matin, comme je passais au bord de l'étang de Chatelaudren, en venant ici, j'ai vu quatre charrettes attelées chacune de quatre forts chevaux et qui charroyaient du poisson cuit de l'étang.

Et comme tout le monde se récriait :

— Cela doit être vrai, dit l'hôtelier, car, hier soir, nous avions ici un voyageur qui nous a assuré que, quand il passait au bord de l'étang de Chatelaudren, l'eau y bouillait comme dans une chaudière sur le feu.

Quand le vieux seigneur arriva à Paris, il alla tout droit au palais du roi. Le roi avait connu son père, et il lui fit bon accueil et l'invita à loger

dans son palais, et le reçut à sa table. Vers la fin du repas, ayant bu une goutte de vin de trop, peut-être, il dit au roi :

— Vous avez, certes, un beau palais, sire, et pourtant, le mien est encore plus beau. Les portes et les fenêtres en sont d'ivoire avec des plaques d'or jaune; la toiture est en argent blanc, et, au sommet de la plus haute tourelle, il y a un coq en cuivre doré qui bat des ailes et chante douze fois, pendant que midi sonne.

— Comment, insolent, lui dit le roi en colère, osez-vous vous moquer de moi de la sorte, dans mon palais et même à ma table? Jetez-moi cet homme en prison.

Et aussitôt, des valets se saisirent de lui et le conduisirent en prison.

Le lendemain, Joll Kerdluz arriva aussi à Paris et alla tout droit au palais du roi. Quand il eut dit qui il était, le roi donna l'ordre de le bien accueillir et de lui donner à manger. Puis il le fit venir dans son cabinet et lui demanda :

— Est-ce que votre maître possède un beau château ?

— Oui, certainement, sire, mon maître possède un beau château, et je n'en ai jamais vu d'aussi beau nulle part.

— Vraiment? Eh bien! faites-m'en un peu la description.

Et Joll, à qui l'on avait fait la leçon, répéta la description de son maître, et y ajouta d'autres merveilles.

— Il faut que ce château soit en effet bien beau, — se dit le roi en lui-même, — d'après ce que m'en dit cet homme, et j'ai eu tort d'en faire mettre le maître en prison.

Et il donna l'ordre de le faire sortir et de l'amener en sa présence.

— Vous avez, lui dit-il, un domestique qui n'est pas un sot.

— Vous avez raison, sire, car mon domestique n'a pas son pareil au monde. Demandez-lui de faire tout ce qu'il vous plaira, fût-ce de porter une lettre au paradis, et il le fera.

— Vous moquez-vous de moi ? dit le roi.

— Non, sire, je ne dis que la vérité, et vous pouvez l'éprouver.

— Eh bien ! c'est ce que je veux faire. Je vais écrire une lettre, qu'il devra porter au paradis, au bon Dieu lui-même, et s'il ne m'en rapporte pas la réponse, au bout d'un an et un jour, il n'y a que la mort pour lui et pour vous pareillement.

Et le roi écrivit une lettre, mit dessus l'adresse suivante : *A Monsieur le bon Dieu, dans son paradis,* et, la remettant à Joll, en la présence de son maître, il lui dit :

— Vous allez me porter cette lettre à son

adresse, et si vous ne me rapportez pas une réponse, dans un an et un jour, vous serez pendus tous les deux, votre maître et vous.

Voilà nos deux hommes bien embarrassés. Aller en paradis, vivant, et en revenir de même, quand il est si difficile, dit-on, d'y aller après sa mort !... Et puis, quel chemin prendre ?...

Après avoir longtemps délibéré entre eux, sans rien trouver, Joll, prenant enfin une décision, dit : A la grâce de Dieu ! et partit.

Nous laisserons maintenant son maître et le roi, pour le suivre dans son voyage.

Il va, il va, toujours devant lui. Quand il demande le chemin du paradis, on le prend pour un pauvre innocent ; d'autres le prennent pour un plaisant et l'injurient ou lui jettent des pierres. Déjà ses habits sont en lambeaux, et il n'a plus de chaussures, ni d'argent pour en acheter. Que faire ?

— Ma foi ! dit-il, je vais me bander les yeux ; peut-être arriverai-je plus facilement ainsi.

Et il se banda les yeux et se remit à marcher. Ceux qui le rencontraient s'étonnaient de le voir dans cet état par les chemins ; les enfants le suivaient en criant et en lui jetant des pierres. Il n'y faisait pas attention et allait toujours, sans se plaindre ni parler à personne.

Il y avait six mois qu'il marchait ainsi, nuit et jour, sans éprouver ni faim, ni soif, ni aucun

autre besoin, lorsqu'un jour, une voix douce et compatissante lui parla de cette façon :

— Où allez-vous ainsi, mon pauvre garçon ?

— Il est inutile que je vous le dise, répondit Joll ; vous ne pouvez rien pour moi.

— Peut-être ; dites-moi toujours.

— Eh bien ! — car je devine à votre voix que vous êtes bon et compatissant, — je vais vous dire ce que je n'ai encore dit à personne : le roi m'a donné l'ordre de porter une lettre de lui au bon Dieu, dans son paradis, et si, au bout d'un an et un jour, je n'ai accompli mon voyage et rapporté une réponse, je dois être pendu, et mon maître pareillement.

— Eh bien ! mon garçon, ôtez à présent le bandeau qui couvre vos yeux, et je vous conseillerai et vous mettrai sur le bon chemin. Vous approchez du terme de votre voyage ; vous êtes ici au pied du mont Calvaire.

Joll ôta son bandeau et vit un vieillard à barbe blanche et d'une mine très-avenante qui se promenait dans un jardin rempli de belles fleurs. Et ce vieillard lui parla de la sorte, en lui présentant une boule :

— Voici, mon enfant, une boule ; prenez-la, mettez-la par terre, et elle roulera d'elle-même ; suivez-la, et elle vous conduira jusqu'à mon frère, qui vous dira ce que vous devrez faire.

— Merci, grand père, dit Joll, en prenant la boule; mais, dites-moi, je vous prie, avant de me remettre en route, que signifie ce que je vois ici autour de moi? Je vois, en effet, trois pommiers, dont l'un porte de belles pommes mûres, un autre, des pommes à peine formées, et enfin un troisième, qui est tout couvert de fleurs.

— Quand vous repasserez par ici, mon enfant, en revenant du paradis, je vous expliquerai tout cela. Ma boule, comme je vous l'ai déjà dit, vous conduira; vous n'aurez qu'à la suivre. Vous arriverez bientôt près d'une croix où vous verrez un vieillard agenouillé et priant. C'est mon frère, qui, depuis cinq cents ans, est dans cette posture. Il reconnaîtra ma boule et vous recevra bien, et vous donnera des conseils que vous suivrez exactement.

— Merci, grand père, et que Dieu vous bénisse, dit Joll.

Et il posa sa boule à terre. Aussitôt elle commença à rouler, et lui de la suivre. Au bout de quelque temps, elle alla heurter contre les marches d'une croix de pierre.

— Salut à toi, boule de mon frère, — lui dit un vieil ermite qui y priait à genoux; — voici cent ans que je ne t'avais vue; qu'y a-t-il de nouveau?

Et apercevant alors Joll, il lui demanda :

— Où allez-vous, et en quoi puis-je vous être utile, mon enfant ? Parlez avec confiance, et soyez le bienvenu, puisque vous venez de la part de mon frère.

— J'ai une lettre à porter au paradis, mon père.

— C'est bien, mon fils ; vous n'en êtes plus bien loin ; mais, écoutez attentivement ce que je vais vous dire, et suivez mes conseils de point en point. Observez bien tout ce que vous verrez sur votre passage ; ne vous effrayez de rien, quoi que vous puissiez voir ou entendre, et surtout ne regardez jamais derrière vous, ou vous tomberez au fond du puits de l'enfer. Vous verrez des choses étranges et auxquelles vous ne comprendrez rien ; mais, quand je vous reverrai, au retour, je vous expliquerai tout. Il vous faudra gravir cette montagne escarpée que voilà devant vous. Avant d'arriver à la montagne, vous passerez par une prairie aride, brûlée par le soleil et où pas une herbe ne pousse, et pourtant, vous y verrez des vaches bien portantes et luisantes de graisse. Couchées sur le sable brûlant, elles vous regarderont passer, sans se déranger, et vous paraîtront contentes et heureuses.

Plus loin, vous passerez par une autre prairie à l'herbe grasse et haute et abondante, et pourtant, vous y verrez des vaches maigres, décharnées, maladives et tristes, et quand une d'elles veut

paître, toutes les autres se jettent dessus pour l'en empêcher.

Au sortir de cette prairie, vous vous trouverez dans une belle avenue de grands arbres, avec de belles fleurs parfumées, de beaux oiseaux chantants, et où des jeunes gens et des jeunes filles richement parés mangent et boivent, et dansent, et rient, et chantent gaîment. On vous priera de prendre part à leurs festins et à leurs ébats; de belles filles vous feront toutes sortes d'agaceries et d'avances; mais, ne les écoutez pas, et poursuivez votre route, sans vous arrêter, ou vous êtes perdu à tout jamais.

A l'autre extrémité de cette belle avenue, vous verrez un sentier étroit et montant, encombré de ronces et d'épines, et il vous faudra passer par là. Dans ce sentier pénible, mon fils, vous serez rudement éprouvé; je ne vous dirai pas toutes les choses effrayantes que vous y verrez ou entendrez; mais, quoi que vous voyiez ou entendiez, n'ayez pas peur, ne regardez pas derrière vous, et continuez d'avancer avec courage et résolution. Si vous parvenez à franchir heureusement ce terrible passage avec la haie de ronces et d'épines qui le termine, tout ira bien, et vous pourrez être sans inquiétude pour le reste du voyage. Au retour, quand vous repasserez par ici, je vous donnerai l'explication de tout ce que vous aurez

vu et entendu, sans y rien comprendre. Allez, à présent, à la grâce de Dieu, mon fils, et moi je resterai ici à prier pour que vous puissiez mener à bonne fin votre entreprise.

Joll remercie le vieillard et se remet en route. Il passe heureusement la prairie aux vaches grasses, puis celle aux vaches maigres, puis la belle avenue où l'on festoie et danse, et rit, et chante. Voici le sentier étroit, ardu, caillouteux. Il y entre avec résolution. Mais avec quel mal il avance! Bientôt il voit venir sur lui quelque chose comme une barrique de feu. C'est épouvantable !

— Hélas ! se dit-il, pour le coup, c'en est fait de moi !

Cependant, il ne recule pas ; il se tient ferme au milieu du sentier, et, au moment où il croyait qu'il allait être réduit en cendres, le feu passa par dessus sa tête, sans lui faire de mal.

Presque aussitôt, il entendit derrière lui un bruit épouvantable, comme si la mer en fureur était sur ses talons et allait l'engloutir. Ses cheveux se dressent d'effroi sur sa tête ; pourtant, il se tient ferme au milieu du sentier, sans regarder derrière lui, et il en est encore quitte pour la peur. Il arrive à l'extrémité du sentier et se trouve arrêté court par une haie d'épines et de ronces haute et très-serrée.

— Mon Dieu, dit-il, comment pourrai-je jamais franchir cette haie, fatigué et faible comme je le suis ? Il n'y a pas à dire, pourtant, il faut essayer, arrive que pourra.

Il franchit la haie avec beaucoup de mal et tombe de l'autre côté, dans une douve remplie de ronces et d'orties, où il s'évanouit, épuisé par le sang qu'il perdait. Au bout de quelque temps, il recouvre ses esprits, et son premier soin est de s'assurer s'il n'a pas perdu sa lettre. Il l'a encore ; il reprend courage et parvient à sortir de la douve, tout sanglant, nu ou peu s'en faut, et le corps tout déchiré. Il faisait pitié à voir.

Il arrive alors dans un lieu rempli de belles fleurs parfumées, de papillons et de petits oiseaux aux chants mélodieux. Une rivière claire et limpide le traverse. Il s'approche de la rivière, s'assoit sur une pierre et trempe ses pieds dans l'eau. Il se sent aussitôt soulagé et s'endort, et rêve qu'il est dans le paradis.

En s'éveillant, il fut étonné de sentir ses forces revenues et de voir ses blessures cicatrisées.

Devant lui était le mont Calvaire, et il y voyait notre Sauveur attaché à la croix, et le sang coulait encore de ses blessures. Il se lève pour poursuivre sa route. Arrivé au pied de la montagne, il voit une foule de petits enfants occupés à la

gravir. Ils étaient charmants, avec leurs robes blanches, et leurs cheveux blonds et bouclés. Ils montaient presque jusqu'au sommet; mais au moment d'y mettre le pied, ils roulaient jusqu'au bas, tenant à la main des poignées d'herbes arrachées, dans leur chute. Et ils recommençaient de monter, pour dégringoler encore.

Voyant venir un homme, ils coururent à lui, comme un essaim d'abeilles, en disant :

— Emmenez-moi avec vous ! emmenez-moi avec vous !

Il en prend trois, un sur chaque épaule et un autre qu'il tient par la main, et monte avec eux. Il n'avait plus qu'un pas ou deux à faire pour arriver au sommet, lorsqu'il dégringole aussi avec les enfants, jusqu'au pied de la montagne. Il recommence une seconde, puis une troisième fois, avec trois autres enfants, et n'est pas plus heureux. Voyant alors qu'il ne peut atteindre le sommet de la montagne avec des enfants, il essaie d'y arriver seul et y réussit facilement.

Il vit là un beau calvaire et s'agenouilla sur les marches de pierre pour prier. Notre Sauveur était toujours sur la croix ; il n'était pas encore mort, et le sang coulait de ses blessures et tombait sur la terre.

Après avoir prié et versé des larmes abondantes, Joll se leva pour aller plus loin. Il

remarqua non loin de là une belle habitation, comme un palais.

— C'est là sans doute le paradis, se dit-il.

Il s'avance et frappe à la porte. Un vieillard à longue barbe blanche, et portant suspendu à la ceinture un trousseau de clés, vient ouvrir et lui demande :

— Que demandez-vous, mon garçon ?

— Le paradis, et il me semble que j'y suis arrivé enfin, après tant de mal.

— C'est bien ici le paradis, en effet ; mais tout le monde n'y entre pas.

— Voici une lettre qu'on m'a donnée à porter au bon Dieu, dans son paradis.

— C'est bien ; donnez-la-moi, et asseyez-vous là sur un fauteuil, et je vais la remettre au bon Dieu et vous apporter la réponse, s'il y a lieu.

Et saint Pierre prit la lettre, pour la porter à son adresse. Joll s'assit dans un beau fauteuil et, apercevant des lunettes sur une petite table auprès, il les mit sur son nez, et vit alors des choses si belles, si belles, qu'il en fut tout émerveillé.

En voyant le vieux portier revenir, il ôta vite les lunettes, craignant d'être grondé.

— Ne craignez rien, mon enfant, lui dit saint Pierre ; voici déjà cinq cents ans que vous regardez avec mes lunettes.

— Jésus ! que dites-vous ? Je viens de les mettre sur mon nez.

— Oui, mon enfant, il y a cinq cents ans, et vous trouvez le temps court, à ce que je vois.

— Grand Dieu ! et moi qui devais être de retour de mon voyage, dans un an et un jour, sous peine de mort.

— N'ayez pas d'inquiétude à ce sujet ; venez, et je vais vous faire voir votre roi et votre maître aussi, qui sont ici depuis longtemps.

Et il le conduisit à la porte du paradis, qui était entrebaillée, et lui montra son roi et son maître, sur des siéges en or, couronnés de gloire et environnés d'une lumière éclatante. Au-dessus d'eux, Joll remarqua un autre siége plus beau, mais qui était vide.

— Pour qui est cet autre siége au-dessus d'eux, et qui brille comme le soleil ? demanda-t-il.

— Pour vous-même, mon fils, lui dit saint Pierre, et avant un an d'ici, vous viendrez vous y asseoir.

— Serait-ce vrai, mon Dieu ?

— Comme je vous le dis ; mais allons-nous en, à présent.

— Oh ! laissez-moi encore contempler mon siége.

— Voici cent ans que vous êtes à le regarder, et il me semble que c'est assez ; allons-nous en.

Voici la réponse du Père éternel à votre lettre. En arrivant dans votre pays, vous remettrez cette lettre au recteur de votre paroisse, qui vous donnera cent écus. Vous distribuerez tout cet argent aux pauvres, et quand vous aurez tout donné, jusqu'au dernier denier, vous mourrez sur la place et reviendrez ici occuper le beau siége que je vous ai fait voir, et vous resterez avec nous à tout jamais. Retournez donc dans votre pays : vous n'éprouverez plus aucune difficulté et ne rencontrerez sur votre passage que les deux vieillards qui vous ont aidé de leurs conseils, et qui vous donneront l'explication des choses extraordinaires que vous avez vues pendant votre voyage.

Joll prit alors congé de saint Pierre et se remit en route, pour retourner dans son pays. En passant par le mont Calvaire, il s'agenouilla encore devant la croix de notre Sauveur, pour l'adorer et le remercier. Au pied de la montagne, il retrouva le même vieillard en prière, et immobile comme une statue de pierre.

— Salut, mon père, lui dit-il.

— Te voilà donc de retour, mon enfant ; as-tu réussi dans ton entreprise ?

— Oui, grâce à Dieu et à vous-même, mon père.

— Tant mieux, mon enfant ; voici ma boule, qui te conduira jusqu'à mon frère, lequel te don-

nera l'explication de toutes les choses extraordinaires que tu as vues dans ton voyage.

Joll fit ses adieux au vieil ermite et se remit en route, suivant la boule, qui roulait devant lui.

Il arrive à l'autre vieillard, qui était dans son jardin, parmi ses fleurs, et assis sous un pommier.

— Salut, mon père, lui dit-il.

— C'est donc toi, mon fils? As-tu réussi dans ton voyage ?

— J'ai réussi, mon père, grâce à Dieu et à vos bons conseils. Mais donnez-moi, à présent, je vous prie, l'explication des choses extraordinaires que j'ai vues.

— Oui, mon fils; je vais t'expliquer tout ce qui t'a étonné, comme je te l'ai promis. Qu'as-tu vu d'abord, en allant, après avoir quitté mon frère ?

— J'ai d'abord vu des vaches et des bœufs gras et luisants, dans un lieu où il n'y avait que du sable aride et brûlant, et pas un brin d'herbe.

— Eh bien ! mon fils, ces vaches et ces bœufs gras, dans un lieu si désolé, représentent les pauvres, qui sont contents de leur sort sur la terre.

— Et les vaches et les bœufs maigres que j'ai vus, plus loin, dans un lieu où l'herbe était grasse et abondante, et qui se battaient constamment ?

— Ce sont là les riches, mon fils, que rien ne peut contenter et qui se font toujours la guerre pour posséder davantage.

— Et ceux que j'ai vus ensuite, dans une belle avenue, festoyant et dansant, et chantant gaîment ?

— Ce sont des démons, mon fils, qui voulaient, par l'attrait des plaisirs, te détourner de la bonne voie et te perdre comme eux.

— Et le sentier étroit, pierreux, ardu, rempli de ronces et d'épines, et où j'ai eu tant de mal ?

— C'est là le chemin du paradis.

— Et la barrique de feu qui m'a fait si grande peur ?

— C'étaient encore des démons essayant de te faire revenir sur tes pas.

— Et la haie d'épines, si fournie, où j'ai laissé mes vêtements et déchiré tout mon corps, et la douve remplie de ronces et d'orties, où je me suis évanoui ?

— Le purgatoire, mon fils. Les ronces, les épines et les orties qui t'ont piqué et brûlé, et que tu as arrosées de ton sang, sont autant d'âmes en peine que tu as délivrées et qui, en ce moment, prient pour toi dans le paradis, où tu iras bientôt les rejoindre, car tu as fait ton purgatoire.

— Et le beau jardin rempli de belles fleurs parfumées et de beaux oiseaux chantants, avec la

rivière où j'ai lavé mes blessures et trouvé tant de soulagement ?

— Là, mon fils, tu étais déjà dans le vestibule du paradis. Cette belle rivière était le Jourdain, dans lequel notre Sauveur se baigna souvent, quand il était sur la terre.

— Et les gentils petits enfants qui gravissaient la montagne et roulaient jusqu'à la plaine, au moment où ils allaient atteindre le sommet ?

— Ce sont les enfants morts sans baptême et qui ne peuvent jouir de la vue de Dieu. Ces pauvres enfants n'éprouvent aucune douleur, et leur seule punition est d'être privés de la vue de Dieu.

— Dites-moi, à présent, mon père, ce que signifient aussi les trois pommiers de votre jardin.

— Celui qui porte de belles pommes rouges représente l'homme dans la force de l'âge et de la santé ; celui qui porte des fruits à peine formés représente l'enfant qui vient de naître ; et celui qui est en fleurs représente le germe, dans le sein de la mère. A présent, mon fils, je te fais mes adieux ; nous nous reverrons dans le royaume de Dieu. Tu mourras avant un mois d'ici, et moi, au bout de sept mois, quand j'aurai achevé ma pénitence. Je sais tout cela. J'ai encore quelque chose à te dire : tu n'éprouveras ni peine ni souffrance d'aucun genre, jusqu'à ce que tu

mettes le pied sur le sol de ta paroisse; alors, tu sentiras le feu dans ta chair; mais souffre encore un peu avec résignation et courage. Garde-toi aussi de rougir de tes vêtements ou de ton corps, en quelque état que tu te trouves, à ton arrivée dans ton pays. Et maintenant, au revoir, dans le paradis de Dieu.

Joll se remit en route pour son pays. En mettant le pied sur le sol de sa paroisse, comme le lui avait prédit l'ermite, il souffrit dans tout son corps, comme si le feu consumait sa chair. Quand il arriva au bourg, c'était un dimanche, et la procession faisait le tour du cimetière. Il y prend place et ne reconnaît personne. Mais les fidèles s'effraient à son aspect et s'éloignent de lui. Il s'étonne et se regarde. Il aperçoit alors qu'il est tout nu, couvert de sang et de blessures, et réduit presque à l'état de squelette. Il entre dans l'église. Le recteur l'y suit. Joll lui donne la lettre qu'il apporte du paradis. Il la lit, puis s'écrie :

— Oh ! que vous êtes heureux, et que je voudrais être à votre place !

Il lui donne cent écus. Joll fait avertir tous les pauvres de la paroisse qu'il veut leur distribuer des aumônes. Ils s'assemblent autour de lui, dans le cimetière, et il leur distribue tout son argent. Au moment de donner la dernière pièce, il la montre au peuple et dit :

— Voici ma dernière pièce, et celui qui la recevra pourra dire qu'il aura ma vie entre ses mains, car aussitôt que je l'aurai donnée, je mourrai.

Il donna la pièce à une pauvre femme et expira à l'instant même.

Et l'on vit alors descendre du ciel quatre colombes blanches et quatre anges blancs, qui emportèrent son corps au paradis (1).

(Conté par Jean-Marie Guézennec, scieur de long, à Plouaret, janvier 1869.)

(1) M. le colonel Troude a publié dans son dictionnaire breton-français, au mot *Marvaill*, de la page 431 à la page 441, un conte breton recueilli par M. Milin, sous le titre de : *Le gars Laouik et le bon Dieu,* récit fort prolixe et qui a beaucoup de rapport avec le nôtre. En voici le résumé :

Une pauvre femme est restée veuve avec trois fils. Parvenu à l'âge de seize ans, l'aîné, nommé Paul, veut voyager. Il est pris dans un château, pour soigner un âne et le promener. Un jour, il entreprend une promenade plus longue que d'habitude, et son maître lui recommande de laisser aller l'âne à sa volonté et de ne jamais tirer sur sa bride, pour lui faire changer de direction ou revenir sur ses pas. Le voilà donc parti, monté sur sa bête. Il rencontre bientôt un vieux mendiant, qui lui demande un morceau de pain. Paul lui répond qu'il n'en a pas trop, et poursuit sa route. Il arrive à un bras de mer. L'âne entre résolument dans l'eau; mais Paul a peur de se noyer, et il tire sur la bride et revient au château. Le maître le renvoie aussitôt, parce qu'il a désobéi. Il revient chez sa mère et conte son aventure. Le second fils de la veuve, nommé Bastien, part à son tour, arrive dans le même château, y est aussi pris pour soigner l'âne, refuse un peu

de pain au même vieillard et est bientôt congédié, comme son aîné, et pour le même motif. Le dernier, nommé Laouik, veut aussi tenter l'aventure. Il partage son pain avec le vieux mendiant, laisse aller l'âne à l'eau, aussi loin qu'il veut et aborde à une terre où il voit des choses étranges : un homme qui avait un doigt dans le feu et ne pouvait l'en retirer, et poussait des cris épouvantables ; plus loin, un autre homme couché sur un lit de braise ardente, et souriant en regardant le ciel ; plus loin encore, dans une grande lande aride, il voit des vaches grasses et luisantes, et qui paraissaient heureuses ; puis, dans une prairie pleine d'herbe haute et grasse, d'autres vaches, maigres, décharnées et qui paraissent bien malheureuses ; plus loin, deux rochers placés des deux côtés de la route s'entrechoquent et se battent avec un tel acharnement, qu'il en jaillit des étincelles et des fragments de pierre qui s'en détachent. Il passe sans mal, mais non sans crainte, entre les deux rochers, et arrive à un pont étroit et glissant et sans parapets. Il franchit encore heureusement le pont et se trouve alors dans un bois ou un jardin délicieux, où les arbres étaient chargés de beaux fruits, et les oiseaux chantaient mélodieusement. Cependant, l'âne ne s'arrête pas et continue de marcher droit devant lui, et il se trouve devant une haie d'épines et de ronces, si fournie, qu'un roitelet n'aurait pu passer à travers. Heureusement que la haie s'entr'ouvre devant eux, et ils passent encore, sans mal. Alors, Laouik se trouve dans une belle prairie, devant une nappe blanche étendue sur l'herbe, et sur laquelle il voit toutes sortes de mets appétissants et de flacons de vins délicieux. L'âne s'arrête et se met à paître, ce que voyant Laouik, il descend et mange et boit à discrétion. Puis il remonte sur sa bête, et celle-ci revient tranquillement à la maison, en repassant par le même chemin. Laouik arrive au château et va saluer son maître.

— C'est fort bien, lui dit celui-ci, mais où as-tu été ?

— Ma foi ! maître, je n'en sais rien ; mais j'ai vu des choses bien étranges.

— Dis-moi ce que tu as vu, et je t'en donnerai l'explication.

Et Laouik raconta tout ce qu'il avait vu, et son maître lui dit :

— La mer que tu as traversée représente le monde, où chacun doit faire son chemin, à ses risques et périls ; l'homme qui n'avait qu'un doigt dans le feu et qui criait si fort, ne pouvant l'en retirer, allait en enfer ; il était condamné, et rien ne pouvait le sauver du feu éternel ; son bras, puis tout son corps, devaient passer à la suite de son doigt ; l'homme qui, couché sur un lit de braise ardente, souriait, les yeux fixés au ciel, était dans le purgatoire, d'où il voyait Dieu, et cette vue seule suffisait pour l'empêcher de souffrir. Les vaches grasses, dans le pré aride, et les vaches maigres, dans le pré rempli d'herbe grasse et haute, représentent les pauvres contents de leur sort, et les riches avides et insatiables. Les deux rochers qui s'entrechoquaient si violemment, des deux côtés de la route, sont deux frères qui se détestaient et se battaient constamment sur la terre. Le chemin étroit et difficile et le pont élevé et glissant représentent le chemin du paradis. La belle promenade que tu vis ensuite et la belle vallée où tu t'arrêtas pour manger et boire sont le vestibule du paradis, et la nourriture et le breuvage que tu y as trouvés sont la nourriture et le breuvage de vie, qui t'empêcheront de mourir, c'est-à-dire d'aller en enfer. Il y a aujourd'hui cent deux ans que tu es parti d'ici pour entreprendre ton voyage, bien qu'il te semble qu'il n'a pas duré plus de huit jours. Ta mère est, depuis longtemps déjà, dans le paradis, et, dans quelques jours, tu iras l'y rejoindre. Et le vieux mendiant que tu as trouvé sur ton chemin, et avec qui tu as partagé ton pain, tu ne m'en as rien dit. Eh bien ! ce vieillard, c'était moi-même.

Laouik reconnut alors que son maître n'était autre que le bon Dieu lui-même. Il mourut aussitôt, et deux anges blancs descendirent du ciel, où ils emportèrent son corps.

Dans un autre conte breton de ma collection *(Trégout-a-Baris)*, Jésus-Christ, voyageant en Basse-Bretagne avec saint

Pierre, recueillit un jour un enfant nouveau-né, qui avait été abandonné au bord d'un chemin. Il le fit baptiser, lui servit de parrain et le plaça en nourrice, dans une bonne ferme. Quand l'enfant eut dix-huit ans, il voulut voyager. Il se rend à Paris et est pris comme valet d'écurie, à la cour du roi. Il soigne si bien les chevaux qui lui sont confiés, qu'ils deviennent les plus beaux des écuries royales, ce qui lui vaut les bonnes grâces du monarque, mais aussi la jalousie des autres valets. Ceux-ci, pour se débarrasser de lui, imaginent de le faire envoyer par le roi vers le soleil, pour lui demander pourquoi il est rouge, le matin, quand il se lève. Il se met en route et rencontre bientôt une belle cavale blanche qui l'invite à monter sur son dos. Cette cavale fait mille lieues par jour. Il passe la nuit dans un premier château dont le seigneur, malade depuis longtemps, le prie de demander au soleil ce qu'il doit faire pour recouvrer la santé. Dans un second château, où il passe la seconde nuit, le seigneur le charge de demander au soleil pourquoi un poirier qu'il a dans son jardin porte des fleurs et des fruits tous les ans, mais d'un côté seulement, tandis que l'autre côté ne porte ni fleurs ni fruits.

Notre héros arrive alors à un bras de mer, et se sépare de sa cavale, qui l'attendra là jusqu'au retour. Un passeur le prend sur son bateau et le dépose sur la rive opposée, sans le charger d'adresser aucune question de sa part au soleil, ce qui doit être une lacune ou un oubli du conteur, car, dans une autre version bretonne, le batelier le prie de demander au soleil pourquoi on le retient depuis cinq cents ans sur son bateau, et ce qu'il doit faire pour être délivré.

— L'imbécile ! répond le soleil, il n'a qu'à donner la mèche pour allumer sa pipe au premier homme à qui il fera passer l'eau, et ne pas la lui reprendre de la main, et il sera délivré, et l'autre restera à sa place.

Trégout-a-Baris arrive enfin au palais du soleil, et lui adresse ses questions. Le soleil lui répond : 1° que s'il est rouge, le matin, quand il se lève, c'est parce que la princesse au château d'or a son château près de son palais, et que la réflexion de la

lumière sur son dôme et ses murailles d'or massif produit cet effet *; 2° le seigneur malade du premier château recouvrera la santé, dès qu'il aura fait tuer un crapaud qui est caché sous son lit. Dans une autre version, au lieu du seigneur malade, c'est la fille du roi qui, le jour de sa première communion, s'est trouvée indisposée et a vomi la sainte hostie, en arrivant dans sa chambre. Un crapaud l'a aussitôt avalée, puis il s'est retiré sous le lit de la princesse, où il se tient caché dans un trou. Il faut, pour que la princesse guérisse, qu'elle fasse extraire la sainte hostie du corps du crapaud et la mange de nouveau; 3° le poirier du second château ne porte de fleurs et de fruits que d'un seul côté, parce qu'il y a un serpent aux racines de l'arbre, du côté stérile, et une barrique d'argent de l'autre côté. Que l'on enlève le serpent et qu'on le tue, et le poirier portera des fleurs et des fruits des deux côtés.

Le héros s'en retourne et fait connaître les réponses qu'il rapporte. Mais il n'est pas au bout de ses épreuves, et il lui faut encore amener au roi la princesse au château d'or, puis le château lui-même, avec la clé, que la princesse a laissée tomber au fond de la mer, et enfin de l'eau de la vie, pour rajeunir le vieux monarque. Il réussit dans toutes ces épreuves, grâce à sa cavale blanche et à différents autres animaux. Au dénoûment, il épouse la princesse du château d'or, et sa cavale blanche devient une belle dame, qui n'est autre que la sainte Vierge elle-même envoyée par Jésus-Christ pour tirer son filleul d'embarras.

On voit que l'élément chrétien a été introduit après coup dans ce conte, et assez maladroitement, du reste. Dans un quatrième

* Dans un autre conte bas-breton : *La Princesse de Tronkolaine*, la réponse à la même question est celle-ci : — C'est que le château de la princesse de Tronkolaine est ici près, et elle est si belle, qu'il faut que je me montre dans tout mon éclat, pour n'être pas éclipsé par elle.

Voir : *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 1872, cinquième rapport sur une mission en Basse-Bretagne, pages 5 à 9.

conte bas-breton intitulé : *Le Prince blanc*, et où l'élément païen et l'élément chrétien sont aussi confondus, le héros va, non plus vers le soleil, mais vers le Père Éternel, pour lui adresser plusieurs questions du même genre que celles du conte précédent. Il arrive au pied du *mont Sinaï*, qu'il gravit péniblement. Plus loin, il rencontre, dans un chemin creux, deux arbres qui s'entrechoquent si violemment, que leur écorce vole en éclats, avec des fragments de bois. Les deux arbres s'arrêtent un moment, pour le laisser passer, mais à la condition qu'il demandera au Père Éternel et leur dira, au retour, pourquoi on les force ainsi à se battre continuellement, depuis six cents ans. Plus loin, c'est une vieille femme qui file, assise sur son rouet, barrant le passage, et elle refuse aussi de le laisser passer, s'il ne lui promet de savoir du Père Éternel pourquoi on la retient ainsi à filer, dans ce chemin, depuis huit cents ans. Plus loin encore, il arrive à un bras de mer, où il trouve un passeur qui refuse de le conduire sur la rive opposée, à moins qu'il ne veuille demander au Père Éternel pourquoi on le retient ainsi sur son bateau de passeur depuis neuf cents ans, et s'il a encore longtemps à y rester. Il promet, et le passeur lui fait alors passer la *Mer Rouge*.

Il gravit ensuite, péniblement, une haute montagne, au sommet de laquelle est une grande et belle plaine, où il voit un troupeau de petits agneaux bondissants et bêlants. Mais leurs bêlements ont quelque chose de triste. Il passe et rencontre, un peu plus loin, une chapelle dont la porte est fermée. Il frappe à la porte, et un vieillard vient lui ouvrir. C'est saint Pierre. Enfin, il arrive jusqu'au Père Éternel, lui adresse ses questions et en reçoit les réponses suivantes :

— Les petits agneaux aux bêlements tristes sont des enfants morts sans baptême. Le vieux passeur sur son bateau sera délivré quand il aura trouvé quelqu'un pour y prendre sa place ; mais il ne faut le lui dire qu'après avoir passé le bras de mer. La vieille fileuse sur son rouet a profané le repos du dimanche, et doit filer éternellement, jusqu'à ce qu'elle ait tué quelqu'un d'un coup de sa quenouille ou de son fuseau. Il ne faut le lui

dire aussi qu'après avoir passé. Les deux arbres qui se battent si cruellement sont deux frères ou deux époux qui se disputaient et se battaient constamment, quand ils vivaient sur la terre, et leur supplice ne doit finir que quand ils auront tué un homme en l'écrasant entre eux. Il ne faut le leur dire aussi qu'après avoir passé.

Le héros, en récompense des fatigues de son voyage, doit épouser une des trois filles du roi. Il demande l'aînée, qui lui est venue en aide et l'a mis à même de mener son entreprise à bonne fin. Mais le roi dit que les trois princesses seront mises dans une chambre obscure et que le héros devra y faire son choix. La princesse aînée mange du miel avant l'épreuve, et dit à son protégé qu'il la reconnaîtra facilement au bourdonnement d'une abeille qui voltigera autour de sa tête.

Dans la *Revue celtique*, vol. II, pages 289 et suivantes, j'ai publié, sous le titre général de : *La femme du Soleil*, quatre contes bretons où il est également question d'un voyage jusqu'au soleil. Le heros, pendant ce voyage, voit aussi plusieurs choses qui excitent son étonnement et dont il demande l'explication. Il semble ressortir de la comparaison de toutes ces versions que c'est bien au soleil que doivent être adressées les questions, et que le Père Éternel est une substitution arbitraire et relativement moderne.

L'épisode des vaches maigres, dans la prairie au pâturage abondant, et des vaches grasses, dans la plaine de sable aride, se retrouve dans : *L'homme aux dents rouges*, du recueil de M. Jean Bladé, *Contes populaires recueillis en Agenais*, page 52, 1874.

Le mythe des heures oubliées se retrouve aussi dans plusieurs contes bretons de ma collection.

Cf. aussi : *Musique du ciel*, conte irlandais, de Kennedy, traduit par M. Loys Brueyre, dans son important recueil : *Contes populaires de la Grande-Bretagne ;* la *Vieillesse d'Oisin*, conte du même recueil qui, tous deux, sont accompagnés de commentaires très-curieux.

— Voilà un troupeau de moutons que vous aurez à garder, tous les jours, jusqu'au coucher du soleil, et, au bout de l'année, si je suis content de vous, vous recevrez cent écus.

— Cela me convient, répondit François; ce n'est pas là une besogne bien difficile.

— Je dois vous dire encore, reprit le vieillard, que vous ne devez jamais mentir, car, au premier mensonge, je vous renverrais, sans le sou.

— C'est entendu, maître; mais où faut-il conduire les moutons ?

— Vous n'avez qu'à les laisser marcher devant vous et à les suivre; ils savent bien où ils doivent aller. Quand ils s'arrêteront, vous vous arrêterez aussi, et, au coucher du soleil, vous les ramènerez.

— C'est bien, maître, je ferai exactement comme vous dites, car je désire vous contenter.

Et les moutons sortirent alors de la cour, un grand bélier à la tête du troupeau, et François les suivant. Ils passèrent, tôt après, auprès d'une fontaine. Les moutons continuèrent de marcher, sans y faire attention. François, en voyant l'eau limpide et claire, se dit :

— Voilà de l'eau qui doit être bien bonne! Il faut que j'en boive, pour voir.

Et il en but, dans le creux de sa main, et la trouva, en effet, délicieuse. Puis il se remit à suivre ses moutons, qui allaient toujours. Peu

après, ils passèrent auprès d'une autre fontaine remplie de lait. Les moutons continuèrent de marcher, sans s'arrêter. Mais François s'arrêta, tout étonné, et s'écria :

— Tiens, une fontaine de lait! Jamais je n'avais vu pareille chose; il faut que j'en boive.

Et il en but, et puis il suivit encore son troupeau. Ils arrivèrent alors à une troisième fontaine, qui était de vin rouge. Les moutons continuèrent leur marche. Mais François s'arrêta encore et but à la fontaine de vin rouge, comme aux deux autres, et il en but tant même, qu'il se trouva ivre et s'endormit sur le gazon, auprès. Quand il se réveilla, le soleil se couchait, et il vit les moutons qui rentraient. Il ne savait où ils avaient été, et il les suivit encore. Quand il arriva dans la cour du château, le vieillard, qui l'attendait, lui dit :

— Vous voilà de retour ?

— Oui, maître, comme vous me l'aviez recommandé, au coucher du soleil.

— C'est bien! et qu'avez-vous vu d'extraordinaire ?

— Ma foi, j'ai vu d'abord une fontaine dont l'eau était bien limpide et bien claire.

— Et vous en avez bu ?

— Oui, j'en ai bu; j'avais soif.

— Qu'avez-vous vu ensuite ?

— Ensuite j'ai vu une autre fontaine, une fontaine de lait, ce que je n'avais jamais vu encore.

— Et vous en avez encore bu ?

— Oui, j'ai bu à celle-là aussi.

— Et après ?

— Après, j'ai vu une troisième fontaine, une fontaine de vin rouge, cette fois.

— Et vous en avez bu, comme des autres ?

— Non, je n'ai pas bu à celle-là.

— Vous y avez bu, et vous vous êtes enivré, et vous n'avez pas suivi plus loin votre troupeau. Vous êtes un mauvais berger, et vous avez menti. Vous vous rappelez nos conditions ? Vous pouvez donc vous en aller; je n'ai pas besoin de vous, et je ne vous dois rien.

Et il lui fallut partir, sans le sou. Il revint vers ses frères, dans un état fort piteux, et leur raconta ce qui lui était arrivé.

— Eh bien ! moi, je veux voyager aussi, — dit alors le second frère, qui s'appelait Yves, — et j'espère ne pas m'en retourner dans un aussi piteux état.

Et il partit, et ne fut pas plus heureux que son aîné. Il lui arriva absolument comme à celui-ci. Il rencontra le même vieillard, alla avec lui à son château, but aux trois fontaines, s'enivra à la fontaine de vin rouge, mentit et fut aussi renvoyé, sans le sou.

En le voyant revenir dans un aussi triste état que François, le cadet, qui avait nom Jean, voulut partir à son tour.

Il rencontra aussi le même vieillard que les deux autres et alla aussi avec lui à son château. Mais, le lendemain matin, il ne se leva pas avant que la cloche n'eût sonné, et, au moment de partir avec les moutons, le vieillard lui fit les mêmes recommandations qu'à ses deux frères. Il sortit alors du château et suivit le troupeau. Il arriva bientôt à la fontaine d'eau limpide et claire, et, en la voyant, il s'agenouilla et dit :

— Si cette fontaine était faite des larmes que répandit la sainte Vierge, quand son divin Fils mourut pour nous, sur la croix !...

Et il récita cinq *Pater* et cinq *Ave*, puis il se releva, et ses moutons, qui l'avaient attendu pendant qu'il priait, continuèrent de marcher.

Arrivé à la fontaine de lait, il dit :

— Si cette fontaine était faite du lait que fournit la mère de notre Sauveur pour nourrir son divin Fils !...

Et il s'agenouilla encore, et récita cinq *Pater* et cinq *Ave*, et les moutons s'arrêtèrent pendant qu'il priait, puis ils continuèrent leur route et arrivèrent à la fontaine de vin rouge. Jean s'agenouilla pour la troisième fois, en disant :

— Si cette fontaine était faite du sang que répandit notre divin Sauveur sur la croix !...

Et il récita encore cinq *Pater* et cinq *Ave*, puis les moutons, qui semblaient prier aussi, se remirent en marche, et il les suivit.

Ils arrivèrent alors à un grand château d'une forme étrange. La porte de la cour en était grande ouverte, et les moutons y entrèrent et se couchèrent sur le pavé. Jean entra aussi, à leur suite. Il fut étonné de ne voir aucune porte pour entrer dans le château, ni personne à qui parler.

Une échelle était appuyée contre la muraille d'une grosse tour. Il monta à cette échelle et regarda dans l'intérieur de la tour par la fenêtre du premier étage. Il vit une vaste salle remplie de feu et de flamme, et, au milieu du feu, une infinité d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition, torturés par des diables et des monstres affreux. Et c'était partout des cris et des imprécations épouvantables. Il recula d'effroi et d'horreur. Mais, comme il lui avait semblé reconnaître dans la fournaise ardente son père, sa mère et sa tante, il regarda de nouveau, et, s'étant assuré que c'était bien eux, il leur cria :

— N'est-il pas possible, mes pauvres parents, de vous retirer de là, à quelque prix que ce soit ?

— Hélas ! non, répondirent-ils, car nous sommes ici dans l'enfer !

Il monta alors plus haut, l'âme navrée de douleur, et regarda par une autre fenêtre placée au-dessus de la première. Et il vit une autre fournaise ardente, immense, et pleine aussi d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition; et là encore, il reconnut plusieurs personnes. Et tous ces malheureux tendaient vers lui des mains suppliantes et lui criaient :

— Ayez pitié de nous ! tirez-nous d'ici !...

— Et comment pourrais-je le faire, pauvres malheureux ?

— En priant Dieu et en faisant dure pénitence.

— Je prierai Dieu pour vous, et je ferai dure pénitence.

Et il monta plus haut encore, et, par une troisième fenêtre, il vit un jardin délicieux, rempli de belles fleurs aux suaves parfums, de chants, de musique et d'anges radieux. Il y vit aussi grand nombre de gens de tout âge et de toute condition, des évêques, des prêtres, des moines, des religieuses, des vieux solitaires, et beaucoup de gens du peuple, des paysans et des paysannes, des artisans, des mendiants, et tous étaient rayonnants de bonheur et chantaient les louanges de Dieu. Et au milieu de cette foule de bienheureux, il reconnut son maître, le vieillard à qui appartenaient les moutons. Il était là comme un roi au milieu de son peuple, et tous l'aimaient et chan-

taient ses louanges. Et le vieillard, l'ayant aperçu, le salua avec un sourire et lui dit de faire une demande, et qu'il la lui accorderait, quelle qu'elle pût être, parce qu'il était content de lui.

— Eh bien! maître, dit alors Jean, puisque vous avez cette bonté, je vous demande de vouloir bien mettre un terme aux souffrances de mon père, de ma mère et de ma tante, que j'ai vus, plus bas, dans un lieu dont la pensée seule fait frémir d'effroi et d'horreur!

— Hélas! mon pauvre enfant, cela ne se peut pas, car ils sont dans l'enfer, d'où l'on ne sort plus, une fois qu'on y est.

— Oh! mon bon maître, ne repoussez pas ma prière; exigez de moi, en échange, telle pénitence qu'il vous plaira, et, quelque dure qu'elle puisse être, j'aurai le courage de tout souffrir, pour délivrer mes pauvres parents, qui sont si malheureux!

— Eh bien! mon enfant, j'y consens, tant ta charité et ta foi sont grandes. Écoute donc à quel prix tu peux les délivrer : tu ceindras autour de ton corps nu une ceinture de fer garnie de clous dont les pointes aiguës, tournées en dedans, te déchireront la chair; je fermerai cette ceinture avec une petite clé d'or, que je jetterai ensuite au fond de la mer, et ta pénitence ne finira que lorsque tu retrouveras cette clé, pour ouvrir la

ceinture. Tu te retireras dans quelque bois, où tu vivras, comme tu pourras, de racines, d'herbes et de fruits sauvages. Vois si tu te sens le courage d'accomplir jusqu'au bout une telle épreuve.

— Oui, maître, je l'accomplirai, avec l'aide de Dieu !

Alors fut apportée une ceinture de fer garnie de clous aux pointes aiguës et tournées en dedans ; on la lui mit sur son corps nu, et on la ferma avec une petite clé d'or, qui fut ensuite jetée dans la mer. Puis, on lui dit de retourner dans son pays et de se retirer au fond d'un bois, pour accomplir sa pénitence.

Jean, après une marche longue et pénible, arriva auprès de ses frères, qui ne le reconnurent pas d'abord, tant il était maigre et décharné ! Deux ans s'étaient écoulés depuis le jour de son départ. Il leur raconta tout ce qui lui était arrivé et ce qu'il avait vu. François et Yves, en apprenant que leur père, leur mère et leur tante étaient damnés, dans l'enfer, mais que néanmoins le Seigneur voulait bien rendre leur délivrance possible, se vouèrent aussi à la pénitence, pour aider leur jeune frère dans la terrible épreuve qu'il avait acceptée. Leur vie n'avait pas été exemplaire jusque-là, et le récit de leur cadet les avait effrayés pour eux-mêmes. L'un d'eux se retira donc dans

le bois du Crannou, l'autre dans le bois du Fréau, et Jean établit son ermitage dans le bois de Huëlgoat.

Après plusieurs années de cette vie que pratiquaient seuls les saints des anciens temps, un jour que Jean était en prière, selon son ordinaire, il entendit une voix du ciel qui lui disait d'aller rejoindre ses deux frères, afin de se rendre avec eux dans la ville de Morlaix. Dieu le voulait ainsi.

Les trois frères ermites prirent ensemble la route de Morlaix, et, en les voyant passer sur les chemins, les habitants du pays s'effrayaient et se demandaient si ce n'étaient pas trois morts sortis de quelque cimetière. En arrivant dans la ville de Morlaix, comme ils passaient par le marché aux poissons, deux femmes s'y querellaient au sujet d'une petite clé d'or qui venait d'être trouvée dans le ventre d'un poisson, et à la possession de laquelle elles prétendaient toutes les deux. Il y avait un grand rassemblement autour d'elles.

— Rapportez-vous-en, dit quelqu'un, au jugement de ces trois saints hommes qui passent.

Les deux femmes y consentirent, et on pria les trois ermites de s'approcher. On leur expliqua le sujet de la querelle, et on leur présenta la clé d'or. Jean reconnut sur le champ la clé de sa ceinture. Il la prit, la mit dans la serrure, et l'ouvrit facilement.

Aussitôt il s'affaissa sur lui-même, et mourut sur la place. Et l'on vit alors deux anges blancs qui descendirent du ciel et l'emportèrent au paradis !

Quant aux deux autres, ils ne tardèrent pas à mourir aussi dans le couvent des capucins de Morlaix, et ils allèrent rejoindre leur frère, leur père, leur mère et leur tante, qui les attendaient dans le paradis de Dieu !

(Conté par Guillaume Le Goff, laboureur, au bourg de Braspartz (Finistère).

Les fontaines où il ne faut pas boire et dont l'eau fait dormir ont quelque analogie avec celles de l'*Homme aux dents rouges*, du recueil de M. Bladé : *Contes populaires recueillis en Agenais.*

La leçon morale qui ressort de ce conte, c'est la toute-puissance de la foi et de la pénitence. Cette morale était chère aux écrivains du moyen âge. C'est aussi celle de la légende de saint Grégoire le Grand, dont la fin ressemble à notre conte. En voici une analyse très-sommaire :

Grégoire, d'après cette légende, est le fruit de l'union incestueuse d'un frère et d'une sœur. La fatalité, qui le poursuit comme Œdipe, lui fait plus tard épouser sa propre mère, sans le savoir. Lorsqu'il découvre l'horrible vérité, il s'enfuit secrètement, vêtu de haillons. Il erre au hasard et arrive sur le bord de la mer. Il demande l'hospitalité à un pêcheur. Celui-ci le repousse grossièrement et plaisante sur son embonpoint, qu'il trouve étrange chez un mendiant. La femme du pêcheur intercède pour l'étranger, et on lui permet de passer la nuit dans la cabane, sur la paille. Pendant le repas, Grégoire ne veut accepter qu'un morceau de pain d'orge. Le pêcheur continue de railler son hôte. Il lui conseille de se faire ermite. Grégoire répond qu'il cherche

Le marquis se rendit au bois, et comme il était occupé à ramasser les menues branches mortes que le vent avait fait tomber des arbres, il vit tout à coup devant lui un beau seigneur inconnu qui lui parla de la sorte :

— Te voilà bien pauvre aujourd'hui, marquis de Tromelin, après avoir été un riche seigneur ! Eh bien ! si tu veux me promettre de me livrer, dans quinze ans d'ici, ce que ta femme porte en ce moment, tu n'auras plus besoin d'aller glaner du bois mort pour faire cuire ta bouillie d'avoine, car je te rendrai aussi riche que tu le fus jamais.

Le marquis, étonné, réfléchit quelque temps :

— Qu'est-ce donc que ma femme peut porter en ce moment ? se dit-il ; un peu de farine d'avoine, qu'elle est allée chercher au moulin ; je ne risque donc pas grande chose à dire oui.

Et il répondit au seigneur inconnu :

— Je le veux bien ; j'accepte le marché.

— Alors, signe ce papier avec ton sang.

Et il signa, et aussitôt l'inconnu partit en emportant le papier.

— Et l'argent que vous m'avez promis ? lui cria le marquis.

— Tu le trouveras en arrivant chez toi.

Le vieux marquis retourna à la maison, impatient de voir si la promesse de l'inconnu s'accomplirait. Hélas ! il ne se doutait pas du

malheur qui venait de lui arriver : sa femme était enceinte, et il avait vendu son enfant au diable, car cet inconnu était le diable lui-même !

Quand le marquis arriva chez lui, il trouva sa femme tout occupée à ramasser des pièces d'or qui, par la cheminée, tombaient, comme la grêle, sur la pierre du foyer. Il en tomba tant et tant, qu'ils devinrent en un moment riches comme auparavant, et ils rachetèrent leur vieux château et quittèrent leur pauvre chaumière pour aller l'habiter.

La marquise accoucha quelque temps après, et donna le jour à un fils, un enfant superbe. On le baptisa, en grande cérémonie.

L'enfant fut mis en nourrice, et il venait à ravir.

A l'âge de sept à huit ans, on l'envoya à l'école, et il apprenait tout ce qu'il voulait. Mais, à mesure qu'il avançait en âge, son père devenait plus triste tous les jours, et souvent il pleurait en regardant son fils. Quand l'enfant fut entré dans sa quinzième année, le marquis dit qu'il voulait l'embarquer sur un navire marchand, pour aller visiter des pays lointains. Mais sa mère dit que, n'ayant qu'un enfant, elle ne le laisserait pas s'aventurer sur la mer, de peur de le perdre. Et il fallut lui obéir.

Cependant le temps avançait ; les quinze ans

étaient sur le point d'être révolus, et la tristesse et l'inquiétude du marquis ne faisaient qu'augmenter. Un jour, qu'il se promenait sur la grande route avec son fils, ils rencontrèrent un marchand de pourceaux, qui allait à la foire.

— Voulez-vous prendre ce jeune garçon, pour lui apprendre votre métier? lui demanda le marquis.

— Je ne demande pas mieux; il a, ma foi, bonne mine.

— Eh bien! emmenez-le.

Et il livra son fils au marchand de pourceaux; mais, en lui faisant ses adieux, il lui glissa dans sa poche une bouteille remplie d'eau bénite.

Le vieux marquis alla ensuite se confesser au recteur de sa paroisse. Le recteur, en apprenant qu'il avait vendu son fils au diable pour de l'argent, ne voulut pas lui donner l'absolution. Il s'adressa successivement à tous les prêtres du pays; personne ne voulait l'absoudre, et il en était très-malheureux. Enfin, il se résolut à aller jusqu'au Pape, à Rome. Il y alla à pied, avec beaucoup de mal, se prosterna aux pieds du Saint-Père, et se confessa à lui. Mais le Pape aussi ne voulut pas l'absoudre et lui dit :

— J'ai un frère ermite qui habite une petite cabane, au milieu d'un bois, à cent lieues d'ici; allez le trouver, car il a plus de pouvoir que moi,

et peut-être vous donnera-t-il l'absolution. Voici une lettre pour lui.

Le marquis prit la lettre et se mit en route vers l'habitation du saint ermite.

— Bonjour, mon père ermite, lui dit-il en arrivant à l'ermitage.

— Bonjour, mon fils ; que puis-je faire pour vous ?

— Voici une lettre de la main de votre frère, notre Saint-Père le Pape, de Rome, qui m'envoie vers vous.

L'ermite prit la lettre, et après l'avoir lue :

— Vous avez commis un grand crime, mon pauvre homme, un crime effroyable !

— Hélas ! oui, mon père.

— N'importe, il ne faut jamais désespérer. Allez trouver le recteur du bourg le plus voisin ; confessez-vous à lui, et avouez tout, excepté votre plus grand péché, et il vous donnera l'absolution. Quand vous irez communier, n'avalez pas la sainte hostie, mais retirez-la de votre bouche, quand personne ne vous observera, et apportez-moi-la vite, dans votre mouchoir.

Il alla donc se confesser au recteur du bourg le plus voisin ; il reçut l'absolution, s'agenouilla à la table sainte et apporta l'hostie à l'ermite. Celui-ci la reçut avec respect et vénération, et dit au marquis :

— Je vais, à présent, vous faire une incision à la poitrine, y introduire la sainte hostie, entre chair et peau, puis je recoudrai la peau dessus.

Et il fit comme il l'avait dit, puis il ajouta :

— Voici, à présent, une lettre que vous porterez à un frère brigand que j'ai, et qui habite dans une forêt, à quatre-vingts lieues d'ici. Quand vous entrerez dans le bois, vous le verrez assis à une table, occupé à partager de l'or et de l'argent à ses camarades, qui seront debout autour de lui. Approchez-vous tout doucement par derrière, et faites en sorte de jeter la lettre sur la table avant qu'il vous ait aperçu. Si vous pouvez faire cela, tout ira bien; si, au contraire, vous ne le pouvez pas, malheur à vous! Mais, malgré tout, le diable viendra encore à bout de vous trouver, et il vous faudra aller dans l'enfer avec lui!

Le marquis prit la lettre des mains de l'ermite, puis il lui fit ses adieux et partit à la recherche du brigand. Après bien des fatigues, il arriva enfin à la forêt où il faisait son séjour. Parvenu dans la profondeur du bois, il vit une bande de voleurs debout autour d'une table, sous un vieux chêne; leur chef était au milieu d'eux, et leur partageait de l'or et de l'argent. Il s'approcha doucement, sur la pointe du pied, et parvint à jeter sa lettre sur la table, avant d'avoir été aperçu.

— Tiens! dit le chef, en apercevant la lettre, que signifie cette lettre?

Et il la prit, et l'ayant examinée :

— Une lettre de mon frère l'ermite! s'écria-t-il; voyons ce que dit mon frère l'ermite; il y a bien longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles!

Après avoir lu la lettre, il retourna la tête et vit le marquis.

— C'est vous, lui dit-il, qui m'avez apporté cette lettre?

— Oui, monseigneur, c'est moi.

— C'est bien; mais vous avez eu de la chance de n'avoir pas été aperçu avant d'avoir jeté la lettre sur la table! Vous devez, d'après ce que je vois, vous rendre dans l'enfer, et mon frère l'ermite vous a envoyé vers moi, pour que je vous en montre la route, car nous sommes, ici, sur la route de l'enfer, nous autres, et nous n'en sommes même pas loin. Tenez! vous n'avez qu'à suivre ce chemin que vous voyez là, et vous rencontrerez, sans tarder, quelqu'un qui vous conduira. Mais, puisque vous êtes si pressé d'y aller, regardez donc si vous n'y verrez pas aussi mon siége, car je dois avoir par là, quelque part, un beau siége!

Le marquis s'engagea dans le chemin que lui avait montré le brigand, et bientôt il rencontra

un beau seigneur, celui-là même qu'il avait vu, il y avait juste quinze ans, pendant qu'il ramassait du bois sec, dans les bois de Tromelin. Le seigneur lui dit :

— Comment, c'est donc toi, marquis de Tromelin ?

— Oui, sûrement, monseigneur, c'est moi.

— Et ton fils, où est-il ?

— Mon fils n'est pas venu.

— Alors, tu viendras avec moi à sa place ; le père ou le fils, peu m'importe, après tout.

— Soit ; j'irai avec vous.

— Allons ! marche devant alors, et plus vite que cela !

— Je suis fatigué de la route, et je ne puis aller plus vite.

— Voyons, pas tant de façons ; marche plus vite, te dis-je.

— J'ai les pieds écorchés, et je ne puis aller plus vite.

— Monte sur mon dos, alors.

— Je le veux bien.

Et il monta sur le dos du diable ; mais celui-ci le rejeta aussitôt à terre en disant :

— Qu'a-t-il donc sur lui ? Il me brûle plus que le feu de l'enfer ! Voyons, il faut que tu marches, il n'y a pas à dire !

— Je vous l'ai déjà dit, mes pieds sont tout

écorchés, et il m'est impossible de marcher; il faut me porter, ou me laisser ici.

Alors le diable alla chercher d'autres diables pour l'aider. Il revint avec une troupe de démons. Un d'eux prit le marquis sur son dos en disant :

— N'est-ce que cela ?

Mais il le rejeta aussitôt en criant :

— Aïe ! aïe !

Il en fut de même d'un troisième, puis d'un quatrième. Aucun ne pouvait le supporter sur son dos. C'était la sainte hostie, cousue sous la peau de la poitrine du marquis, qui les brûlait, bien plus que le feu de l'enfer (1). Alors ils le roulèrent, à coups de pieds, jusqu'à la porte de l'enfer, et l'y précipitèrent, la tête la première. On entendit aussitôt dans tout l'enfer des cris épouvantables ; tous les diables s'éloignaient du marquis, en criant :

— Faites sortir cette peste ! relancez-le sur la terre ! qu'il ne reste pas ici un instant de plus !

Mais nul ne s'approchait de lui ni n'osait le toucher pour le faire sortir. Et lui ne semblait souffrir en aucune façon, pour être au milieu des flammes.

(1) Le même épisode se retrouve dans le *Filleul de la sainte Vierge* du volume de contes bretons que j'ai publié, en 1870, chez Clairet, imprimeur à Quimperlé.

— Rendez-moi, dit-il alors, le papier que j'ai signé avec mon sang, et je m'en irai aussitôt.

— Rendez-lui son papier, vite, vite, et qu'il s'en aille ! cria le chef des diables.

Et on lui rendit le papier qu'il avait signé avec son sang, et par lequel il vendait l'âme de son fils.

— Va-t-en, à présent, va-t-en, vite, vite, et ne retourne pas ! lui criait-on de tous côtés.

Mais comme il ne se pressait pas de partir, et qu'il promenait ses regards autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose :

— Que te faut-il encore ? lui demanda-t-on.

— Je veux voir le siége préparé au frère du Pape, au grand brigand ; car il m'a dit qu'il en doit avoir un beau par ici, quelque part.

— Le voilà ! lui cria-t-on.

Et il vit un beau siége d'or, au milieu d'un feu si furieux, qu'il en détourna ses yeux d'horreur.

Alors le marquis s'en alla, emportant le contrat de la vente de son fils, et il revint vers le chef de brigands.

— Eh bien ! lui demanda celui-ci, as-tu vu mon siége là-bas ?

— Oui, je l'ai vu.

— Et comment est-il ?

— C'est un beau siége doré, placé au-dessus des autres, au milieu d'un feu furieux, et dont la vue seule remplit d'horreur !

— Vraiment ! Et penses-tu que je serai bien là ?

— Oh ! je vous en prie, renoncez à la vie que vous menez ; détournez-vous vers Dieu, et faites pénitence !

— Oui, il en serait grand temps, n'est-ce pas ?

Et le grand brigand devint triste et soucieux. Il retint le marquis à souper, passa la nuit à s'entretenir avec lui, et, le lendemain matin, il rassembla tous ses gens et leur parla ainsi :

— Camarades, voici assez longtemps, je pense, que nous menons une vie détestable et qui doit nous conduire tout droit en enfer ; pour moi, je veux en finir avec cette vie et faire pénitence, avant de mourir. Ceux d'entre vous qui voudraient m'imiter peuvent rester avec moi ; quant aux autres, je les invite à s'éloigner sur le champ, car je ne les reconnais plus.

Les brigands, étonnés d'une conversion si subite, s'éloignèrent tous en plaisantant et en maudissant leur chef ; le marquis de Tromelin, seul, resta auprès de lui. Le brigand lui dit alors :

— Allez chercher du gros sable pierreux, dans le ruisseau voisin, et répandez-le autour de cette grande table.

Le marquis apporta du gros sable et le répandit autour de la table. Alors le brigand fit cent fois, sans s'arrêter, le tour de cette table, sur ses

genoux nus. Le sang ruisselait autour de la table, et les os de ses genoux étaient à nu !

Alors il dit encore au marquis :

— A présent, prenez des tenailles, et arrachez-moi un ongle de pied et un ongle de main, à chaque demi-heure ; si je viens à m'évanouir, présentez-moi un verre de vin, pour me donner des forces.

Le marquis obéit. Quand il eut arraché tous les ongles, l'un après l'autre, le brigand lui dit encore :

— A présent, vous m'arracherez un membre par heure !

Et quand tous ses membres eurent été arrachés, l'un après l'autre :

— C'en est fait de moi, à présent, dit-il ; achevez-moi, puis construisez un bûcher, et brûlez-y mon corps et mes membres. Vous recueillerez les cendres, et vous les mettrez dans un cercueil que vous irez placer sur le mur du cimetière du bourg le plus voisin. Vous verrez alors arriver un corbeau noir et une colombe blanche, des deux points opposés de l'horizon. La colombe blanche essaiera, à coups d'ailes, de faire tomber le cercueil dans le cimetière, et le corbeau noir travaillera à le faire tomber du côté opposé. Si le corbeau noir l'emporte, ma pauvre âme, hélas ! ira dans l'enfer ; mais si la victoire

reste à la colombe blanche, alors mon âme sauvée s'envolera au paradis de Dieu !

Le combat dura longtemps, sur le mur du cimetière, entre le corbeau noir et la colombe blanche; plus d'une fois le cercueil menaça de tomber du mauvais côté; mais la colombe blanche était pleine de courage, et elle finit par l'emporter sur l'ennemi. L'âme du brigand était sauvée !

Le marquis de Tromelin, le cœur plein de joie, revint alors vers le vieil ermite.

— Eh bien ! mon fils, avez-vous réussi ? lui demanda celui-ci, dès qu'il l'aperçut.

— Oui, mon père, grâce à Dieu !

Et il lui raconta comment tout s'était passé.

— Que ma bénédiction et celle du Seigneur soient avec toi, puisque tu as sauvé l'âme de mon frère le brigand ! Va maintenant annoncer la bonne nouvelle à mon frère le Pape !

Et il fit ses adieux au saint ermite, et reprit la route de Rome.

Grande fut la joie du Saint-Père, en apprenant que le marquis avait réussi dans son redoutable voyage, et qu'il avait même sauvé l'âme de son frère le brigand. Il ouvrit alors la poitrine du marquis, en retira la sainte hostie et la lui donna ensuite à manger, et le bénit.

Le marquis reprit alors la route de son pays.

Il y avait dix ans qu'il en était parti, et personne ne s'y attendait plus à le revoir. Pendant son absence, son fils, qui n'était pas resté longtemps avec le marchand de pourceaux, était retourné à l'école, et avait étudié pour être prêtre. Le jour même où son père arrivait dans le pays, il devait dire sa première messe, et, à cette occasion, il y avait un grand repas au manoir de Tromelin. Le vieux marquis, instruit de tout cela, se déguisa en mendiant et alla à la cuisine demander l'aumône. Personne ne le reconnaissait. Sa femme, qui se trouvait là, lui dit :

— Oui, mon ami, pauvre de Dieu, vous aurez à manger votre content; depuis que j'ai perdu mon mari, je n'ai jamais refusé un pauvre.

— Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, ma bonne dame ! Vous célébrez aujourd'hui une grande fête, il me semble ?

— Oui ! mon fils doit dire sa première messe aujourd'hui même, et nous en sommes tous heureux. Ah ! plût à Dieu que son père vécût encore, pour avoir sa part de notre joie et de notre bonheur !

— Ayez confiance en la bonté de Dieu, ma bonne dame ; peut-être vit-il encore.

— Ah ! si cela pouvait être ! mais, hélas !...

La dame lui fit donner des vêtements, pour s'habiller proprement (c'étaient ses propres habits),

et le fit aussi asseoir à la table du festin, avec les parents et les amis.

Le jeune prêtre regardait le mendiant, et il ne savait pourquoi son sang se réchauffait, et il se sentait attiré vers lui.

Le repas fini, le mendiant pria le jeune prêtre de le confesser sur le champ. Ils se rendirent à l'église, qui était tout auprès. Le père se donna alors à connaître à son fils. Celui-ci courut aussitôt porter la bonne nouvelle à sa mère :

— Mon père ! mon père ! Le mendiant est mon père ! lui cria-t-il.

— Serait-il possible, mon Dieu !

Et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et leur joie et leur bonheur furent si grands de se retrouver réunis, qu'ils en moururent tous les trois sur la place.

— La bénédiction de Dieu soit sur leurs âmes ! dirent les assistants (1).

(Conté par Barba Tassel, Plouaret, janvier 1869.)

(1) *Bennoz Doue war ho ineou !*

XI

LE PAPE INNOCENT (1)

Il faut que vous sachiez comment une fois il y avait un roi et une reine de France qui n'avaient jamais eu d'enfant, ce dont ils étaient très-affligés. Enfin, à force de prier Dieu et ses saints, la reine se trouva enceinte. Elle donna le jour à un fils, un enfant magnifique, et les voilà, à présent, aussi heureux qu'ils étaient malheureux auparavant. On baptisa le jeune prince avec solennité, et on lui chercha une nourrice, qui vint habiter le palais.

Beaucoup de nourrices ont la mauvaise habitude de ne pas faire le signe de la croix sur leurs nourrissons, quand elles les couchent dans leurs ber-

(1) L'association de ces deux mots : *pape* et *innocent*, paraît singulière à nos paysans bretons qui, ordinairement, attachent au dernier la signification de pauvre d'esprit et même d'idiot. Il y a une intention satirique dans le titre de cette légende. On en peut lire une autre version fort curieuse, avec des commentaires savants de M. Reinhold Kœhler, dans le conte de : *Christic, qui devient pape à Rome*, col. 300 et suivantes de *Melusine*, cet excellent recueil de traditions populaires, dû à l'initiative et à la direction de MM. Henri Gaidoz et Eugene Rolland.

ceaux, et rien n'est plus mauvais. Ainsi fit un jour la nourrice du jeune prince, et le démon, qui veille et guette toujours les occasions, profita de cet oubli pour enlever l'enfant, le transporter en Allemagne et le déposer dans un nid de pie, au sommet d'un orme, dans le jardin d'un archevêque. Puis il mit à sa place, dans le berceau, un des siens, noir, sale, horrible à voir, un véritable monstre !

Tout ceci s'était fait sans bruit, et le lendemain matin, la nourrice, en trouvant dans le berceau royal cet être si laid, si criard et noir comme Lucifer, poussa un cri d'horreur et s'évanouit. On accourut au bruit. Hélas ! le mal était fait, et c'était trop tard ! Et voilà le roi et la reine désolés et plus malheureux encore que devant. Ils se résignèrent pourtant, puisque c'était la volonté de Dieu, et donnèrent des ordres pour que le petit monstre fût traité comme leur enfant. Mais celui-ci maltraitait ses nourrices, les épuisait, puis les tuait, en suçant leur sang. Chaque semaine, il fallait lui en fournir une nouvelle, et il ne voulait pas entendre parler de le sevrer. A l'âge de dix ans, il tétait encore. Cependant le peuple se plaignit, et le roi donna l'ordre de ne plus lui fournir de nourrices. Il poussa alors des cris affreux et se démena comme un véritable démon qu'il était. Il demanda qu'on lui fournît

une nourrice par mois, puis une tous les deux mois, puis tous les six mois ; mais ce fut en vain.

— Qu'on m'en donne au moins une par an, s'écria-t-il alors, où je mettrai toute la ville à feu et à sang !

Le roi, effrayé, promit de lui en donner une par an, et il le relégua dans une petite maison qu'il lui fit bâtir exprès, au milieu d'une grande lande, à quelque distance de la ville.

Mais laissons ce démon incarné dans sa petite maison, au milieu de la grande lande, et occupons-nous, à présent, du véritable fils du roi qui, comme nous l'avons déjà dit, avait été transporté dans un nid de pie, dans le jardin d'un archevêque d'Allemagne.

Un matin, le jardinier de l'archevêque, en travaillant dans le jardin, fut bien étonné d'entendre des cris, comme des vagissements d'un enfant nouveau-né. Il chercha autour de soi, parmi les arbrisseaux et les fleurs, et ne trouva rien. Il prêta une oreille plus attentive, et il lui sembla que les cris provenaient d'un nid de pie qui était au sommet d'un orme, dans un coin du jardin.

— C'est bien étrange ! se dit-il ; quelque chatte qui aura, sans doute, déposé sa couvée dans ce nid de pie. Il faut que je m'en assure.

Et il grimpa sur l'arbre, monta jusqu'au nid,

et son étonnement fut grand, vous pouvez m'en croire, d'y trouver un petit enfant nouvellement né et beau comme le jour. Il le descendit avec toutes les précautions possibles, et s'empressa de l'aller montrer à l'archevêque son maître, qui ne fut pas moins étonné.

— C'est Dieu, dit-il, qui me l'envoie. Je veux l'élever et l'instruire, comme s'il était mon propre fils.

Et on chercha dans les environs une bonne nourrice pour l'enfant, et on lui recommanda d'en avoir tous les soins possibles. Il venait à merveille, et le vieil archevêque en était tout heureux. Il allait le voir tous les jours chez la nourrice. Quand il eut cinq ans, il dit :

— A présent, l'enfant viendra demeurer avec moi, dans ma maison, pour que je m'occupe de son éducation et de son instruction.

La nourrice ne voulait pas s'en séparer, car elle l'aimait beaucoup ; mais force lui fut d'obéir.

L'enfant s'appelait Innocent. On l'avait nommé ainsi parce que le jardinier, en le présentant à l'archevêque, avait dit :

— Voici le pauvre innocent que j'ai trouvé dans un nid de pie, au sommet d'un des ormes du jardin.

— Innocent, en effet, répondit le prélat, et je veux que tel soit son nom.

nouvelle nourrice, car il vomit du feu, comme un véritable démon, et tout est aride et brûlé autour de lui.

— Peu m'importe ! je veux le voir, sans autre délai. Je désire même que vous m'accompagniez ; ne craignez rien, car je vous assure qu'il sera bien piteux et bien tranquille quand il me verra venir.

Le roi et la reine se décidèrent, quoique avec peine et comme poussés par un sentiment mystérieux, à accompagner Innocent dans sa visite. Quand ils entrèrent dans la lande, ils furent bien surpris de voir que l'habitant de la petite maison ne mettait pas la tête à la fenêtre et ne lançait pas de feu, selon son habitude. Ils arrivèrent jusqu'à la porte de son habitation, sans avoir rien vu ni entendu qui fût de nature à leur inspirer quelque crainte.

— Entrez devant, dit le roi à Innocent.

— Non, vous êtes son père, et c'est à vous qu'il convient d'entrer le premier, car s'il obéit à quelqu'un, ce doit être à vous.

— Je n'ose pas, j'ai peur....

— Entrez, vous dis-je, et ne craignez rien ; je réponds qu'il ne vous arrivera pas de mal.

Et le roi entra devant en tremblant, et Innocent et la reine le suivirent. Ils aperçurent l'hôte de la petite maison accroupi au coin du foyer, tout

honteux, tout tremblant et se faisant aussi petit qu'il pouvait.

— Ah ! Satan, me reconnais-tu ? lui dit Innocent. Comme te voilà honteux et tremblant ! Tu as donc peur de moi ? Tu as raison, car tu as pris ma place. Allons ! déguerpis, et vite !

Et aussitôt il partit par la cheminée, sous la forme d'un éclair.

— Eh bien ! mon père, dit Innocent, en se tournant vers le roi, ne vous l'avais-je pas dit ?

— Votre père, dites-vous ? Ah ! je voudrais bien l'être ; ne vous moquez pas d'un malheureux, car je suis bien malheureux !

— Oui, vous êtes mon père ; et vous, dit-il en se retournant vers la reine, vous êtes ma mère !

Et il se jeta dans leurs bras et les couvrit de baisers. Puis il leur conta tout, et la substitution opérée dans le berceau, et son séjour chez un archevêque allemand, et les grâces toutes spéciales qu'il avait reçues de Dieu.

Le roi et la reine pleuraient de joie et de bonheur. Ils firent publier par tout le royaume que leur fils était retrouvé, et, pendant quinze jours, il y eut au palais des festins publics, où le pauvre était aussi bien reçu et aussi bien traité que le riche, ce qui ne se voit pas tous les jours.

Cependant, Innocent, qui n'aimait pas les fêtes, les cérémonies, l'étiquette et toutes les intrigues

de la cour, allait, dès qu'il pouvait s'échapper, se promener dans un bois voisin. Il y fit la rencontre d'un vieux charbonnier dont la conversation lui plut beaucoup. Tous les jours, il se dérobait, pour aller causer avec ce sage dont la science n'avait pas été apprise dans les livres, si bien que les princes, les princesses, les courtisans s'en plaignirent au roi, lui représentant qu'il n'était pas convenable que le jeune prince dédaignât ainsi leur société pour celle d'un charbonnier !

Le vieux roi fit des représentations à son fils. Celui-ci répondit que ce charbonnier n'était pas un homme ordinaire ; que c'était un vrai sage, et que sa conversation lui était plus profitable que celle des princes et des courtisans ; — et il continua de le fréquenter et de se plaire dans sa société.

Le roi, obsédé par les mêmes gens, réprimanda de nouveau son fils, et avec vivacité, cette fois. Le prince ne voulut rien changer à ses habitudes, si bien que le vieillard s'emporta outre mesure et lui ordonna formellement de ne plus voir le charbonnier, le menaçant, en cas de désobéissance, de le faire écarteler à quatre chevaux.

— Bah ! mon père, répondit-il avec calme, vous avez bien tort de vous mettre tant en colère pour si peu de chose. Mais rappelez-vous bien que, loin

que vous puissiez me faire aucun mal, il viendra un jour où vous serez heureux de me verser de l'eau pour me laver les mains, et vous, ma mère, vous serez heureuse de me présenter une serviette pour les essuyer !

Ces paroles rendirent le vieux roi furieux.

— Parler de la sorte à son père et à sa mère ! s'écria-t-il ; demain matin, à dix heures, il sera écartelé à quatre chevaux, devant tous les gens de la cour !

Sa mère aussi était outrée de colère. Cependant, ce supplice lui déplaisait. Elle alla elle-même trouver le vieux charbonnier, dans le bois, et lui promit une forte somme d'argent, s'il voulait s'engager à précipiter le prince dans sa fournaise, le lendemain matin, quand il viendrait le voir, selon son habitude.

Le charbonnier promit; mais il était bien résolu de n'en rien faire.

Le lendemain matin, quand le prince alla au bois, à son ordinaire, il trouva le vieux charbonnier tout triste et tout soucieux. Il lui en demanda la raison. Le charbonnier lui conta la visite de sa mère et sa demande.

— Je le savais, lui répondit Innocent, tranquillement. Quand ma mère viendra s'informer si la chose est faite, vous lui répondrez affirmativement, et vous recevrez la récompense promise.

Quant à moi, je vous fais à présent mes adieux; je vais voyager au loin, et d'ici à longtemps personne ne saura ce que je serai devenu.

En ce temps-là, le pape venait de mourir, à Rome, et on avait fait publier, par toute la terre, qu'on allait lui donner un successeur; le jour de l'élection était fixé. Alors, paraît-il, les choses ne se passaient pas comme aujourd'hui, où tout se fait, dit-on, par protection et par faveur. Alors, c'était la volonté de Dieu qui se manifestait par des signes visibles et que l'on suivait toujours.

Innocent, ayant entendu parler des grandes solennités qui devaient avoir lieu pour l'élection du nouveau pape, voulut aller à Rome, comme tout le monde.

On ne rencontrait partout, sur les chemins, qu'évêques, moines et prêtres qui se dirigeaient vers Rome, et chacun nourrissait dans son cœur un secret espoir. Comme Innocent allait seul, à pied, il rencontra sur la route un vieux moine accompagné d'un jeune moine, et qui étaient aussi à pied. D'autres passaient, les uns à cheval, les autres en beaux carrosses, et semblaient narguer les piétons. Il aborda les deux moines, les salua gracieusement et leur dit :

— Bonjour, mes pères, et Dieu vous assiste !

Où allez-vous comme cela, s'il n'y a pas d'indiscrétion à le demander ?

— Nous allons à Rome, mon enfant, répondit le plus âgé.

— Moi aussi, je voudrais aller à Rome ; mais je ne connais pas le chemin, et si vous vouliez me permettre de vous accompagner, je vous en serais bien obligé.

— Très-volontiers, mon enfant, dit le vieillard.

— Vous avez tort, dit alors le jeune moine, d'accueillir si facilement, comme compagnon de voyage, un homme que vous rencontrez sur les grands chemins et que vous ne connaissez en aucune façon ; vous pourriez vous en repentir plus tard.

— Bah ! n'ayez pas de ces pensées-là, mon ami ; nous causerons tous les trois, en marchant, comme de bons amis, et le temps nous paraîtra plus court.

Et les voilà de continuer leur route à trois, le vieillard causant avec Innocent, et le jeune moine marchant seul à l'écart et paraissant de mauvaise humeur.

En ce temps-là, les capucins, quand ils voyageaient, ne logeaient pas dans les hôtelleries, mais ils recevaient l'hospitalité la plus empressée dans les châteaux et les manoirs nobles.

Peu après le coucher du soleil, nos trois

voyageurs rencontrèrent un château, près de la route.

— Logeons ici, dit le vieux moine.

Ils furent bien reçus du seigneur et mangèrent avec lui à sa table. Le lendemain matin, comme ils se disposaient à partir, une servante leur dit :

— Si vous voulez, mes pères, être bien reçus ici, au retour, vous n'avez qu'à embrasser ce petit enfant qui est là dans son berceau.

Et les deux moines s'empressèrent d'embrasser l'enfant et lui souhaitèrent mille bénédictions de Dieu. Après eux, leur compagnon, s'approchant du berceau, lui donna trois coups de couteau dans le cœur et le tua, sans qu'il fît entendre le moindre cri. Les deux autres n'en surent rien, ayant déjà tourné le dos pour sortir, et la servante aussi. Ils se remirent en route tous les trois.

A quelque distance du château, Innocent dit à ses deux compagnons de route :

— Si vous saviez ce que j'ai fait, dans ce château !

— Qu'avez-vous donc fait ?

— Vous autres, vous avez baisé l'enfant et appelé sur lui la bénédiction de Dieu.

— Eh bien ! et vous, qu'avez-vous fait ?

— Moi, je lui ai donné trois coups de couteau dans le cœur, et je l'ai tué net.

— Malheureux ! que dites-vous-là ? s'exclama le vieillard.

— Je vous le disais bien, lui dit le jeune moine, que vous aviez grand tort de faire ainsi société avec le premier venu ; nous serons heureux, s'il ne nous fait pas pendre, avant d'arriver à Rome !

— Il n'est pas possible, reprit le vieux moine, que vous ayez fait ce que vous venez de dire.

— Rien n'est pourtant plus vrai, et je ne m'en repens même pas.

— Et pourquoi donc ?

— Depuis que ces gens-là ont un enfant, ils ne prient plus Dieu, qui le leur a envoyé ; ils ne pensent même plus à lui, et leur enfant est à présent leur Dieu, et ils auraient été damnés à cause de lui. C'est pourquoi, en le leur enlevant, j'ai cru bien faire, parce qu'il reviendront à Dieu et pourront encore se sauver.

Le vieillard hocha la tête et ne dit rien ; le jeune moine, au contraire, continua de maugréer, et de ne pas vouloir marcher à côté de cet aventurier, de ce criminel. Vers le soir, ils rencontrèrent un autre château. Ils étaient fatigués. Ils y entrèrent et demandèrent l'hospitalité. Ils furent bien reçus, selon l'habitude, et mangèrent à la table du seigneur. Après le souper, le vieux moine, qui était très-fatigué, dit :

— Allons nous coucher, car, demain matin, il nous faudra nous remettre en route de bonne heure.

— Non, nous n'irons pas nous coucher encore, dit Innocent; mais, si vous m'en croyez, nous veillerons tous, et l'on fera venir des archers dans la maison.

— Pourquoi donc ? demanda le seigneur.

— Vous le verrez bientôt.

Le vieux moine dit qu'il était prudent de suivre le conseil de son jeune compagnon, et l'on fit venir des archers.

Peu de temps après, il arriva un inconnu qui demanda à loger, lui et ses chevaux. Il avait plusieurs chevaux chargés de mannequins, et paraissait être un riche marchand étranger.

— Ce n'est pas une hôtellerie ici, lui dit-on.

— Je le vois bien; mais, comme je me suis égaré et que mes chevaux sont richement chargés, je crains les voleurs; soyez assez bon pour me permettre de passer la nuit dans votre château; vous me tirerez d'un grand embarras et me rendrez un signalé service.

On l'accueillit; on mit ses chevaux à l'écurie, et l'on transporta dans une salle du château ses mannequins, qui étaient forts lourds. On lui servit à souper. Le seigneur et les deux moines l'interrogèrent sur son commerce et ses voyages.

— Achetons quelque chose au marchand, avant d'aller nous coucher, dit Innocent.

— Attendez à demain, dit le marchand ; vous pourrez mieux apprécier les objets à la lumière du jour.

— Non, non, ce soir même, reprit Innocent, car demain matin nous devons nous mettre en route de très-bonne heure.

Les archers étaient arrivés et attendaient dans une salle à côté. Le marchand, qui ne s'en doutait guère, céda aux instances d'Innocent, persuadé que ses gens n'auraient pas de peine à venir à bout des deux moines, de leur jeune compagnon et des gens du château. Dès qu'on découvrit les mannequins, il en sortit une douzaine de brigands, qui allaient faire beau jeu dans le château, quand les archers se jetèrent sur eux et les désarmèrent. On les enferma dans une basse-fosse, et le lendemain ils furent pendus aux créneaux du château.

Nos trois compagnons se remirent en route, après avoir assisté à l'exécution, et le vieux moine était émerveillé de la sagesse et de l'esprit de divination de son jeune ami. Le jeune moine boudait toujours. A force de marcher, ils arrivèrent dans une ville nommée *Sicile* (?). Ils ne trouvèrent aucun château où loger, aux environs de la ville, et comme il leur était défendu de

descendre dans les hôtelleries, ils étaient fort embarrassés.

— Je crains bien qu'il ne nous faille coucher à la belle étoile cette nuit, dit le vieux moine.

— Non, non, mon père, n'ayez pas d'inquiétude, dit Innocent.

Ils passaient en ce moment devant la boutique d'un orfèvre. Innocent ramassa une pierre sur la rue, la lança dans l'étalage et fit un beau dégât. On se précipita de tous côtés sur les trois étrangers, et on les mit en prison.

— Ne vous avais-je pas dit, mon père, dit Innocent, que nous trouverions où loger ?

Mais cela ne rassurait guère ses deux compagnons, surtout le jeune moine, qui tempêtait et injuriait Innocent.

— Bah ! rassurez-vous, répondait celui-ci ; avant qu'il soit jour, nous serons rendus à la liberté.

En effet, vers minuit, ils entendirent un grand vacarme dans la ville. Tout le monde était sur pied ; on courait confusément de tous les côtés ; le canon tonnait ; le feu était aux quatre coins de la ville ! Un prince ennemi était sous les murailles avec une grande armée, et menaçait de tout mettre à feu et à sang. Dans cette extrémité, on rendit la liberté à tous les prisonniers. Aussitôt qu'il fut libre, Innocent se rendit tout droit

auprès du général en chef de l'armée assiégeante, et lui parla de la sorte :

— Que prétendez-vous faire ?

— Détruire la ville de fond en comble.

— Non, non, vous ne ferez pas cela ; bien plus, vous ne tirerez plus un seul coup de canon, et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous retirer chez vous au plus vite.

— Tirez, canonniers ! cria le général pour toute réponse.

Les canonniers firent leur devoir ; mais aucune pièce ne partait plus, ce qui étonna fort tout le monde. — C'est un sorcier ! se disait-on, en parlant d'Innocent.

On fit payer au général ennemi tout le dommage causé par ses soldats, puis il dut s'estimer heureux de pouvoir se retirer sans aucun mal, mais pas fier du tout, je vous assure.

— Quel homme que notre jeune compagnon ! disait le vieux moine.

— C'est un sorcier ! répliquait le jeune, et nous aurons de la chance s'il ne nous fait pas pendre ou brûler, avant d'arriver à Rome.

Et ils se remirent en route tous les trois. Ils approchaient de Rome. Ils vinrent à passer sur la chaussée d'un grand étang, où il y avait un nombre infini de grenouilles ; et elles chantaient si harmonieusement, qu'ils s'arrêtèrent pour les écouter.

— Savez-vous ce que disent ces grenouilles, mon père ? demanda Innocent au vieux moine.

— Non, mon fils, je ne le sais pas ; mais je voudrais bien le savoir.

— Eh bien ! non loin de cet étang, demeure une fille de mauvaise vie, qui s'est présentée à la table sainte en état de péché mortel. Elle a mis la sainte hostie en son mouchoir et l'a emportée chez elle. Puis, ce matin, n'y songeant plus, elle est venue laver son linge à l'étang : la sainte hostie est tombée de son mouchoir dans l'eau, et aussitôt une grenouille l'a avalée. Et maintenant, toutes les autres grenouilles de l'étang sont autour de celle-là, chantant à qui mieux mieux les louanges de leur créateur et le nôtre. Écoutez, comme leurs chants sont harmonieux !

— Grand Dieu ! s'écria le vieux moine ; mais que faut-il faire ?

— Allez au bourg le plus voisin ; dites au recteur d'assembler une procession, de venir avec elle à l'étang, croix et bannières en tête, et d'apporter le saint ciboire, pour recevoir la sainte hostie. Puis, si l'on peut faire communier la malheureuse fille, — qui est à présent aveugle, sourde et muette, — elle rentrera en grâce auprès de Dieu et sera guérie aussitôt.

Le vieux moine s'empressa de se rendre au bourg le plus voisin et de prévenir le recteur.

Celui-ci fit sonner les cloches; tout le monde de la commune accourut, et l'on se rendit processionnellement à l'étang, croix et bannières en tête, et le recteur sous le dais, portant le saint ciboire. Mais les prêtres avaient beau chanter sur la chaussée de l'étang, le chant des grenouilles couvrait les leurs.

— Ce n'est pas tout de chanter, dit alors Innocent au recteur.

— Que faut-il donc faire ? demanda celui-ci.

— Il faut conjurer la grenouille qui porte la sainte hostie.

Et le recteur se mit à réciter des oraisons en latin et à faire des signes suivant le rituel, mais en vain.

— Laissez-moi faire, dit alors Innocent.

Il fit le signe de la croix sur l'étang, puis récita une oraison. Et aussitôt on vit une grenouille nager à la surface de l'eau et, suivie de toutes les autres grenouilles de l'étang, venir déposer la sainte hostie dans le ciboire, qui avait été placé au bord de l'eau. Alors les chants cessèrent, et toutes les grenouilles rentrèrent au fond de l'étang.

— Allons à présent chez la malheureuse fille, dit alors Innocent.

Et on se rendit à sa maison. On parvint, non sans peine, à la confesser, à la faire communier,

et aussitôt elle se trouva guérie de toutes ses infirmités.

Nos trois compagnons continuèrent ensuite leur route. Un peu avant d'arriver à Rome, comme ils gravissaient une colline, ils furent ravis par les chants d'une troupe d'oiseaux, dans une haie, au bord du chemin, et ils s'arrêtèrent pour les écouter.

— Savez-vous, mon père, ce que disent ces oiseaux ? demanda Innocent au vieillard.

— Non, mon fils ; et vous, le savez-vous ?

— Oui, ces oiseaux disent, dans leur langage, qu'un de nous trois sera pape à Rome. Que ferez-vous de moi, si c'est vous qui devez l'être, comme c'est probable ?

— Je te ferai mon premier cardinal.

— Et vous, mon père ? dit-il en s'adressant au jeune moine.

— Moi, je te ferai *chien de Dieu* (1) dans ma cathédrale.

— Ah !... c'est toujours quelque chose.

Puis il alla à la haie où chantaient les oiseaux,

(1) Les paysans bretons appellent *chiens de Dieu* les suisses de leurs églises, parce que leur principale fonction consiste à faire la police de l'église, et surtout à chasser les chiens qui s'y introduisent.

et y coupa, avec son couteau, une baguette de saule, qu'il se mit à écorcher, tout en marchant.

Enfin, ils arrivèrent aussi à Rome. Quand ils entrèrent dans la ville sainte, on faisait une procession. C'était la première, car on devait en faire trois. — Il y avait là une foule immense de cardinaux, d'archevêques, d'évêques, de moines et de simples prêtres, venus de tous les pays de la terre. Ils avaient des costumes variés à l'infini, et tous ils tenaient à la main un cierge non allumé. De ces cierges, les uns étaient fort gros et longs, et les autres étaient tout modestes, sans doute suivant le rang et les moyens de chacun.

Il devait y avoir trois processions, une par jour, pendant trois jours consécutifs, et le pèlerin dont le cierge s'allumerait de lui-même serait désigné par Dieu pour être pape à Rome. Nos deux moines prirent place dans les rangs de la procession, portant chacun son cierge à la main. Innocent, qui n'avait pas d'argent pour en avoir un, se glissa à côté d'eux, tenant à la main, en guise de cierge, la baguette blanche qu'il avait coupée dans la haie où chantaient les oiseaux, au bord du chemin. On le regardait, et l'on disait de lui, en haussant les épaules : Voyez donc ce pauvre innocent !

La procession se déroulait lentement à travers la ville, et chacun avait les yeux fixés sur son

cierge, dans le secret espoir de le voir s'allumer miraculeusement. Mais ni les cierges des cardinaux, ni ceux des archevêques et des évêques, et autres grands dignitaires de l'Église, ne s'allumaient ; et pas davantage ceux des abbés, des moines et des simples prêtres. Mais voilà que tout à coup le feu prit à la baguette blanche d'Innocent !

— Voyez donc qui ! se disait-on ; il y a certainement tricherie ! Un pauvre innocent ! Nous aurons donc un pape innocent !

Le second jour, la baguette d'Innocent s'alluma encore, et aussi le troisième jour ! Il n'y avait pas à dire, c'était bien lui que Dieu désignait visiblement pour être pape à Rome.

Le premier cardinal s'avança alors vers lui, et s'agenouilla en sa présence, en disant :

— Donnez-moi votre bénédiction, Saint-Père, car c'est vous qui êtes à présent le pape à Rome.

— Un pauvre innocent comme moi !

— Dieu vous donnera les lumières nécessaires ; sa volonté s'est manifestée visiblement, par trois fois.

Voilà donc Innocent pape à Rome, par la volonté de Dieu !

Il n'oublia pas ses deux compagnons de voyage, et, dès le lendemain, il les fit appeler auprès de lui.

— Vous, mon père, dit-il en s'adressant au

vieux moine, qui avez toujours été bon et bienveillant pour moi, et qui vouliez me nommer votre premier cardinal, si Dieu vous avait désigné, vous serez vous-même mon premier cardinal. Et vous, dit-il en se tournant vers le jeune moine, acceptez les fonctions que vous-même vous vouliez me donner, celles de *chien de Dieu* (suisse) de ma cathédrale !

Le bruit se répandit vite, dans le monde entier, qu'il y avait un pape Innocent à Rome.

Cependant le roi et la reine de France étaient bien malheureux. Ils étaient convaincus que le vieux charbonnier avait exécuté ponctuellement l'ordre de la reine et que leur fils n'existait plus. Le remords les tourmentait, et ils ne trouvaient nulle part un prêtre qui consentît à les absoudre d'un tel crime. Ils s'étaient adressés partout, et toujours en vain. Quand ils apprirent qu'il y avait un nouveau pape à Rome, un pape Innocent, ils se dirent :

— Il faut que nous allions jusqu'à Rome ; peut-être ce nouveau pape aura-t-il pitié de nous et nous absoudra.

Ils se rendirent donc à Rome, et, en y arrivant, ils allèrent tout droit au palais du pape.

— Le pape est-il à la maison? demandèrent-ils en entrant.

— Oui, mais il est à table, leur fut-il répondu.

— Nous attendrons; mais dites-lui, nous vous en prions, qu'il y a ici un père et une mère malheureux, venus de bien loin, et qui désirent lui parler.

On rapporta ces paroles au pape.

— Oui, répondit-il, je les connais. Recevez bien ces gens-là; faites-les manger dans une salle à part, et servez-les comme moi-même.

On se conforma à ces ordres, et nos deux voyageurs étaient confus de la réception et du bon accueil qu'on leur faisait.

Quand le pape se leva de table, il vint à la salle où ils étaient. En le voyant entrer, ils se jetèrent à ses pieds.

— Relevez-vous, leur dit-il; ce n'est que devant Dieu que l'on doit se prosterner ainsi.

Et il les releva, en leur tendant la main.

Quand le pape sortait de table, un valet lui versait toujours de l'eau sur les mains, puis un autre valet lui présentait une serviette pour les essuyer. Dans son empressement à se rendre auprès des deux voyageurs, il avait négligé, ce jour-là, cette ablution accoutumée. Mais, dans la salle où se trouvaient le roi et la reine de France, on avait aussi mis, pour eux, une aiguière pleine d'eau et des serviettes. Le Saint-Père dit alors, en s'adressant au roi :

— Auriez-vous, seigneur, la bonté de me verser un peu d'eau sur les mains ?

Et le roi s'empressa de verser l'eau.

Puis s'adressant à la reine :

— Et vous, madame, auriez-vous la complaisance de me donner cette serviette ?

Et la reine lui présenta la serviette avec empressement.

— Allons ! mon père et ma mère, dit alors le pape, la prédiction est accomplie ! Vous rappelez-vous que je vous dis qu'un jour viendrait où vous seriez bien heureux, vous, mon père, de me verser de l'eau pour me laver les mains, et vous, ma mère, de me présenter une serviette pour les essuyer ? — Je suis votre fils, et je vous pardonne du fond de mon cœur !

Et ils se reconnurent alors et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en versant des larmes de joie et de bonheur. Et ils vécurent ensemble, le reste de leurs jours, et moururent comme des saints.

Puissions-nous faire comme eux, et aller un jour les rejoindre, là où ils sont ! — Amen *(dit l'auditoire)*.

(Conté par Guillaume Garandel, tailleur, au Vieux-Marché, octobre 1869.)

Dans l'*Histoire des Sept Sages de Rome*, un jeune homme, nommé Alexandre, entendant le chant d'un rossignol, dit à son père que

l'oiseau lui annonce par son chant qu'il deviendra *tel maistre et si grand seigneur*, que son père lui présentera humblement l'eau pour laver les mains, et que sa mère en *révérence* lui tiendra la serviette pour les essuyer. Le père furieux mène son fils à la mer et l'y jette ; mais l'enfant se sauve à la nage. Il rencontre un vaisseau dans lequel on le reçoit, et il se rend en Égypte. Là, ayant donné au roi l'interprétation du cri de deux corbeaux, il obtient en récompense la main de la princesse fille du roi, et monte sur le trône d'Égypte, après la mort de son beau-père. Il mande alors à la cour son père et sa mère, et sa prédiction s'accomplit.

Dans le roman français en prose des *Sept Sages de Rome*, publié par Le Roux de Lincy, le fils dit : « Il (les deux corneilles) dient que je monterai encore si hautement, et serai encore si hauz homs, que vous serez forment liez si je daignoie tant souffrir que vous me tenissiez mes manches, quand je devroie laver mes mains, et ma mère seroit moult liée, si elle osoit tenir la toaille où je essuieroie. »

Dans un conte basque de Webster, *Basque Legends* (p. 136), le fils entend chanter des oiseaux. Ils disent que pour l'heure il obéit àson père, mais qu'un temps viendrait où son père lui obéirait. Le père, qui est capitaine de vaisseau, enferme son fils dans un tonneau et le jette à la mer. Le tonneau est poussé à terre, et le jeune homme est recueilli par un roi dont il épouse la fille. Le capitaine de vaisseau devient plus tard domestique auprès de son fils, qu'il ne reconnaît pas.

Dans un second conte basque de Webster (p. 137), un jeune homme entend une voix, et il dit à sa mère qu'elle lui prédit qu'un père et une mère seraient les serviteurs de leur fils. Mais la voix avait parlé de lui et de ses propres parents. Sa mère en est persuadée. Elle ordonne à deux serviteurs de tuer en secret son fils et de lui rapporter son cœur. Les serviteurs lui laissent la vie sauve et rapportent à la mère le cœur d'un chien. Le fils se décide à aller à Rome et rencontre deux hommes avec lesquels il fait route. Un soir, ils sont descendus dans une auberge

de brigands. Le fils est averti par la voix, et il s'échappe avec ses deux compagnons.

Le lendemain, ils sont reçus dans une maison seigneuriale où le jeune homme guérit une jeune fille malade depuis sept ans. Quand il arrive à Rome, les cloches sonnent d'elles-mêmes, et il est élu pape. Sur ces entrefaites, sa mère est tourmentée de remords. Elle raconte son forfait à son mari et fait avec lui le pèlerinage de Rome, pour se confesser au pape. La confession amène la scène de reconnaissance. La prédiction cependant ne s'est pas accomplie en entier. Les parents ne deviennent pas les serviteurs du fils. La tradition est évidemment altérée dans ce conte.

Comme on le voit, cette version basque ressemble beaucoup à notre version bretonne.

M. Kœhler, dans ses commentaires de *Mélusine* (col. 384-386), cite encore un conte masure, dans M. Tœppen ; un conte mordvine, dans A. Ahlquist, et un conte téléoute, dans Radloff, dont la fable principale ressemble à celle de notre légende.

Pour l'épisode où le pape Innocent tue le fils du gentilhomme, pendant le voyage de Rome, parce que celui-ci et sa femme, depuis qu'ils ont cet enfant, ne pensent plus à Dieu, voir la légende de l'*Ermite et l'Ange voyageant ensemble*, dans notre second volume, p. 4.

L'épisode des voleurs cachés dans des mannequins se retrouve dans l'histoire d'Ali-Baba et des Quarante Voleurs, des *Mille et une Nuits*.

QUATRIÈME PARTIE

LA MORT EN VOYAGE.

I

SANS-SOUCI

OU LE MARÉCHAL-FERRANT ET LA MORT

Il y avait une fois un soldat breton nommé Sans-Souci, à cause de son humeur joyeuse et de son heureux caractère, qui revenait de l'armée et s'en retournait dans son pays, à Louargat, au pied de la montagne de Bré.

Les uns disent qu'il avait son congé en règle ; d'autres prétendent qu'il avait déserté ; mais peu nous importe.

Après une longue journée de marche, il se

trouva, vers le coucher du soleil, sous les murs d'un vieux château fort. Il était fatigué; il avait faim, et il n'avait pas d'argent, si bien qu'il résolut de demander à loger dans ce château.

Il frappa à la porte. Le guichet s'ouvrit, et le portier lui demanda :

— Que voulez-vous ?

— Je voudrais être logé, pour cette nuit seulement, car j'ai marché toute la journée, et je suis bien fatigué.

— Attendez là un peu, et je vais demander à mon maître s'il veut vous loger.

Et le portier se rendit auprès du châtelain, et lui dit qu'un soldat harassé de fatigue était à la porte et demandait à loger.

— Dites-lui de venir me trouver, répondit le seigneur.

Le portier fit entrer Sans-Souci et le conduisit devant le seigneur, qui se chauffait devant un bon feu, dans la grande salle du château.

— Bonsoir, monseigneur, dit Sans-Souci en entrant.

— Bonsoir, mon garçon, répondit le châtelain. Que demandes-tu ?

— Je voudrais être logé, car je suis rendu de fatigue, et de plus, j'ai faim et pas d'argent.

— Je te logerai volontiers, et je te régalerai même bien, si tu n'es pas peureux et si tu veux

passer la nuit dans une salle du château, qui est hantée par des revenants, des diables, ou je ne sais quoi. Toujours est-il qu'il y a là-dedans un tel vacarme et un tel sabbat, toutes les nuits, que personne n'y peut tenir, et qu'il a fallu abandonner cette salle. Si tu parviens à chasser les revenants ou les diables, et à rendre la salle habitable, tu n'auras pas perdu ta peine, car je te récompenserai bien.

Sans-Souci répondit :

— Je veux tenter l'aventure, arrive que pourra. Je n'ai jamais été poltron, et je ne serais même pas fâché de voir un peu de près le diable, dont j'entends parler si souvent et que je ne connais pas encore. Peut-être n'est-il pas aussi méchant qu'on le dit, après tout.

— A la bonne heure! reprit le seigneur, tu me parais un garçon résolu, toi. Je vais te conduire à la salle. Tu y trouveras du bois, pour faire du feu, et je te ferai donner du pain, de la viande et du vin autant que tu en voudras. Tu feras alors ta cuisine toi-même, à ta guise.

Sans-Souci s'installa dans la salle hantée, et des valets lui apportèrent un quartier de mouton cru, une miche de pain blanc et six bouteilles de vin vieux. Puis ils s'en allèrent, et il resta seul. Il commença par faire un bon feu et mettre son quartier de mouton à la broche. Puis il s'assit

dans un grand fauteuil, près du feu, alluma sa pipe, déboucha une bouteille de vin et en but un plein verre. Il se remit ensuite à fumer tranquillement, en regardant cuire son quartier de mouton, et en se disant :

— Ce que c'est que la peur ! On s'imagine qu'il y a ici des revenants, ou des diables, que sais-je, moi ?... Et voyez comme tout est silencieux et comme on est tranquille ! Je m'accommoderais bien, quant à moi, de ce logis, surtout si l'on me traitait toujours comme cela...

Et il se versa un second verre de vin et se disposait à le boire, quand il entendit un grand bruit dans la cheminée, et bientôt tomba dans le feu, sans en paraître le moins du monde incommodé, un être étrange, un diable sans doute, qui le saisit, le lança au bas de la salle, aussi facilement que si c'eût été une bûche ordinaire, et s'assit à sa place, dans le fauteuil.

— Ah ! se dit Sans-Souci, il paraît que le sabbat va commencer ! mais, n'importe, nous verrons bien comment cela finira.

Et il se releva, et vint s'asseoir hardiment en face du nouveau venu, dans un autre fauteuil, au côté opposé du foyer. Mais à peine s'y fut-il installé, qu'il entendit de nouveau le même bruit dans la cheminée, et un second personnage, en tout semblable au premier, tomba encore dans le

feu, puis se releva lestement, le lança encore au bas de la salle et s'assit ensuite dans le second fauteuil, en face de l'autre.

— Voici de singuliers compagnons! se dit Sans-Souci, en se relevant; mais mon rôti doit être cuit, et je vais le retirer du feu, de peur qu'ils s'avisent de vouloir le manger.

Il revint au foyer et se disposait à enlever son rôti, quand un troisième personnage, semblable aux deux premiers, dévala de la cheminée et le lança encore au bas de la salle, lui, sa broche et son rôti.

— Ah! le jeu commence à m'ennuyer, dit-il en se relevant et en se grattant le derrière. Mais je vais les laisser se chauffer, à leur aise, car ils paraissent aimer le feu, et entrer dans ce lit clos que je vois là. J'emporterai mon gigot, avec une bouteille de vin, et peut-être me laisseront-ils souper à mon aise.

Il se mit donc dans un lit qui était au bas de la salle. Mais, à peine y était-il entré, que les trois diables (car c'étaient de vrais diables) vinrent à lui et lui parlèrent de la sorte :

— Ah! Sans-Souci, l'homme sans peur, tu crois donc que nous allons te laisser tranquillement manger, boire et dormir, chez nous, tout comme si tu étais chez toi? Tu te trompes, mon ami, et nous allons en finir avec toi.

— J'espère du moins, messeigneurs, répondit

Sans-Souci, que vous ne me tuerez pas au lit, comme trois lâches, et que vous me laisserez me lever, afin que je puisse me défendre? Vous êtes trois contre un.

— Oui, lève-toi, répondirent-ils.

Sans-Souci sauta hors du lit. La nuit précédente, ne trouvant pas où loger, il avait passé la nuit dans une église, et le matin, en partant, il avait rempli d'eau bénite une bouteille vide qu'il avait sur lui et qu'il avait achetée pleine de cidre. Dès qu'il fut sur ses pieds, il déboucha sa bouteille et se mit à asperger les diables d'eau bénite. Ceux-ci sautaient jusqu'au plafond, cherchaient à fuir et poussaient des cris affreux.

— Assez! assez! criaient-ils; laisse-nous partir à présent, Sans-Souci! Pitié! assez! assez!

— Oui, si vous me promettez de ne plus revenir dans ce château.

— Oui, nous te le promettons; nous n'y reviendrons plus jamais!

— Signez alors de votre sang.

— Oui, nous signerons de notre sang.

Et ils signèrent tous les trois de leur sang, sur un morceau de parchemin que l'on trouva par là, et alors Sans-Souci les laissa partir par où ils étaient venus, c'est-à-dire par la cheminée. Après cela, il put souper tranquillement, puis il se remit au lit et dormit très-bien.

Le lendemain matin, le maître du château vint le voir, et il fut bien étonné de le retrouver en vie.

— Comment, tu vis donc encore? lui dit-il.

— Mais oui, monseigneur, je vis encore, comme vous le voyez, et je n'ai même pas eu de mal.

— Et tu as passé toute la nuit ici?

— J'ai passé toute la nuit ici.

— Et tu n'as rien vu d'extraordinaire?

— Ah! pour cela, si... J'ai eu affaire à de singuliers personnages; mais rassurez-vous, car je vous en ai débarrassé pour toujours.

— Je ne puis te croire; où est la preuve de ce que tu dis là?

— Prenez ce parchemin, et voyez ce qui est marqué dessus.

Et il lui présenta le parchemin que les trois diables avaient signé de leur sang.

Le seigneur l'examina et s'écria avec une grande joie:

— Ah! quel service tu m'as rendu! Demande-moi tout ce que tu voudras, pour ta récompense, et je te l'accorderai. Veux-tu la main de ma fille?

— Monseigneur, je n'ai pas mérité tant d'honneur, et je n'aspire pas si haut. Je suis maréchal-ferrant de mon état, comme l'était mon père, et si vous voulez me rendre heureux, faites-moi

bâtir une forge au bord de la grande route, et approvisionnez-la de fer et de charbon, car je n'ai pas le sou. Je ferrerai vos chevaux et ceux de vos fermiers, ainsi que ceux des voyageurs qui passeront, et je vivrai ainsi de mon travail, comme doit le faire tout honnête homme.

Le seigneur fit construire la petite forge au bord de la grande route. Sans-Souci s'y installa aussitôt, et, toute la journée, et souvent la nuit, on entendait son marteau qui retentissait sur l'enclume, car il aimait le travail. Les pratiques ne manquaient pas, et il était content et heureux.

Un jour qu'il était à son travail, comme à l'ordinaire, en bras de chemise, les manches retroussées et la figure toute noire de charbon et de fumée, deux passants, deux étrangers, dont un vieux et un jeune, s'arrêtèrent pour le regarder.

— Tu travailles de bon cœur, Sans-Souci ! lui dit le plus jeune.

— Il faut travailler, messeigneurs, pour gagner sa vie, répondit-il.

Et il mettait le fer au feu, puis l'en retirait et le battait sur l'enclume, et la sueur lui tombait du front goutte à goutte. Les deux passants étaient en admiration devant lui.

— J'aime les travailleurs comme toi, Sans-

Souci, reprit l'inconnu, et, pour te le prouver, fais-moi trois demandes, à ton choix, et je te les accorderai.

Sans-Souci sourit et le regarda du coin de l'œil, comme un homme qui n'a pas grande confiance.

— Demande premièrement le paradis, lui dit le plus âgé des deux voyageurs.

— Le paradis, mon brave homme, répondit-il, est à qui le gagne, et ne se donne pas si facilement, je pense.

— Tu as raison, Sans-Souci, reprit l'autre; mais fais-moi tes trois demandes, et je te promets de te les accorder, quelles qu'elles puissent être.

— Eh bien! j'ai souvent soif, à battre le fer sur mon enclume, et la fontaine est assez loin; je voudrais bien qu'un vieux poirier que j'ai là, dans mon courtil, derrière la forge, portât des fruits en toute saison, même en hiver.

— Accordé, dit le jeune voyageur.

Et aussitôt le vieux poirier de Sans-Souci se couvrit de belles fleurs blanches, et, un moment après, il succombait sous le poids de belles poires toutes dorées, quoiqu'on fût en plein mois de janvier!

— Fais ta seconde demande, Sans-Souci, dit l'inconnu.

— Demande le paradis, à présent au moins, lui dit encore le vieillard.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre paradis, grand-père, lui répondit Sans-Souci; le paradis est à qui sait le gagner, vous le savez bien, et j'espère qu'on ne me le refusera pas, après ma mort, si je l'ai gagné.

— Certainement, répondit le jeune étranger; fais ta seconde demande, Sans-Souci.

— Eh bien! je voudrais avoir là, au coin de ma forge, un bon fauteuil; et toutes les fois que que quelqu'un s'assoirait dans ce fauteuil, je voudrais qu'il ne pût s'en relever que lorsque je le lui permettrais.

— Accordé.

Et le fauteuil se trouva aussitôt au coin de la forge.

— Fais, à présent, ta troisième demande.

— Ne manque pas de demander le paradis, cette fois au moins! dit encore le vieillard.

— Je vous le répète, laissez-moi tranquille avec votre paradis, vieux radoteur! Je demande, à présent, un jeu de cartes avec lequel je gagnerai toujours, quelle que soit la personne avec qui je jouerai.

— Accordé encore! Tiens, voilà les cartes.

Et un jeu de cartes tout neuf se trouva aussitôt sur l'enclume.

Les deux voyageurs firent alors leurs adieux au maréchal-ferrant, et poursuivirent leur route. Je

n'ai sans doute pas besoin de vous dire que le plus jeune était Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui voyageait alors en Basse-Bretagne, et l'autre saint Pierre, qui l'accompagnait partout dans ses voyages.

Il y avait plusieurs années que Sans-Souci avait reçu la visite de notre Sauveur et de saint Pierre, et il vivait heureux et content, travaillant toujours, quoique déjà vieux, lorsqu'un jour il reçut une autre visite moins agréable. C'était celle de l'*Ankou* (la Mort) lui-même. Il n'eut pas de peine à le reconnaître à sa faux et à ses os décharnés et blanchis. Cependant, il ne se troubla pas, et continua de travailler et de battre le fer sur son enclume, comme si c'eût été un client ordinaire. Mais l'importun visiteur, brandissant sa grande faux, lui dit :

— Allons ! Sans-Souci, prépare-toi à me suivre, car ton tour est venu.

— Mon tour de quoi donc ? répondit Sans-Souci, feignant de ne pas comprendre.

— Tu ne me connais donc pas ? Je suis l'*Ankou*, mon ami !

— Ah ! c'est vous qui êtes le grand Faucheur ? Bien ! bien ! J'ai souvent entendu parler de vous ; mais, excusez-moi, je ne vous connaissais pas, ma foi !

— Il n'y a pas de mal à cela; mais allons! viens vite, je n'ai pas de temps à perdre.

— Oui, oui, certainement, puisque mon tour est venu, dites-vous. Cependant, je ne voudrais pas partir comme cela, avant d'avoir ferré les chevaux que vous voyez là, à ma porte. Asseyez-vous là un peu, sur ce fauteuil; ce sera l'affaire d'un instant, puis je vous suivrai où vous voudrez.

— Je suis pressée, et je n'ai pas le temps d'attendre; je vais te donner le coup de grâce.

Et elle leva sa faux pour le frapper.

— Mais patientez donc un peu, vous dis-je; qu'est-ce que cela vous fait? vous saurez bien rattraper le temps perdu. Laissez-moi du moins finir de ferrer la haquenée de mon recteur (curé). Trois fers sont déjà posés; il n'en manque plus qu'un, et, pour l'honneur de mon nom, je ne voudrais, pour rien au monde, laisser dans cet état le dernier cheval que j'aurai ferré, surtout celui de mon recteur! Que dirait le bienheureux saint Éloi, quand je me présenterai devant lui, là-haut? Asseyez-vous là, dans ce fauteuil, vous dis-je; ce sera fait en un clin d'œil!

La Mort s'assit dans le fauteuil. Sans-Souci fut alors rassuré, et il se remit au travail, en sifflant et en chantant. Il mettait le fer au feu, soufflait, puis le battait sur l'enclume, et ne se pressait point. Il finit de ferrer le cheval de son recteur,

puis plusieurs autres après. La Mort, voyant cela, lui dit encore :

— Allons ! il faut partir, car j'ai beaucoup de chemin à faire encore aujourd'hui ; je ne puis attendre plus longtemps.

— Vous m'ennuyez à la fin ! Donnez-moi la paix et me laissez faire tranquillement mon ouvrage ! lui répondit Sans-Souci, quand il fut sûr qu'elle ne pouvait pas quitter son fauteuil.

Et il continua de travailler le reste de la journée, puis le lendemain, puis le surlendemain, puis pendant des mois et des années, et la Mort restait toujours clouée sur son fauteuil, et quand elle lui parlait de partir, il se contentait de siffler et de lui rire au nez ; et cela dura longtemps ainsi.

Bref, il y avait cent ans que la Mort était prisonnière de Sans-Souci, et personne ne l'avait vue, pendant tout ce temps-là, et l'on s'inquiétait de ce qu'elle était devenue. Bien plus, on la regrettait et on l'implorait partout, à présent, comme on la détestait et la maudissait, auparavant. On ne mourait plus, et l'on en était venu à regarder la vie comme le plus grand des maux. Enfin, le bon Dieu eut pitié des pauvres humains (c'est, sans doute, une expérience qu'il avait voulu faire), et il envoya l'ange de la Mort vers Sans-Souci, pour lui dire de rendre la liberté à la Mort.

Quand l'ange arriva dans la forge, il trouva

Sans-Souci qui ferrait tranquillementdes chevaux, selon son ordinaire.

— Comment, Sans-Souci, lui dit l'envoyé de Dieu, peux-tu retenir si longtemps la Mort prisonnière dans ta forge? Voilà cent ans qu'il n'est mort personne, et partout on se plaint, dans l'enfer, dans le purgatoire, dans le paradis, mais surtout sur la terre! Tout le monde veut mourir, à présent. On implore la mort comme l'unique remède à tous les maux, comme l'ange libérateur. Le bon Dieu m'a envoyé vers toi pour te dire de la mettre en liberté sur le champ.

— C'est ma foi vrai, répondit Sans-Souci; il y a longtemps qu'elle est là assise, dans son fauteuil, et, comme elle dort et ne fait aucun bruit, je l'avais tout à fait oubliée. Je vais lui rendre la liberté et la laisser partir avec vous. Mais je suis pressé pour le moment. Voyez, que de chevaux à ma porte! Le temps seulement de mettre quelques clous aux pieds de derrière de ce cheval blanc que vous voyez, et qui appartient au seigneur du château voisin, et je suis à vous. Mais asseyez-vous, en attendant, sur le fauteuil, à côté du grand Faucheur; il y a place pour deux.

Et l'ange s'assit aussi dans le fauteuil, à côté de la Mort. Alors Sans-Souci ferma la porte de la forge sur la Mort et son ange, mit la clé dans sa poche et partit avec les cartes que le bon Dieu

lui avait données, et dont il n'avait encore fait aucun usage. Il n'alla pas loin sans rencontrer un seigneur inconnu, d'une mine étrange, et qui, lui voyant un jeu de cartes entre les mains, l'accosta et lui dit :

— Veux-tu faire une partie avec moi, camarade ?

C'était Lucifer lui-même, qui, n'ayant plus rien à faire, s'ennuyait beaucoup.

— Je ne demande pas mieux, répondit Sans-Souci.

Et ils s'assirent sur une grande pierre, au milieu d'une grande lande, pour faire leur partie. On distribua les cartes, et Sans-Souci demanda alors :

— Quel sera l'enjeu ?

— Eh bien ! jouons âme contre âme, la tienne contre la mienne, répondit le diable.

Sans-Souci, étonné de cette réponse, l'examina des pieds à la tête, et, ayant remarqué qu'il avait des pieds fourchus, il reconnut que c'était au vieux Guillaume (le diable) qu'il avait affaire. Mais comme il avait confiance dans ses cartes, il se dit :

— N'importe ! tu ne sais pas ce qui t'attend, toi que l'on nomme le malin.

Et ils commencèrent de jouer. Sans-Souci gagna facilement la première partie.

— Continuons, dit l'autre : deux autres âmes contre les deux que tu possèdes à présent, la tienne et celle que tu as gagnée.

— Ça va ! répondit Sans-Souci ; distribuez les cartes.

Les cartes furent distribuées pour la seconde fois, et Sans-Souci gagna encore.

— Quatre autres âmes contre tes quatre ! dit l'autre, un peu dépité.

— Allons ! quatre autres âmes contre les quatre que j'ai déjà gagnées, répondit Sans-Souci.

Et il gagna encore.

Enfin, pour abréger, ils jouèrent ainsi pendant cent ans, toujours doublant l'enjeu, et Sans-Souci gagnant toujours. Songez quelle quantité d'âmes gagnées ! Il en gagna tant et tant qu'il finit par vider l'enfer ! Les âmes, à mesure qu'elles étaient délivrées, passaient de l'enfer dans le purgatoire, et il y en avait tant que, pour leur faire place, il fallut envoyer au paradis celles qui étaient déjà dans le purgatoire quand le jeu avait commencé.

Le joueur malheureux poussa alors un cri épouvantable ; il frappa du pied le rocher, et la trace y est encore visible, puis il disparut dans un abîme qui s'ouvrit pour le recevoir.

Cependant, la Mort était toujours prisonnière avec son ange, dans la forge de Sans-Souci, et,

comme on ne mourait plus, les hommes étaient de plus en plus malheureux. On les voyait partout levant les mains et les yeux vers le ciel, et criant :

— Mourir ! mourir !... O Mort, ayez pitié de nous !

Sans-Souci, touché d'une si grande désolation, se dit un jour :

— Ma foi ! j'ai assez vécu comme cela ! C'est toujours la même chose, dans ce monde : des bons et des méchants, des riches et des pauvres, beaucoup de misère et de mal partout, et nul n'est content de sa condition. Je veux aller voir, à présent, ce qu'il y a aussi de l'autre côté. Je vais délivrer la Mort.

Et il revint à sa forge. La Mort y était toujours sur son fauteuil avec son ange à côté d'elle. Il les éveilla, car ils dormaient profondément, et leur dit :

— Il y a assez longtemps que vous êtes là à rien faire ; partez, à présent, et besognez bien, car on se plaint beaucoup de votre paresse, sur la terre et dans le ciel aussi.

Ils se levèrent aussitôt, sans attendre qu'on le leur dît deux fois, et la Mort, brandissant sa faux, depuis si longtemps inactive, commença par frapper Sans-Souci. Puis elle partit et se répandit par tout le monde, besognant rudement, de

manière à rattraper le temps perdu. Elle multipliait ses coups avec une rapidité effrayante, comme une enragée, et les mortels tombaient et s'entassaient les uns sur les autres, comme l'herbe et les fleurs des champs tombent, drues et pressées, sous les coups des faucheurs, aux mois de juin et de juillet.

Cependant, l'âme de Sans-Souci était montée au ciel, et elle alla tout droit frapper à la porte du paradis : Toc ! toc !

— Qui est là ? cria saint Pierre, derrière la porte.

— Sans-Souci ! Ouvrez-moi, s'il vous plaît.

— Sans-Souci ?... Passe alors ; il n'y a pas de place pour toi ici.

— Pourquoi donc, monseigneur saint Pierre ?

— Te rappelles-tu le jour où, voyageant en Basse-Bretagne avec Jésus-Christ, nous te trouvâmes battant courageusement le fer sur l'enclume, dans ta forge, au bord de la route ? Le Seigneur te dit de former trois vœux, de lui faire trois demandes, et il te les accorderait, quelles qu'elles fussent.

— Oui, je me le rappelle très-bien.

— Je te conseillai, par trois fois, de demander le paradis. Mais tu ne m'écoutais pas : tu demandas d'abord qu'un vieux poirier que tu avais dans

ton courtil portât des fruits en toute saison, puis un fauteuil d'où l'on ne pût se relever, une fois assis dedans, qu'avec ta permission, et enfin un jeu de cartes avec lequel tu gagnerais à tout coup. Tout cela te fut accordé. Mais tu ne parlas pas du paradis, malgré mes conseils; tu me traitas même de vieux radoteur. N'est-ce pas vrai?

— C'est bien vrai, monseigneur saint Pierre; mais oubliez tout cela, je vous prie, et laissez-moi entrer. Il ne manque pas de place chez vous, je présume?

— Non, non, Sans-Souci, tu n'entreras pas.

— Et où donc voulez-vous que j'aille?

— Où tu voudras; chez le diable, si tu veux.

— Chez le diable? Je le connais bien, et j'ai déjà eu affaire à lui. Où demeure-t-il donc?

— A la deuxième porte, à gauche.

— C'est bien; je vais aller le voir, car je ne le crains pas.

Et Sans-Souci alla frapper à la porte de l'enfer, qui était la deuxième, à gauche: Dao! dao! dao!

— Qui est là? cria une voix de l'intérieur.

— Moi, Sans-Souci, répondit-il.

— Sans-Souci! Ah bien! n'espère pas entrer ici, par exemple! Nous n'avons pas oublié comment tu nous as traités, dans le vieux château d'où tu nous a chassés. Et puis, tu as vidé l'enfer et empêché d'autres d'y venir, en retenant la Mort

si longtemps prisonnière sur ton fauteuil. Va-t'en vite ! va-t'en !

Et on lui ferma la porte au nez.

— Ah ! voici qui est drôle ! dit Sans-Souci ; on ne veut de moi ni dans le paradis, ni dans l'enfer ! Il faut que je frappe encore à cette autre porte qui est là, au milieu ; peut-être me recevra-t-on là ?

Et il alla frapper à cette troisième porte. C'était celle du purgatoire : Dao ! dao ! dao !

— Qui est là ? cria une voix de l'intérieur.

— Moi, Sans-Souci.

— Sans-Souci ! va-t'en, va-t'en vite, malheureux ! Tu nous as envoyé tout l'enfer ! Va-t'en vite ! va loin d'ici !

— Décidément, on ne veut de moi nulle part ! se dit Sans-Souci, bien embarrassé de savoir où aller. Je ne peux pourtant pas rester ici seul, dehors... Il faut que je trouve un logement quelque part, il n'y a pas à dire. Je vais encore frapper à la porte de saint Pierre ; il a, malgré tout, l'air bonhomme, et je trouverai bien quelque moyen de me faire ouvrir sa porte.

Et il alla frapper de nouveau à la porte du paradis : Dao ! dao ! dao !

— Qui est là ? cria saint Pierre.

— Moi, monseigneur saint Pierre, répondit Sans-Souci.

— Moi n'est pas un nom; comment t'appelles-tu ?

— Sans-Souci, monseigneur saint Pierre.

— Encore !... Mais je t'ai déjà dit que je ne t'ouvrirai pas : adresse-toi ailleurs.

— Mais, monseigneur saint Pierre, on ne veut m'ouvrir nulle part : laissez-moi entrer chez vous, je vous prie.

— Non, non ! tu n'entreras pas ici ; va-t'en, tu m'ennuies.

— Je vous en supplie, monseigneur saint Pierre, entr'ouvrez du moins votre porte un peu, si peu que vous voudrez, pour que je puisse jeter un coup d'œil par là et avoir une idée de ce que c'est que le paradis.

Le bon Dieu se trouvait en ce moment dans la loge du portier du paradis ; il était venu voir son vieil ami et causer avec lui, comme cela lui arrivait souvent. Il eut pitié du pauvre Sans-Souci, renvoyé de partout, et il dit à saint Pierre :

— Entr'ouvre un peu ta porte, Pierre, et laisse-le jeter un coup d'œil dans le paradis.

Et saint Pierre entr'ouvrit un peu la porte. Aussitôt Sans-Souci jeta son bonnet dans le paradis, aussi loin qu'il put. Puis il dit à saint Pierre :

— Laissez-moi entrer, mon bon saint Pierre, je vous en prie.

— Tu n'entreras pas, et regarde bien, si tu veux, pendant que tu y es, car je vais refermer ma porte.

— Eh bien! vous me laisserez du moins aller chercher mon bonnet?

— Oui, car il est trop sale pour que je veuille y toucher; mais dépêche-toi.

Et Sans-Souci entra, sans se le faire dire deux fois. Et il s'avança bien loin dans le paradis et se mit à courir.

— Arrêtez-le! arrêtez-le! criait saint Pierre.

Trois ou quatre anges coururent après lui pour l'arrêter. Mais Sans-Souci s'assit alors sur son bonnet et dit aux anges qui voulaient le faire sortir et à saint Pierre, qui était accouru, armé d'un bâton:

— Ne me touchez pas! Je suis ici sur mon bien, et personne n'a le droit de m'en chasser.

Et comme saint Pierre le menaçait de son bâton:

— Ne me touchez pas, je vous le dis, saint Pierre.

Et se tournant vers notre Sauveur, qui regardait cette scène en souriant:

— N'est-ce pas, bon Dieu, vous qui êtes juste et qui connaissez les droits de chacun, n'est-ce pas que je suis dans mon droit, étant sur mon bien, et que ni saint Pierre ni personne n'a le droit de me chasser d'ici?

Et le bon Dieu dit :

— Sans-Souci a raison. Laissez-le donc tranquille, puisqu'il ne fait de tort à personne.

— Ah! avez-vous entendu, vous autres? Le bon Dieu vous dit de me laisser tranquille, puisque je suis dans mon droit, et vous devez lui obéir.

Et voilà comment Sans-Souci entra dans le paradis, où il est sans doute encore. Puissions-nous tous aller un jour nous en assurer par nous-mêmes!

— *Amen!* répondirent les assistants (1).

(Conté par Jean Le Person, cordonnier, au bourg de Plouaret.)

(1) Dans le conte de *Moustache*, que l'on trouve dans les *Derniers Bretons*, de Émile Souvestre, Ier vol., page 143 de la première édition, 1836, le héros rencontre aussi Jésus-Christ, saint Pierre et saint Paul voyageant en Basse-Bretagne, et déguisés en mendiants. Il partage avec eux son pain et reçoit en retour trois dons que Jésus-Christ lui dit de formuler à son choix. Ces trois dons consistent en une belle femme, un jeu de cartes qui gagne toujours et un sac pour y renfermer le diable. Comme dans notre conte, il loge dans un manoir hanté, y joue aux cartes avec plusieurs diables, les gagne tous, les fourre dans son sac et fait battre le sac sur l'enclume par tous les forgerons du pays; puis, pour avoir délivré le manoir des diables qui le hantaient, le seigneur du manoir lui accorde la main de sa fille.

Après sa mort, Moustache se présente aussi à la porte du paradis, puis de l'enfer, et nulle part on ne veut de lui. Il finit pourtant par s'introduire dans le paradis, par le même stratagème

que dans notre conte, en y jetant son bonnet, en s'asseyant dessus et en réclamant le droit de rester sur son bien.

Cette légende se retrouve un peu partout, avec de nombreuses variantes : pour la partie de cartes dont l'enjeu est des âmes damnées, voir, dans le recueil de *Fabliaux ou Contes du XII*e *et du XIII*e *siècle*, de Legrand d'Aussy : du *Jongleur qui alla en enfer*, aliàs : *de saint Pierre et du Jongleur*, t. II, p. 36.

Comparez encore, pour la première partie, où il s'agit d'un château hanté, Sébillot, *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, *Jean-sans-Peur ;* Deulin, *Culotte verte ;* Carnoy, *Bras d'acier*, etc. Les trois souhaits (poirier chargé de fruits, fauteuil où l'on est forcé de rester, jeu qui gagne toujours) ont leurs similaires dans Deulin, le *Grand choleur* (orme sous lequel celui qui s'assied est forcé de rester, tablier de cuir d'où l'on ne peut faire déguerpir, crosse qui gagne toujours) ; la mort est aussi attrapée, mais moins complètement que dans le *Poirier de Misère*, du même auteur, qui ressemble beaucoup à la troisième partie de notre conte.

L'épisode de la porte du paradis se retrouve dans *Bras d'acier*, de H. Carnoy, commenté par Kœhler (*Zeitschrift für Romanische Philologie*, t. III, p. 312) ; le *Sac de la Ramee*, de Cénac-Moncaut ; Sébillot, *Le Diable attrapé*, nº XL ; Webster, *Quatorze ; Jesus-Christ et le vieux soldat*. A l'étranger, on la retrouve, outre les contes cités par M. Kœhler en Italie, cf. Monnier, p. 31-34 ; Prosper Mérimée, *Federigo*, dans *Dernières nouvelles*, p. 299, Paris, Michel Lévy, 1873, etc.

II

L'HOMME JUSTE.

Il y avait une fois un pauvre homme de qui la femme venait d'accoucher et de lui donner un fils.

Il voulait que son enfant eût pour parrain un homme juste, et il se mit en route pour le chercher.

Comme il cheminait, son bâton à la main, il rencontra d'abord un inconnu, qui avait la mine d'un fort honnête homme, et qui lui demanda :

— Où allez-vous ainsi, mon brave homme ?

— Chercher un parrain à mon fils nouveau-né.

— Eh bien ! voulez-vous de moi ? Je suis à votre disposition, si cela vous plaît.

— Oui, mais... je veux un homme juste.

— Eh bien ! vous ne pouviez mieux tomber ; je suis votre homme.

— Qui donc êtes-vous ?

— Je suis le bon Dieu.

— Vous juste, Seigneur Dieu !... Non ! non ! Partout, j'entends qu'on se plaint de vous, sur la terre.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Pourquoi ? Mais pour mille et mille raisons diverses.... Les uns, parce que vous les avez envoyés dans ce monde faibles, contrefaits ou maladifs, tandis que d'autres sont forts et pleins de santé, qui ne l'ont pas plus mérité que les premiers ; d'autres, et de fort honnêtes gens, comme j'en connais plus d'un, parce que, quoique travaillant continuellement et se donnant un mal de chien, vous les laissez toujours pauvres et misérables, tandis que leurs voisins, des fainéants, des hommes sans cœur, des bons à rien.... Non, tenez, vous ne serez pas le parrain de mon fils ; adieu !...

Et le bonhomme poursuivit sa route en grommelant.

Un peu plus loin, il rencontra un grand vieillard à longue barbe blanche.

— Où allez-vous ainsi, mon brave homme ? lui demanda le vieillard.

— Chercher un parrain pour mon fils nouveau-né.

— Je veux bien lui servir de parrain, si vous voulez ; cela vous va-t-il ?

— Oui, mais il faut vous dire avant que je veux que le parrain de mon fils soit un homme juste.

— Un homme juste ? Eh bien ! je le suis, je pense.

— Qui donc êtes-vous ?

— Saint Pierre.

— Le portier du paradis, celui qui tient les clefs ?

— Oui, celui-là même.

— Eh bien ! alors... vous n'êtes pas juste non plus, vous.

— Je ne suis pas juste, moi ! reprit saint Pierre avec un peu d'humeur ; et pourquoi donc, s'il vous plaît, bonhomme ?

— Pourquoi ? Ah ! je vous le dirai bien : parce que, pour des peccadilles de rien du tout, pour des misères, vous refusez, m'a-t-on dit, votre porte à de très-honnêtes gens, des hommes de peine, comme moi. Et pourquoi ? Parce que, après avoir travaillé dur toute la semaine, ils boivent peut-être une chopine de cidre de trop le dimanche... et puis, faut-il vous dire encore ? Vous êtes le prince des apôtres, le chef de l'Église, n'est-ce pas ?

Saint Pierre hocha la tête, en signe d'assentiment.

— Eh bien ! dans votre église, c'est comme partout ailleurs ; on n'y a rien que pour de l'argent, et le riche y passe encore avant le pauvre... Non, vous ne serez pas aussi, vous, le parrain de mon fils ; adieu !...

Et il poursuivit sa route, toujours grommelant.

Il rencontra alors un personnage qui n'avait guère bonne mine, celui-là, et qui portait une grande faux sur son épaule, comme un faucheur qui va à son travail.

— Où allez-vous ainsi, mon brave homme? lui demanda aussi celui-ci.

— Chercher un parrain à mon fils nouveau-né.

— Voulez-vous de moi pour parrain ?

— Il faut vous dire, avant, que je veux un homme juste.

— Un homme juste! Vous n'en trouverez jamais de plus juste que moi.

— Ils me disent tous cela; mais qui donc êtes-vous?

— Je suis le Trépas (1).

— Ah! oui; alors, vous êtes vraiment juste, vous ; vous n'avez de préférence pour personne, et vous faites bravement votre besogne. Riche et pauvre, noble et vilain, roi et sujet, jeunes et vieux, faibles et forts.... vous les frappez tous, quand leur heure est venue, sans vous laisser attendrir ni fléchir par les larmes, les menaces, les prières ou l'or. Oui, vous êtes véritablement le

(1) En breton, la mort personnifiée (*ann Ankou*) est du masculin, et c'est pour cela que notre homme la prend pour parrain à son fils, et non pour marraine; c'est aussi pour la même raison que j'ai cru devoir traduire par le *Trépas*, au lieu de la Mort.

juste, et vous serez le parrain de mon fils. Venez avec moi.

Et l'homme s'en retourna à sa chaumière, emmenant avec lui le parrain qu'il voulait donner à son fils.

Le Trépas tint l'enfant sur les fonts baptismaux, et il y eut ensuite, dans la chaumière du pauvre homme, un petit repas où l'on but du cidre et mangea du pain blanc, par extraordinaire.

Avant de s'en aller, le parrain dit à son compère :

— Vous êtes de fort braves gens, votre femme et vous ; mais vous êtes bien pauvres ! Comme vous m'avez choisi pour être le parrain de votre fils, je veux vous en témoigner ma reconnaissance en vous révélant un secret qui vous fera gagner beaucoup d'argent. Vous, compère, vous allez vous faire médecin, à présent, et voici comment vous devrez vous comporter : quand vous serez appelé auprès d'un malade, si vous m'apercevez au chevet du lit, vous pourrez affirmer que vous le sauverez, et lui donner comme remède n'importe quoi, de l'eau claire, si vous voulez ; il en réchappera toujours. Si, au contraire, vous me voyez avec ma faux au pied du lit, il n'y aura rien à faire, et le malade mourra sûrement, quoi que vous puissiez faire pour essayer de le sauver.

Voilà donc notre homme improvisé médecin, mettant en pratique le système de son compère le Trépas, et prédisant, toujours à coup sûr, quand ses malades devaient guérir ou mourir. Comme il ne se trompait jamais et que, d'ailleurs, les remèdes ne lui coûtaient pas cher, puisqu'il ne donnait que de l'eau claire à ses clients, quelle que fût la maladie, il était fort recherché et devint riche en peu de temps.

Cependant, le Trépas, quand il avait occasion de passer par là, entrait de temps en temps pour voir son filleul et causer avec son compère.

L'enfant grandissait et venait à merveille, et le médecin, au contraire, vieillissait et s'affaiblissait chaque jour.

Un jour le Trépas lui dit :

— Je viens toujours te voir, quand je passe par ici, et toi tu n'es encore jamais venu chez moi ; il faut que tu viennes aussi me rendre visite, pour que je te régale à mon tour et te fasse voir ma demeure.

— Je n'irai que trop tôt, répondit le médecin, car je sais qu'une fois qu'on est chez vous, compère, on n'en revient pas comme on veut.

— Sois tranquille là-dessus, car je ne te retiendrai pas avant que ton heure soit venue ; tu sais que je suis l'homme juste par excellence.

Le médecin partit donc, une nuit, pour faire

visite à son compère. Ils allèrent longtemps de compagnie, par monts et par vaux, traversant des plaines arides, des forêts, des fleuves, des rivières et des régions tout à fait inconnues au médecin.

Enfin, le Trépas s'arrêta devant un vieux château entouré de hautes murailles, au milieu d'une sombre forêt, et dit à son compagnon : « C'est ici. »

Ils entrèrent. Le maître du sombre manoir régala d'abord magnifiquement son hôte, puis, au sortir de table, il le conduisit dans une immense salle où brûlaient des millions de cierges de toutes les dimensions, longs, moyens, courts, et dont les lumières étaient plus ou moins nourries, et jetaient plus ou moins de clarté. Notre homme resta d'abord tout étonné, ébloui et muet devant ce spectacle. Puis, quand il put parler :

— Que signifient toutes ces lumières, compère? demanda-t-il.

— Ce sont les lumières de la vie, compère.

— Les lumières de la vie ? Qu'est-ce à dire ?

— Chaque créature humaine qui vit présentement sur la terre a là son cierge, auquel est attachée sa vie.

— Mais il y en a de longs, de moyens, de courts, de brillants, de ternes, de mourants.... Pourquoi ?

— Oui, c'est comme les vies des hommes : les unes commencent ; d'autres sont dans leur force et tout leur éclat ; d'autres sont faibles et vacillantes ; d'autres enfin sont près de s'éteindre....

— Comme en voilà un (un cierge) qui est long et haut !

— C'est celui d'un enfant qui vient de naître.

— Et cet autre, que sa lumière est brillante et belle !

— C'est celui d'un homme dans toute la force de l'âge.

— En voilà un qui va s'éteindre, à défaut d'aliment.

— C'est un vieillard qui se meurt.

— Et le mien, où est-il aussi ? Je voudrais bien le voir.

— Le voilà près de vous.

— Celui-là ?... Ah ! mon Dieu, il est presque entièrement consumé ! Il va s'éteindre !....

— Oui, vous n'avez plus que trois jours à vivre !

— Que dites-vous là ? Quoi, trois jours seulement !... Mais puisque je suis votre ami et que vous êtes le maître ici, ne pourriez-vous faire durer mon cierge quelque temps encore.... par exemple, en prenant un peu à celui d'à côté, qui est si long, pour l'ajouter au mien ?...

— Celui d'à côté, qui est si long, est celui de

votre fils, et si j'agissais comme vous me le conseillez, je ne serais plus le juste que vous cherchiez.

— C'est vrai, répondit le médecin, en se résignant et en poussant un grand soupir....

Et il revint alors chez lui, mit ordre à ses affaires, appela le curé de sa paroisse et mourut trois jours après, comme le lui avait prédit son compère la Mort.

(Conté par J. Corvez, de Plourin, Finistère, 1876.)

La légende de l'*Homme juste* n'est pas particulière à la Bretagne. Comme presque tous les vieux récits populaires, on la trouve un peu partout, plus ou moins complète, plus ou moins altérée.

Elle se trouve dans Grimm (*Contes des enfants et de la maison*, nº 44), sous le titre de *la Mort et son Filleul*, conte hessois. Commencement analogue à celui de la version bretonne. Le pauvre refuse successivement comme parrain le bon Dieu et le diable, et accepte enfin la Mort. Celle-ci fait de son filleul un grand médecin. Elle lui indique une certaine plante qui guérira certainement les malades quand il la verra, elle, la Mort, au chevet du lit. Si, au contraire, elle se tient au pied du lit, il n'y a rien à faire : le malade ne peut être sauvé. Le filleul, improvisé médecin, devient riche et célèbre. Appelé près du roi malade, il voit la Mort au pied du lit. Alors, il retourne le lit de manière à ce que la Mort se trouve au chevet, et le roi guérit. La Mort, quoique très-mécontente, lui pardonne pour cette fois ; mais, ayant recommencé le tour pour la princesse, malade aussi, elle le conduit dans une sorte de caverne, où il voit une multitude de lumières, etc.

Le reste comme dans le conte breton.

Comparez deux autres contes allemands de la collection S. W. Wolf, p. 365, et de la collection Prœhle, n° 13.

Guillaume Grimm, dans ses remarques, cite une farce allemande de Jacques Ayres (dans son *Opus theatricum*, publié après sa mort, en 1605), qui ressemble beaucoup au conte hessois; mais l'épisode des lumières y manque. Il mentionne aussi comme analogue un petit poème de Hans Sachs, de 1553.

Dans une collection de contes hongrois (Gaal Stier, n° 4), même introduction. Le pauvre homme ne veut pas de Jésus pour parrain, « parce qu'il n'aime que les bons. » L'épisode des lumières existe. Le pauvre homme, et non son filleul, devient médecin. Cette partie, qui semble altérée, est inférieure à la partie correspondante du conte hessois.

Dans un conte sicilien, recueilli par Mlle Gonzenbach (n° 19), introduction différente. Quelque temps après que la Mort a été marraine (ici ce n'est pas comme en allemand et en breton, où la Mort étant du masculin, elle est « parrain »), elle vient chercher le pauvre homme et l'emmène dans un sombre caveau où brûlent une multitude de lampes, etc. Dans ce conte, comme dans le conte breton, le filleul ne devient pas médecin.

L'épisode des lumières se trouve également dans un conte italien de Vénétie, publié par MM. Widter et Wolf, dans le *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*.

Gueullette, dans ses *Mille et un quarts d'heure, contes tartares*, ou plutôt prétendus tels, a aussi, dans le quart LXXIIIe, sous le titre de : *Aventures d'un bûcheron et de la Mort*, un pauvre homme, un bûcheron, qui prend la Mort pour parrain d'un de ses enfants nouvellement né, et qu'il voulait exposer aux bêtes féroces, à cause de sa misère. Le parrain lui fait connaitre les vertus médicinales de certaines herbes qui guérissent nombre de maladies, et de plus, afin que ses arrêts de vie ou de mort soient toujours infaillibles, il lui dit que, quand il l'apercevrait au pied du lit de ses malades, ceux-ci guériraient, mais que rien au monde ne pourrait les empêcher de mourir, quand il le verrait au chevet du lit. Le bûcheron, devenu médecin, trompe aussi son

compère la Mort, en retournant le lit, quand le malade est désigné pour mourir, et il sauve ainsi les jours du grand Iskender, c'est-à-dire d'Alexandre-le-Grand.

L'épisode des lumières manque.

Il a été publié dans l'*Almanach provençal* de 1876, p. 60 et suivantes, une version provençale du même conte, très-rapprochée de la version bretonne, sauf l'épisode des lumières, qui y manque aussi.

On verra, dans la légende de *la Mort et son compère*, qui suit, comment le médecin improvisé ayant voulu profiter du secret qu'il possédait pour se rendre immortel, la Mort, trompée plusieurs fois, finit par avoir sa revanche (voir aussi *Revue celtique* où la légende de *L'Homme juste* a été publiée pour la première fois, 3e vol., 1878, p. 383).

Sur les cierges ou lumières de vie, voir encore *le Filleul de la Mort*, dans les *Contes d'un buveur de bière*, de Ch. Deulin (lampes où sont les mèches de chaque mortel, plus ou moins vives et brillantes).

M. Paul Sébillot me dit avoir aussi recueilli à Saint-Cast, dans le pays gallot ou Bretagne non bretonnante, un conte où un garçon conduit par un squelette voit une plaine remplie de lumières de différentes longueurs.

III

L'ANKOU ET SON COMPÈRE.

Il y avait une fois un pauvre homme qui cherchait un parrain pour un enfant qui venait de lui naître. Il rencontra un inconnu qui lui demanda :

— Où vas-tu ainsi, pauvre homme ?

— Chercher un parrain pour un enfant qui vient de me naître.

— Veux-tu de moi pour parrain à ton enfant ?

— Je veux bien ; et pourquoi pas ?

L'inconnu suivit le pauvre homme jusqu'à sa chaumière. La marraine, une pauvre fille du voisinage, était déja toute trouvée, de sorte qu'on se rendit au bourg sur le champ, et l'enfant fut baptisé et nommé Arthur. Après la cérémonie, le parrain revint à la chaumière des pauvres gens, où il prit sa part, avec la marraine, d'un repas très-frugal, composé uniquement de crêpes de sarrasin et d'un peu de lard fumé, avec du cidre pour boisson. Touché de la pauvreté et du bon cœur de ces gens, il dit au père, au moment de partir :

— Vous êtes bien pauvres ! Si tu veux, je vous rendrai riches ?

— Je ne demande pas mieux, pourvu cependant que ce soit en tout bien et toute honnêteté.

— Bien entendu. Eh bien ! fais-toi médecin, suis mes conseils, et tu deviendras riche, en peu de temps.

— Médecin, grand Dieu ! Un ignorant comme moi, qui ne sais ni lire ni écrire !...

— Peu importe, tu n'auras qu'à faire ce que je te dirai, et tout ira bien.

— Oui, mais en tout bien et tout honneur, dit alors la femme, qui entendait cette conversation de son lit.

— Oui, en tout bien et tout honneur ; soyez tranquilles à ce sujet.

— Alors, dit le père, je veux bien.

— Eh bien ! voici tout ce que tu auras à faire. Tu feras publier dans tout le pays que tu es devenu médecin et que tu as des remèdes infaillibles contre tous les maux. Quand tu iras voir un malade, commence toujours par regarder si tu ne m'aperçois pas autour du lit, sous la forme d'un squelette, visible pour toi seul, car je suis l'*Ankou* (la Mort).

— Jésus ! s'écria l'homme en se signant.

— Rassure-toi, et ne crains rien. Si je suis au pied du lit, c'est que le malade doit guérir ; si,

au contraire, je suis au chevet, la maladie est mortelle, et le malade ne doit pas en réchapper, et tu pourras toujours dire, à coup sûr, si le malade doit guérir ou non, et tu te feras bien vite une grande réputation et gagneras beaucoup d'argent.

— C'est bien ; mais quel *louzou* (herbes, remèdes) donnerai-je aussi aux malades, car un médecin doit toujours donner quelque remède?

— Eh bien ! donne ce que tu voudras ; il n'en sera ni plus ni moins : de l'eau pure, si tu veux, que tu puiseras à la première fontaine venue, et des herbes que tu cueilleras, au hasard, dans les champs et les bois.

Et l'*Ankou* s'en alla là-dessus.

Dès le lendemain, le pauvre homme fit publier par le pays qu'il était devenu médecin, et qu'il avait des remèdes pour tous les maux.

Un riche seigneur des environs était malade sur son lit, depuis plusieurs années. Tous les médecins et chirurgiens, et jusqu'aux sorciers et sorcières du pays, avaient été appelés l'un après l'autre, et avaient expérimenté sur lui leurs *louzou* et leurs oraisons. Rien n'y faisait, et plus il en voyait, plus il dépérissait. On appela aussi le pauvre homme.

— Vous êtes devenu médecin ? lui demanda la châtelaine.

— Oui, je suis médecin.

— Et vous promettez de guérir mon mari ?

— Je le guérirai sûrement, si vous me payez bien.

— Combien demandez-vous ?

— Cent écus.

— Vous les aurez ; mais sachez bien que si vous ne rendez pas la santé au malade, il n'y a que la mort pour vous.

— J'accepte ; faites-moi voir le malade.

Et le pauvre homme fut introduit dans la chambre du seigneur, qui était mourant. Il vit un squelette au chevet du lit, et comprit ce que cela voulait dire.

Mais, comme il n'était pas bête, l'idée lui vint de jouer un tour à son compère.

Il tâta le pouls du malade, mit la main sur son front, examina son urine, fit plusieurs questions, puis dit :

— Comme vous avez bien fait de m'appeler, car dans vingt-quatre heures, c'aurait été trop tard ! Mais quels ânes que tous ces docteurs qui se disent savants ! Ils n'ont vu goutte à la maladie de monseigneur, et pourtant rien de plus simple et de plus clair. Commencez par retourner le lit, de manière à ce que le chevet se trouve où sont à présent les pieds ; et vite, car le temps presse.

Des valets furent appelés, qui retournèrent le lit,

de façon que l'*Ankou*, qui était d'abord au chevet, se trouva être au pied du lit. Le médecin improvisé remit alors une fiole d'eau claire à la dame, en lui recommandant d'en faire boire à son mari une cuillerée d'heure en heure. Puis il s'en alla, en disant qu'il reviendrait le lendemain matin.

Le lendemain, le malade se trouvait mieux; le surlendemain, mieux encore, et son état s'améliorant rapidement, au bout de huit jours il fut en pleine convalescence.

Le pauvre homme reçut alors les cent écus promis, puis un certificat attestant qu'il avait guéri le seigneur, quand les autres médecins n'entendaient rien à sa maladie.

Il porta les cent écus à sa femme, et, muni de son certificat, il se rendit à un autre château du pays où un autre seigneur était malade depuis longtemps, et, comme le premier, faisait le désespoir des docteurs. Le bruit de sa première cure s'était déjà répandu dans le pays, et, sur la présentation de son certificat, il fut vite introduit auprès du malade. Il demanda deux cents écus pour le guérir, et on les lui promit sans difficulté. Son compère l'*Ankou* était encore au chevet du lit, et, malgré ses signes de désapprobation et son air colère, le médecin manœuvra comme précédemment, de manière à le mettre au pied du lit. Au bout de huit jours, ce seigneur était encore sur

pieds, parfaitement guéri, et notre homme recevait les deux cents écus et un autre certificat pareil au premier.

Sa réputation était déjà faite ; on l'appelait de tous les côtés, en ville comme à la campagne, et, en peu de temps, il devint riche.

Un jour, ayant appris que le roi de France était malade, il prit la route de Paris pour aller le visiter. Comme il traversait une forêt, il rencontra son compère l'*Ankou*.

— Ah ! te voilà ! lui dit celui-ci, en l'abordant ; je suis bien aise de te rencontrer, car j'ai des reproches à te faire.

— Comment cela donc, compère ? Pour moi, je n'ai qu'à vous remercier, et je compte toujours suivre vos conseils, car ils sont excellents et ont fait de moi le premier médecin du monde.

— Oui, mais tu triches, en me mettant toujours au pied du lit ; cela n'avait pas été convenu entre nous.

— Comment, je triche ? Est-ce donc un mal si grand, compère, que de sauver la vie à mes semblables, puisque vous m'avez appris à le faire ?

— Certainement que c'est un mal, car depuis que je t'ai livré mon secret, il ne m'arrive plus presque personne de ton pays : les riches surtout me font tout à fait défaut, et tu me fais un tort considérable. Cesse donc de te jouer de

moi. Est-ce là la reconnaissance à laquelle je devais m'attendre pour le service que je t'ai rendu?

— Ma foi, compère, vous m'avez appris votre secret, qui est excellent, et je vous en remercie beaucoup ; pourtant, comme médecin, je ne puis pas laisser mourir mes malades, quand il ne dépend que de moi de les sauver ; je n'en aurais pas le courage...

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, gare à toi-même, car ton tour viendra aussi, et peut-être plus tôt que tu ne crois.

— Ah ! ma foi, compère, tant pis pour vous ; vous m'avez appris votre secret ; il est bon ; n'attendez donc pas de moi que je n'en use pas pour moi-même, quand le moment sera venu.

— Ah ! c'est comme ça ! Eh bien ! je ne te manquerai pas !

Et là-dessus, l'*Ankou* s'en alla, en colère. Le médecin continua sa route vers Paris, assez peu inquiet de ses menaces et comptant bien avoir toujours le temps de retourner son lit, pour mettre son compère au pied, quand il l'apercevrait au chevet.

En arrivant à Paris, il se rendit tout droit au palais du roi et demanda au portier :

— C'est ici le palais du roi de France ?

— Oui.

— Il est toujours malade?

— Oui. De la part de qui venez-vous demander de ses nouvelles ?

— De la part de personne autre que moi-même ; faites-lui savoir, je vous prie, que je désire le voir et lui parler.

— Vous ?... Mais vous croyez donc que le premier venu est reçu ainsi en la présence du roi ?

— Sachez, homme de la porte, que je ne suis pas le premier venu, et que le roi n'aura qu'à se féliciter de ma visite.

— Qui donc êtes-vous, pour parler de la sorte ?

— Je suis un célèbre médecin de Basse-Bretagne, et je viens rendre la santé au roi.

— Oui, on voit bien que vous êtes de la Basse-Bretagne, à la façon dont vous parlez. Les plus savants docteurs du royaume n'entendent rien à la maladie du roi, et c'est un méchant rebouteur bas-breton qui a la prétention de leur en remontrer !... Allons ! retirez-vous... au large !

— Homme de la porte, vous êtes un insolent, et je vous ferai couper les oreilles.

— Allons, déguerpissez vite, vous dis-je, ou je vais lâcher mes chiens sur vous.

Le fils du roi vint à passer en ce moment, et entendant tout ce bruit et voyant le portier furieux, il demanda ce que c'était.

— Cet homme veut entrer malgré moi, et m'insulte.

— Pourquoi veut-il entrer, et qui est-il?

— Il dit qu'il vient de Basse-Bretagne et qu'il a un remède pour guérir le roi.

Le fils du roi, sans en demander davantage, alla vers notre homme et lui parla ainsi :

— Vous dites que vous êtes médecin et que vous avez un remède pour guérir le roi, mon père?

— Oui, prince, je suis médecin, et je guérirai le roi, votre père, si on me permet de lui donner mes soins.

— Vous savez que les plus savants médecins du royaume y ont déjà échoué?

— Je le sais; mais laissez-moi le voir et lui donner mes soins, et je réponds de lui sur ma tête.

— Vous aurez une barrique d'argent, si vous rendez la santé à mon père ; mais aussi, si vous ne le faites pas, vous serez brûlé vif.

— J'accepte; conduisez-moi auprès du roi.

— Suivez-moi.

Et le prince, au grand étonnement du portier dépité, le conduisit auprès du royal malade.

Le vieux roi, épuisé par tous les remèdes variés qu'il avait absorbés, plus encore que par le mal, était au plus bas; c'est à peine s'il respirait encore.

Le médecin, dès en entrant dans la chambre, vit son compère l'*Ankou* à son chevet.

— Que l'on commence par changer de bout au lit, qui est mal placé ; et vite, vite ! s'écria-t-il tout d'abord.

Ce qui fut fait sur le champ, malgré les signes de mécontentement de son compère l'*Ankou*. Puis il tâta le pouls du vieux roi, examina son urine, donna une fiole d'eau dont on devait lui faire boire une cuillerée d'heure en heure, et se retira ensuite, en disant qu'il reviendrait le lendemain matin.

Le lendemain, le roi allait beaucoup mieux et semblait ressusciter et se fortifier d'heure en heure ; le surlendemain, il était mieux encore, et au bout de huit jours il était complètement rétabli.

Notre homme revint alors dans son pays, comblé de présents et accompagné de quatre mulets chargés d'argent. Il acheta des fermes et des bois, fit bâtir un château magnifique et, se trouvant assez riche, il cessa de faire de la médecine.

Son compère l'*Ankou* le guettait toujours, et plus d'une fois il l'avait aperçu au chevet de son lit. Mais aussitôt il sautait dehors, retournait le lit et n'avait plus rien à craindre. Il vécut ainsi très-longtemps, plusieurs centaines d'années, si bien qu'on l'avait surnommé le père Trompe-la-Mort.

Un jour qu'il se promenait par ses champs, il aperçut sur la grande route qui les traversait une charrette embourbée, et un homme qui criait et battait ses chevaux à grands coups de fouet. Il s'approcha pour l'aider à relever sa charrette, et reconnut avec étonnement que ce charretier embourbé n'était autre que son compère l'*Ankou*. La charrette était remplie de vieux vêtements en lambeaux et usés jusqu'à la corde.

— Quand donc viendras-tu me voir chez moi ? lui demanda l'*Ankou*.

— J'ai bien le temps ; attendez encore un peu, compère. Mais que signifie toute cette cargaison ? Est-ce que vous vous êtes fait *pillaouer* (chiffonnier) ?

— J'ai usé tous les vêtements que voilà à courir après toi.

— Eh bien ! quand vous en aurez usé encore autant, peut-être songerai-je à aller vous voir chez vous.

Un des chevaux maigres de l'*Ankou* avait la foire et salissait les chemins partout où il passait.

— Eh ! compère, empêchez donc votre cheval de salir ainsi mes routes, lui dit ironiquement l'ex-médecin.

— Et comment le ferai-je ? Fais-le toi-même, si tu peux.

— Attendez ! attendez ! vous allez voir.

Et notre homme ramassa une pierre sur la route, l'introduisit comme une bonde dans le cul du cheval, et se mit à frapper dessus avec une autre pierre, pour l'enfoncer. Mais le cheval fit un violent effort et chassa la pierre, laquelle frappa notre homme au front, et avec tant de force, qu'il tomba raide mort sur la place.

— Ah ! ah ! s'écria alors l'*Ankou* en riant, je savais bien que je serais venu à bout de toi, d'une manière ou d'une autre.

Et ainsi mourut enfin Trompe-la-Mort.

(Conté par Barbe Tassel, Plouaret, novembre 1869.)

Pour ce dernier épisode, comparez : *Le Navet*, p. 135, de *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, par P. Sébillot, premier volume de la collection de : *Les littératures populaires de toutes les nations*, et : *Joan lou Pec*, conte de l'Armagnac recueilli par Jean Bladé. *Joan lou Pec* doit mourir au troisième pet de son âne ; aussi essaie-t-il tous les moyens d'empêcher ce troisième pet. Il va chercher un pieu bien pointu et l'enfonce avec un marteau dans le cul de l'âne. L'âne s'enfle si bien et fait un effort si violent, que le pieu sort comme une balle d'un fusil et tue le pauvre *Joan le Pec* (Jean le Niais).

FIN DU PREMIER VOLUME.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 22. A la note, ajouter : Dans une autre version que j'ai entendue dans l'arrondissement de Lannion, la vieille femme bat par trois fois ses hôtes dans leur lit, et c'est toujours sur saint Pierre que tombent ses coups : la première fois, parce qu'il est sur le devant ; la seconde, parce qu'il a échangé cette place contre celle de Jésus, qui était au milieu, et la troisième, parce qu'il a remplacé saint Jean dans la ruelle. La bonne femme croyait les frapper tous les trois, à tour de rôle.

J'ai, du reste, remarqué que, dans presque tous les épisodes de nos récits populaires où Jésus-Christ est représenté voyageant avec quelques-uns de ses apôtres, — saint Pierre, saint Paul et saint Jean, le plus ordinairement, — saint Pierre est constamment l'objet des plaisanteries et des bons tours de ses compagnons de route. Vraiment, le peuple se montre souvent peu respectueux envers ce grave personnage évangélique, dont l'âge, le titre de prince des apôtres, et surtout les fonctions de gardien des portes du ciel sembleraient être de nature à réprimer son rire et ses familiarités, parfois excessives.

Page 30. Voir les commentaires sur le récit : *Saint Éloi et Jésus-Christ,* à la page 99 et suivantes.

Page 215. Dans une pièce de mes *Gwerziou Breiz-Izel* ou *Chants populaires de la Basse-Bretagne,* tome I, page 65, une jeune fille, inconsolable de la mort de sa mère, va chaque nuit prier pour elle dans l'église de sa paroisse. La première nuit, à minuit, elle voit passer la procession des âmes, en trois files,

des noires, des grises et des blanches. Sa mère était parmi les noires, ce qui redoubla sa douleur; la seconde nuit, sa mère était parmi les grises, et enfin parmi les blanches la troisième nuit. Elle était délivrée, et elle dit à sa fille, avant de disparaître : « Tu as eu de la chance que je ne t'aie pas mise en pièces; tu augmentais chaque jour ma peine par tes prières et ta douleur; mais tu as tenu un enfant nouveau-né sur les fonts baptismaux, et tu lui as donné mon nom, et c'est là ce qui m'a sauvée. Je vais, à présent, voir Dieu, et tu y viendras toi-même, sans tarder. »

Dans un récit du tome II des *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*, sous le titre de l'*Ombre du pendu*, on verra un autre exemple de l'influence heureuse des filleuls sur la destinée d'outre-tombe de leurs parrains, surtout quand ils sont des enfants de pauvres gens ou des bâtards, que l'on ne se soucie guère, ordinairement, de patronner à leur entrée dans la vie.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

PREMIÈRE PARTIE

LE BON DIEU, JÉSUS-CHRIST ET LES APÔTRES VOYAGEANT EN BASSE-BRETAGNE

DEUXIÈME PARTIE

LE BON DIEU, LA SAINTE VIERGE, LES SAINTS ET LE DIABLE VOYAGEANT EN BASSE-BRETAGNE

TROISIÈME PARTIE

LE PARADIS ET L'ENFER

QUATRIÈME PARTIE

LA MORT EN VOYAGE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

SAINTE TRIPHINE ET LE ROI ARTHUR, mystère breton en deux journées et huit actes, texte breton et traduction en regard, avec la collaboration de M. l'abbé HENRY. Chez Clairet, Quimperlé, 1863.

BEPRED BREIZAD ou TOUJOURS BRETON, poésies bretonnes, texte breton et traduction en regard. Chez Haslé, à Morlaix, 1864.

GWERZIOU BREIZ-IZEL ou CHANTS POPULAIRES DE LA BASSE-BRETAGNE, texte breton et traduction française. 2 vol. in-8°. Chez E. Corfmat, à Lorient, 1868 et 1874.

CONTES BRETONS. 1 vol. Chez Th. Clairet, Quimperlé, 1870. (Épuisé.)

VEILLÉES BRETONNES (mœurs, chants, contes et récits populaires des Bretons armoricains). 1 vol. in-12. Morlaix, imprimerie J. Mauger, et Champion, 15, quai Malaquais, Paris, 1879.

En préparation :

CONTES MYTHOLOGIQUES DES BRETONS ARMORICAINS. 3 vol. dans la collection des *Littératures populaires de toutes les nations*, chez Maisonneuve et Cie, 25, quai Voltaire, à Paris.

SONIOU BREIZ-IZEL (poésies lyriques et domestiques), troisième volume des CHANTS POPULAIRES DE LA BASSE-BRETAGNE. 1 vol. in-8°. Texte breton et traduction française.

